

John
FLANDERS

**LA NEF
DES
BOURREAUX**



Ne'o

John Flanders

LA NEF DES BOURREAUX

*Roman
suivi de trois récits*

*Rassemblés
par Albert van Hageland*

*Traduits du néerlandais
par Paule et René Depauw*

Série « Fantastique/Science-fiction/Aventure »
dirigée par Hélène Oswald

Dessin de couverture

par Jean-Michel Nicollet

Maquette : Studios Knack/NéO

ISBN : 2-7304-0442-2

© NéO – SocoInvest, 1987 (en accord avec A. van Hageland. agent littéraire) 5, rue
Cochin, 75005 Paris

La nef des bourreaux

CHAPITRE I

Tumulte à Wapping

Wapping, un des faubourgs portuaires les plus pauvres de Londres, situé entre le Towerbridge et Limehouse, venait de subir un véritable déluge. Depuis des jours et des jours, une pluie torrentielle tombait sans arrêt, transformant rues et ruelles en rivières boueuses, fouettant les toits, débordant des gouttières, jaillissant des conduites d'eau fêlées, inondant les mesures. Et, comme si cela ne suffisait pas, les ménagères, plus remuantes que jamais, jetaient force seaux et cuvettes d'eau sale dans les rues, par n'importe quelle ouverture. Aussi, toutes les portes et fenêtres ressemblaient-elles aux sabords des navires qui, par gros temps, évacuent l'eau des ponts en haute mer.

Où qu'ils vivent, les hommes se plaignent volontiers d'être traqués par la mauvaise fortune. Sauf à Wapping, où elle était quotidienne. Au point que les gens de la City déclaraient avec ironie que l'ensemble des habitants d'une ruelle de Wapping auraient facilement pu subsister pendant une semaine entière avec un seul shilling. La tragique réalité était plutôt celle-ci : on aurait pu démolir et tamiser toute la ruelle sans trouver de quoi réunir ce shilling.

Et pourtant, cette misère semblait avoir peu de prise sur l'humeur des gens de ce faubourg. Ils se réveillaient le matin, affamés comme des loups et cependant gais comme des pinsons, et se couchaient le soir, l'estomac vide, tenaillés par une faim continue, mais toujours aussi joyeux. Si à présent ils se plaignaient de la pluie incessante, c'était tout simplement parce qu'elle les empêchait de s'étendre de tout leur long sur les pavés glissants et les forçait à s'abriter dans l'un ou l'autre coin, en mastiquant des bouts de ficelle ou en suçant une pipe éteinte pour tuer le temps.

Le soir tombait. Quelques lanternes à huile avaient déjà été allumées çà et là au coin des ruelles. Dans les mesures, on se contentait d'une chandelle à un farthing ou... de l'obscurité totale. Car l'obscurité est gratuite et Wapping devait tenir compte de tout ce qu'on pouvait s'offrir sans bourse délier.

Pourtant, au milieu de ce trou d'obscurité humide, il y avait une oasis de lumière et de chaleur : j'ai nommé la gargote de Mistress Corbett, ayant pour enseigne pompeuse, « La Frégate royale ». Là, brûlait un grand feu sous une batterie de poêles et de chaudrons, crachotant et bouillonnant. Une lampe française à double mèche plate éclairait la salle commune, tandis que dans la cuisine, Mistress Corbett se contentait d'une bougie de suif à un penny. Un vrai paradis pour Wapping, cette cuisine, surtout si, comme aujourd'hui, elle fleurait bon le chou-fleur, l'oignon et la saucisse.

Mistress Emily Corbett, une veuve forte et massive comme un canon tirant des boulets de trente livres, tisonna furieusement le feu, jeta du sel par grosses poignées dans le chaudron aux pommes de terre et ajouta un filet de vinaigre aux oignons, tout en rugissant :

— C'est-il pas malheureux !

C'était bien la sixième ou septième fois qu'elle poussait cette exclamation à laquelle

répondait seulement le sifflement de l'eau pour le thé ou le bouillonnement des pommes de terre dans la marmite.

Cette fois pourtant, une voix se fit entendre.

— Vraiment, Emily ! Le boucher aurait-il augmenté la saucisse d'un penny ?

La matrone se retourna comme un globe terrestre sur son axe, une répartie mordante à la bouche. Mais lorsqu'elle reconnut le visiteur, son expression devint amicale.

— Capitaine Tootle ! Quelle bonne surprise ! Le « Sea Gull » est donc rentré à bon port ?

Le marin fit oui de la tête, tout en lorgnant avec convoitise les côtelettes brunissant dans la poêle.

— Il est amarré au quai de Wapping. Dieu, que je suis heureux d'être de nouveau à Londres, Mistress Corbett, car il fait vilain sur l'eau !

Le capitaine était un homme assez petit, rondouillard, au visage rieur et jovial, aux yeux bleus, naïfs comme ceux d'une jeune fille. De petits anneaux d'or brillaient à ses oreilles.

— Et comment vont les affaires, Capitaine ? demanda la digne cuisinière. Mieux que le temps, j'espère.

Les yeux du marin s'assombrirent.

— Couci-couça... Je remercie le bon Dieu pour ce qu'il m'accorde, mais à vrai dire, Emily, les affaires sont plutôt en veilleuse.

Poussant la poêle aux côtelettes sur le côté du fourneau, il ne put résister au plaisir de retourner les morceaux de viande au moyen d'une énorme fourchette en fer. Le capitaine Tootle aimait se mêler de la cuisine et Mistress Corbett le savait.

— La concurrence, Emily, soupira-t-il. À l'heure actuelle, la mer fourmille de cargos à vapeur. Comme ils gagnent nos voiliers de vitesse, nous en subissons les conséquences, car il va de soi que les marchands veulent faire voyager leurs cargaisons plus vite que le vent.

— Et avec ça, ce qu'ils empestent, ces chaudrons flottants, tonna Mistress Corbett. Cela crie vengeance au ciel qu'il n'y ait pas de loi pour interdire ces inventions infernales. Mon époux, feu Corbett, qui était votre camarade de bord, en aurait attrapé une crise d'apoplexie. Heureusement que Notre Seigneur l'a déjà rappelé au ciel !

Le marin n'avait probablement pas perçu le sarcasme de ces paroles, car il acquiesça distraitement, les yeux fixés sur les flammes du fourneau.

— À propos, ma chère Emily, au moment où je suis entré dans votre cuisine, vous étiez en train de raconter quelque chose de désagréable à vos casseroles. La « Frégate royale » ferait-elle par hasard moins de nœuds que vous ne l'espériez ?

La brave dame soupira et se laissa tomber sur le banc du four qui craqua en guise de protestation.

— Savez-vous ce qu'est un avis de police, Capitaine Tootle ?

— Oui, répondit le marin. Cela peut être, par exemple, l'annonce de l'octroi d'une récompense de cinq ou dix livres à celui qui aide à faire arrêter un voyou dangereux. À moins que ce ne soit une ordonnance imposant le couvre-feu avant onze heures du soir,

ou interdisant d'amarrer trop près du Tower Bridge sous peine d'amende.

— Et une copie d'un avis de police ?

— À peu près la même chose, je pense.

— Eh bien, j'ai reçu une telle copie !

Le capitaine Tootle la regarda, effrayé.

— Pour ma part, je préfère éviter tout contact avec la police, bougonna-t-il. L'intervention des sbires se solde, la plupart du temps, par trois livres d'amende ou douze jours à l'amigo. Vous feriez mieux de vous tenir à l'écart de la police, Mistress Corbett. Conseil d'ami.

— Comme si l'on m'avait demandé mon avis ! s'écria la brave dame. Vous êtes un homme instruit. Capitaine Tootle, aussi je vais vous la montrer. Elle est écrite en beaux caractères, noir sur blanc. Il y a même un timbre. Quelle pièce ! Je tremble de tous mes membres chaque fois que j'ose la toucher.

D'une petite armoire de coin, elle retira une feuille de papier couverte d'écriture qu'elle tendit au marin.

— Voulez-vous la lire à haute voix, s'il vous plaît, Capitaine, pria la femme. Ainsi je serai certaine de ne pas avoir rêvé. Car hélas, je souffre souvent de cauchemars.

— Tonnerre de Brest ! s'exclama Tootle, après avoir parcouru rapidement le document. Voilà qui me paraît assez inquiétant !

Puis, il lut d'une voix émue :

« À tous les fonctionnaires et serviteurs de Sa Majesté le Roi ! Tous les fonctionnaires, huissiers, officiers, soldats de la maréchaussée et policiers communaux ont ordre de : Arrêter et emmener à la maison de redressement la plus proche :

Les nommés Jeremy Corbett, quatorze ans, et son frère Gilbert, douze ans, tous deux s'étant enfuis de l'orphelinat de Barnes, et cela depuis trois semaines.

Il est prouvé que ces deux sujets ont vécu de vagabondage pendant ce laps de temps.

Azigail Neatle,
Chief Constable

— Eh bien, Capitaine, qu'en dites-vous ? soupira Mistress Corbett. Mes propres neveux, les fils du frère défunt de mon cher mari, de bienheureuse mémoire. Quelle honte ce serait pour une digne veuve si jamais ces deux mauvais garçons étaient pendus.

— Allons, allons, susurra le marin, compréhensif, ce n'est pas si grave. Ce qui serait affligeant, c'est que l'on reprenne ces deux malheureux.

Il demeura un long moment pensif, le regard perdu dans les flammes.

— J'ai bien connu leur père, Lew Corbett. Un marin fort habile.

— Dites plutôt un saoulard habile ! Grinça Mistress Corbett.

— Pensez donc à tout ce chagrin qu'il a eu dans sa misérable vie ! Souvenez-vous combien il était jeune encore lorsque sa femme mourut, lui laissant la charge de deux petits moutards. Dans ces circonstances, qui aurait osé lui reprocher d'avoir recours au

whisky pour se consoler quelque peu ?

— Très joli tout ça ! N'empêche qu'il est mort, me devant huit livres sterling ! Cela ne compte-t-il pas, Capitaine Tootle ?

Huit livres étaient en effet une somme considérable. À Wapping, cela représentait même une fortune. Tootle n'en était que trop conscient. Aussi s'empressa-t-il d'aborder un autre sujet.

— Tout de même, soupira-t-il, cela me ferait vraiment de la peine si Jerry et Gib étaient arrêtés comme de vulgaires malfaiteurs.

— Peu m'importe, grogna la mégère. Je ne veux plus avoir affaire à ces deux gibiers de potence. Je regrette même qu'ils portent le nom de Corbett, tout comme moi. Croyez-moi, Capitaine, ce n'est pas moi qui bougerais le petit doigt pour aider ces deux vagabonds à échapper à la police. Allons, au diable ces morveux ! Voici votre souper.

En effet, les côtelettes, le chou-fleur et les pommes de terre étaient à présent à point et répandaient une bonne odeur de nourriture chaude. Mistress Corbett y ajouta une bonne portion de pudding aux pois encore fumant.

Malgré cela, le brave Tootle mangea sans appétit, ses pensées accaparées par le souvenir de son vieux camarade, Lew Corbett, et des pauvres garçons qui avaient fui l'orphelinat de Barnes parce qu'ils en avaient assez de croupir dans ce trou sinistre.

Tootle venait de repousser son assiette vide et d'avaler une copieuse gorgée de *Porter*, lorsque la porte s'ouvrit.

— Bonsoir la compagnie !

La voix était rude et désagréable. Les yeux candides du capitaine Tootle durcirent en voyant le nouveau venu.

C'était un escogriffe d'homme, aux joues rugueuses et non rasées, aux yeux enfoncés et larmoyants. Il avait le nez bleu et gonflé, et la striure rouge d'une balafre fraîche lui parcourait le front.

— Ah, Capitaine Tootle ! On a bon appétit à ce que je vois !

— Comme toujours, Capitaine Crossby.

— Bien content de te voir, Tootle, car j'ai à te parler.

— Je ne tiens pas tellement à parler, répliqua froidement le petit capitaine.

— Mais moi d'autant plus, ricana l'autre. Voilà, je n'irai pas par quatre chemins. Ton sale bac à charbon de « Sea Gull » est amarré à Wapping Pier, à un endroit idéal pour mon « Hawk ».

— Le « Sea Gull » n'est pas un bac à charbon, rétorqua sèchement Tootle. Et il reste là où il est.

— Tu parles pour ne rien dire, Tootle. Bah, tu changeras vite d'avis ! Tu n'es pas le premier merle à qui j'apprends à siffler.

— Toi non plus, affirma le capitaine Tootle, toujours imperturbable.

Il leva un bras. Aussitôt la manche de sa vareuse en laine bleue se tendit sur des muscles durs comme des boulets de canon. Crossby comprit l'allusion et eut peur pour son nez.

— Bon ! Tout finira par s'arranger, grogna-t-il. Puis, d'une voix acerbe, il cria :

— Holà. Femme ! Où se trouve mon grog ?

À vrai dire, ce ne fut pas un grog, mais une capiteuse pinte de rhum chaud que Mistress Corbett plaça devant son rugueux client, avec un sourire servile.

Élevant son verre fumant, Crossby regarda Tootle d'un air goguenard.

— Sais-tu en quel honneur je vide ce verre, Capitaine Tootle ? À des fiançailles, pour ne rien te cacher. Mieux encore, à un mariage.

Et devant la stupéfaction de Tootle, Crossby poursuivit :

— Je vois que Mistress Corbett a tenu sa langue.

Cette fois, les yeux surpris de Tootle se posèrent sur Emily.

— Hé oui, Mistress Corbett deviendra bientôt Mistress Crossby, tonitrua le géant avec un rire sauvage.

Ce fut au tour du petit loup de mer de prendre un air moqueur.

— C'est-il que tu diras adieu à l'eau salée pour t'installer tavernier ?

Le grossier personnage lui lança un regard menaçant.

— Si tu crois que j'ai une tête à faire le clown derrière un comptoir et à servir des assiettes de jambon frit à des farceurs de ton espèce, tu te trompes, Tootle. Je continue à naviguer avec mon vieil « Hawk », mais pas dans l'état où il est. Le « Hawk » devient un bateau à vapeur, mon vieux. Je viens d'acheter une machine moyennant cent livres d'acompte.

Emily Corbett toussa, gênée.

— Cent livres, Ned ! Bégaya-t-elle. C'est une somme énorme et je...

— Tais-toi, Femme ! Tout est en ordre. Je suis passé aujourd'hui chez Grubson et Sholl, gens d'affaires de Fleet Street. Ils sont d'accord pour me prêter cent livres sur ton fond de commerce qui est ta propriété, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, mais...

— Il n'y a pas de mais. Quand l'homme parle, la femme se tait comme si elle était morte. C'est ma devise et ce sera également la tienne, tonna le butor. D'autre part, j'ai également abordé avec mes gens d'affaires la question de ces deux vauriens, Jeremy et Gilbert. Ton vieux Corbett – que le diable ait son âme – était leur tuteur. Je puis donc légalement prendre sa place. Grubson et Sholl feront suspendre l'exécution de l'ordonnance de police. J'ai donné les garanties nécessaires et suis donc présentement responsable de ces deux voyous. Ha, ha, ha ! Je connais un orphelinat d'où ils ne pourront plus d'évader, à moins d'être pourvus de nageoires de poisson ou d'ailes d'oiseaux. Oui, oui, j'ai ma petite idée là-dessus !

— Emily, dit le capitaine Tootle, un soupçon de reproche dans la voix, vous ne m'aviez pas dit que les garçons étaient ici.

— Par tous les démons de l'enfer, pourquoi te l'aurait-elle dit, rugit Crossby. Pourquoi ma future épouse devrait-elle rendre compte de ses faits et gestes à une huître pourrie de ton espèce ?

— Elle ne le doit pas, c'est sûr, bien que leur père, Lew Corbett, fût mon ami. Mais ce

qui ne me plaît pas du tout, Capitaine Crossby, c'est le mot « huître ». Après mûre réflexion, je suis d'avis que c'est une injure.

— Et comment que c'est une injure ! Grimaça le futur époux d'Emily.

— Il me semblait bien ! Je suis un homme paisible, Capitaine Crossby, mais je propose quand même de nous expliquer dehors à ce sujet. Nous mettrons bas la veste et boxerons pour un shilling.

— Pour l'amour du ciel, Ned, tu ne vas pas te battre, j'espère, cria Mistress Corbett.

— C'est ce que je ferai bientôt avec toi si tu continues à te mêler d'affaires d'hommes, rugit Crossby. En attendant, je m'en vais donner une leçon de politesse à ce minable ici présent.

Le capitaine Tootle enleva nonchalamment sa vareuse bleue et déposa un shilling sur la table. Crossby fit de même. En Angleterre, la mise d'argent signifie qu'il s'agit d'une honnête partie de boxe et non d'un vulgaire combat de rue qui nécessiterait l'intervention de la police.

Il faisait déjà nuit et la pluie continuait à tomber. Malgré ces conditions peu favorables, de nombreux habitants de Wapping accoururent afin d'être témoins de la régularité du combat.

Un vieux marinier proposa de faire office d'arbitre.

— Prendrez-vous des gants, Gentlemen ? demanda-t-il.

— Non, hurla Crossby. Un mouchoir de soie suffira pour essuyer le sang du nez de cet avorton. Procurez-vous aussi une civière pour le transporter à l'hôpital après le combat.

— Et maintenant, silence ! ordonna le marinier. Prêts ? Allez-y !

Crossby se pencha, le bras gauche replié contre la poitrine, le droit recourbé en coin et quelque peu tendu en avant. Brusquement son poing jaillit comme une masse vers son adversaire.

— Touché ! Jubila-t-il.

— Faux ! Ton coup visait un rien trop haut, rétorqua Tootle, passant lui-même à l'attaque. Le coup atteignit Crossby en plein dans l'estomac. Plié en deux de douleur, le géant gémit affreusement.

— Touché ! cria le marinier.

— Tu mens, protesta le colosse. Je n'ai rien senti.

Il déclencha son poing à l'improviste en un mouvement traître. Cette fois, ce fut au tour de Tootle de plier les genoux.

— Coup défendu ! cria l'arbitre.

— Ferme-la, ou tu auras ta part de coups défendus, hurla Crossby. Attrape, minable !

Des protestations et des sifflements se firent entendre parmi les spectateurs. Conduit de cette manière, le combat ne leur semblait pas régulier. Ils s'apitoyaient déjà sur le sort de ce petit marin en passe d'être réduit en bouillie sous les coups redoublés des poings nus de son adversaire sans scrupules.

— Hé, Emily ! Viens voir ! cria Crossby. Viens regarder une fois encore ce mollusque avant que je ne le vide !

Mais, surprise ! Qu'était-ce là ? Tel un diabolotin sortant de sa boîte, Tootle s'était redressé. À présent, il semblait bien qu'il eût sept bras au lieu de deux. Ses coups sourds pleuvaient dru, faisant tituber Crossby comme un homme ivre. Le colosse tenta un dernier assaut, mais ce fut son ultime effort. Sans arrêt, Tootle lui martelait le nez et le menton.

Enfin, poussant un cri rauque, Crossby s'effondra et ne bougea plus.

— Ce fut une riposte inoubliable, Sir ! s'exclama l'arbitre.

Pouvons-nous boire un verre à votre santé ?

— Et comment !

Le capitaine Tootle donna un coup de main pour transporter son adversaire vaincu dans la gargote.

Crossby gémit de plus belle lorsqu'on l'installa sur une chaise.

— Seigneur, que j'ai mal !

Tootle le regarda en souriant, sans rancune.

— Les deux shillings paieront l'écot, Capitaine Crossby. Et j'y ajoute même un troisième. Un verre de rhum te remettra vite sur pied. Mais je dois encore ajouter ceci, Ned Crossby. Prends garde à toi si tu y vas trop brutalement avec les deux jeunes Corbett. Où que tu sois, je te retrouverai, même si ton « Hawk » devait filer plus vite que le vent. Alors, je ne boxerais plus pour un shilling, mais te battraï jusqu'à ce que mort s'ensuive. Compris ?

CHAPITRE II

Dans les fers

Lorsque les premiers navires à vapeur firent leur apparition en Angleterre, ce n'était pas toujours des coques neuves qui sortaient des chantiers de la Clyde et d'ailleurs, mais aussi de vieux voiliers dans lesquels on avait installé une machine à vapeur actionnant des roues à aubes à bâbord et à tribord.

En réalité, ces sortes de navires n'étaient pas plus rapides. Ils avaient perdu leur bel équilibre d'antan et s'ils pouvaient gagner de vitesse les voiliers forcément plus lents puisque tributaires du vent, leur progression en mer était proportionnellement médiocre.

Le brick « Hawk », qui naguère avait fière allure avec sa voilure carrée étalée sur ses deux mâts et sa corne de vergue, faisait plutôt piètre figure comme vapeur adapté dans une coque de voilier.

Toutefois, pas aux yeux de Ned Crossby. Le colosse s'amusait à faire hurler la sirène à vapeur et à semer l'effroi parmi les mouettes de la Tamise. Il allait même jusqu'à apostropher les spectateurs, leur criant qu'avec ses roues à aubes en bois, il se faisait fort de battre l'eau de la rivière en mousse de blanc d'œufs.

Il jetait des regards méprisants aux *schooners* qui devaient louvoyer, tandis que lui filait en ligne droite vers Sheerness et les Downs.

Les voyages d'essai, d'ailleurs satisfaisants, touchaient à leur fin. La grande traversée pouvait commencer. Le « Hawk » irait d'abord à Lisbonne prendre cargaison et la transporterait en Floride pour le compte d'un armateur portugais.

— Fameux équipage que vous avez enrôlé, Capitaine, lui avait dit le lieutenant du port lorsque Crossby lui avait soumis le rôle d'embauche.

— Le fin du fin, Sir, avait répondu Crossby avec un ricanement. Tous des marins exemplaires. Sans aucun doute, mon « Hawk » fera honneur à la marine britannique !

Après le départ de Crossby, l'officier du port demeura un bon moment pensif. Enfin, il se leva et alla frapper à la porte du bureau adjacent. Aussitôt un inspecteur de la police maritime entra.

— Caltrop, lisez donc attentivement ce rôle, s'il vous plaît.

L'inspecteur obéit. Il avait à peine commencé à parcourir la liste qu'il fit entendre un grognement désapprobateur.

— Évidemment, ce sont tous de bons marins. Mais c'est également une bande de voyous de la pire espèce. Que peut bien manigancer ce Crossby, une fois de plus ? Il a enrôlé Burke pour le poste de premier timonier. Bien sûr, on sait que jamais meilleur marin ne descendit la Tamise, mais je ne serais pas surpris de voir ce bandit terminer ses jours à la potence.

— C'est également mon opinion, remarqua son supérieur. Je vous en dirai même plus, Caltrop. La police sera encore armée de tubes à pétards, alors que les forbans qu'elle doit pourchasser seront, eux, munis depuis longtemps de fusils à longue portée. De même, la

flotte de guerre anglaise opérera encore avec des voiliers lorsque l'Océan sera déjà sillonné d'un grand nombre de vapeurs.

Caltrop approuva.

— Oui, Chef. D'autre part, ce Crossby ne semble pas être à court d'argent. D'où provient-il, ou de qui l'obtient-il, voilà la question ? Il est vrai que j'ai recueilli quelques rumeurs. Vous savez que Burke est fort loquace quand il est saoul. Il paraîtrait que le « Hawk » n'accosterait pas à Portsmouth, mais que néanmoins un passager partirait de là pour être pris à bord quelque part dans la Manche. Et je puis vous assurer que le nom de ce passager vous fera sursauter. Ce personnage clandestin n'est autre que... Polecat.

— Polecat ! Rugit le lieutenant du port. Tonnerre ! Quand donc les autorités judiciaires parviendront-elles à mettre définitivement fin aux agissements de ce bandit ?

— Si seulement on pouvait envoyer une frégate aux troussees du « Hawk » ! Soupira Caltrop. Hélas, c'est impossible !

— Diantre ! Vous me donnez une idée, Caltrop. Attendez-moi ici. Je vais en toucher un mot à Sir Wilfers, le Commodore.

Le lieutenant ne tarda pas à revenir, la mine réjouie.

— Écoutez-moi bien, Caltrop...

Ils demeurèrent un long moment à parler à voix basse, puis se séparèrent, tous deux de la meilleure humeur.

*

* *

Le crépuscule commençait à monter. L'eau de la Manche devenait noire dans la nuit naissante. Par-ci, par-là, quelques feux côtiers s'allumaient, ainsi que le fanal d'une bouée lumineuse.

Penchés sur le garde-fou, Crossby et son timonier regardaient le petit voilier progresser vers eux.

— Ha, ha ! Ricana le timonier, c'est diablement de l'honneur pour le « Hawk » d'avoir à son bord un personnage de la qualité de Monsieur Polecat. Aussi je te mets en garde de lui donner du « Hé, camarade ! », ou du « Oh, l'ami ! », ou de le traiter de vieille baderne ou de quelque chose d'approchant. Dis-lui toujours Sir, et encore Sir, comme s'il était le Lord Chancelier en personne.

Crossby gratta son menton rugueux.

— Ben, je veux bien essayer, Burke. C'est pas tous les jours qu'une affaire en or vous tombe dessus...

— Une affaire qui pourrait te fournir un cargo à vapeur flambant neuf. Attention, Capitaine, il aborde.

Le petit voilier se rangea le long du navire tanguant, comme si celui-ci avait été le quai de Liverpool. Aussitôt quelqu'un grimpa sur l'échelle de corde avec l'agilité d'un singe et sauta sur le pont, tout en criant d'une voix perçante :

— Capitaine Crossby ?

Le colosse sursauta à la vue de l'espèce de nain aux yeux de braise qui apparut subitement devant lui.

— Conduisez-moi à votre cabine, Capitaine. Que Burke fonce *full speed* pendant que nous parlerons.

Le capitaine obéit comme un matelot devant le mâ.

— Voici donc les ordres auxquels vous devrez vous conformer strictement, Crossby, dit le petit homme quelques instants plus tard. D'abord, inutile d'épargner le charbon, car nous devons arriver le plus rapidement possible à Lisbonne. Là, vous recevrez une pleine réserve de combustible. Passez-moi la carte !

Crossby lui tendit respectueusement la grande *Sea-chart*.

— Bon ! Et maintenant, attention !

Le passager sortit de la poche de sa veste un petit compas en or et le porta successivement en deux endroits de la grande étendue bleue.

— Latitude nord, autant... Longitude ouest, autant... C'est là que vous attendrez le Français. Vous prendrez son chargement en pleine mer. Par bon vent, il va de soi que vous naviguerez à la voile. Notre réserve de charbon nous sera grandement nécessaire en cas de poursuite.

— En cas de poursuite, Sir ? bredouilla Crossby. Et pourquoi nous poursuivrait-on ?

Mister Polecat lui lança un regard irrité.

— Je déteste les questions et je déteste encore plus y répondre. Ce que j'ai dit une fois reste dit. Je ne m'attends pas vraiment à être poursuivi. Après tout, le « Hawk » est un navire honnête et n'a pas mauvaise réputation. Mais j'ai l'habitude de tout prévoir, même le plus invraisemblable et le moins agréable. Compris !

— Oui, Sir !

— Je l'espère pour vous, mon bonhomme. Dites-moi maintenant ce qu'il en est de ces deux garnements ? Figurent-ils, eux aussi, sur le rôle d'embauchage ?

Crossby eut un rire brutal.

— Je ne suis pas bête à ce point-là, Sir. Non, bien sûr... Peu avant de quitter le port, je les ai signalés à la police comme étant fugitifs. On ne manquera donc pas de les traquer, à Londres ou ailleurs, pour les ramener à Barnes.

— Parfait ! Je connais pas mal de navires ayant besoin d'une paire de solides mousses. Quel âge ont-ils ?

— Quatorze et douze ans. Sir. Mais ils sont grands et forts, et appartiennent à cette race qui ne meurt pas après le troisième coup de fouet.

— Je vous en donne respectivement quarante et trente livres, déclara Polecat.

Crossby fit une moue.

— À bord des cargos sud-américains on en donne au moins cent livres par tête ! s'écria-t-il, indigné. Ces petits voyous m'ont déjà coûté une fortune en nourriture.

— Je n'en doute pas, ricana le nain. Le riz moisi, les biscuits pourris et la viande salée coûtent évidemment fort cher. Mais, ça suffit. Vous connaissez mon prix et je n'y

ajouterais pas le moindre shilling. Montrez-moi maintenant la marchandise.

Quelques minutes plus tard, Jerry et Gib Corbett étaient poussés dans la cabine.

Le capitaine Crossby n'avait pas menti en ce qui concernait Jerry, qui avait déjà la prestance d'un adolescent. Mais son jeune frère, Gib, était plutôt délicat et avait l'air maladif. Ses traits fins et doux lui conféraient le charme d'un visage de fille.

Mister Polecat eut un rire moqueur.

— Cette grande bringue est passable, Crossby. Il vaut probablement son argent. Mais depuis quand embauchez-vous des nourrissons comme mousses ? Pour celui-là, je ne donne que dix livres. Pas un penny de plus.

— Ce morveux a tout simplement le mal de mer, bougonna le capitaine.

— Dans ce cas, jetez-le à l'eau... Ce navire n'est pas un hôpital flottant, que diable ! Grinça le nain.

— Il a tout de même de la chair sur les os, hasarda Crossby.

Polecat rit à nouveau. Il se mit à tâter Jerry comme s'il avait été du bétail à abattre.

— Celui-ci me convient. Il a de quoi faire un matelot léger que nous pourrions employer. Mais ce moineau...

Saisissant Gib par l'épaule, il le secoua rudement.

— De la chair, dites-vous, Crossby ? Ha, ha, ha ! Il n'y a même pas de quoi offrir une bouchée à un requin. Des os, rien que des os ! Et avec ça, sûrement friable comme du verre !

Une cruauté de vautour apparut sur la trogne du petit personnage lorsqu'il pinça le dos et la poitrine de Gib.

— Vous voyez, Crossby, si je pinçais plus fort, il s'éteindrait comme la flamme d'une chandelle...

Il saisit le petit par le cou dans lequel il enfonça profondément ses ongles acérés.

Le jeune garçon poussa un cri de douleur et se mit à pleurer. Mais au même moment, il échappa aux griffes du forban qui fut arraché du sol et projeté avec une telle force contre la paroi de la cabine que sa tête résonna comme un chaudron vide.

— Osez encore toucher à mon frère, hurla Jerry, esquissant une nouvelle riposte. Mais Crossby la para d'un coup de poing qui terrassa l'adolescent.

— Dois-je les rosser à mort, Sir ? Rugit-il.

— On ne rosse pas à mort des livres sterling, siffla Polecat, se redressant en gémissant. On les enferme dans un coffre-fort. Et puisqu'il n'y en a pas à bord, qu'on les mette en sûreté à fond de cale, fers aux pieds et aux mains, afin qu'ils ne puissent plus importuner les honnêtes gens.

Crossby aboya un ordre. Le quartier-maître, également un colosse, emmena les deux pauvres orphelins enchaînés l'un à l'autre par les poignets.

Une nuit belle et paisible s'étendait sur la mer couleur de soufre vert, dont les larges ondulations s'ourlaient de flammèches vives. Dans le lointain, des fanaux clignotaient. La faucille d'or de la lune montait au-dessus des falaises de la côte qui s'estompait.

La haute cheminée du « Hawk » projetait des escarbilles rouges sous la poussée des

feux, tandis que les voiles tendues au vent du soir, ronronnaient sur les longues vergues.

Crossby tint compagnie à Mister Polecat que son œil au beurre noir et sa lèvre fendue avaient mis de fort mauvaise humeur. Buvant force grogs chauds, il se consolait en injuriant le capitaine sans arrêt, au point que les mains du géant lui démangeaient de donner la correction de sa vie à ce scélérat prétentieux, mais puant l'argent à plein nez. Il réussit pourtant à se dominer et continua à supporter avec le sourire, l'insolence de Mister Polecat qui, il faut bien le dire, lui en imposait davantage que n'importe qui.

Burke tenait le gouvernail. Il était plus que satisfait, car il avait pu mettre les deux garçons aux fers, non sans leur avoir donné quelques gifles retentissantes pour leur apprendre la politesse.

— C'est le commencement de votre apprentissage, avait-il déclaré avec un ricanement sinistre.

Les orphelins avaient gardé le silence, se demandant quel était le sens de cette bizarre menace. Et il n'y avait pas de témoins pour le leur expliquer.

*

* *

Le recoin de la cale qui servait de cachot, était bas et sordide. L'eau suintait d'entre les poutres et il y faisait une chaleur d'enfer, car il se trouvait contre la chaufferie. À plusieurs reprises, Jerry avait senti des tiraillements dans ses cheveux. Un rat, pour sûr ! Toutefois, il n'en avait rien dit à son jeune frère pour ne pas l'angoisser encore davantage. D'ailleurs, Gib sanglotait désespérément, écoutant à peine les paroles consolatrices de Jerry.

— Si seulement nous étions restés à Barnes ! Se lamentait-il. Pourquoi voulais-tu aller à ce Londres sinistre, Jerry ? Nous n'y avons eu que des misères.

— Allons, Gib, ne pleure plus, dit Jerry, essayant de calmer le petit. Avant tout, ne désespérons pas. As-tu donc déjà oublié combien nous étions malheureux là-bas ?

L'orphelinat de Barnes avait en effet été un enfer pour les deux pauvres garçons. La nourriture y était infecte et le traitement à peine moins mauvais que celui de la plus dure des prisons.

Pourtant, ils n'y avaient pas été laissés tout à fait à l'abandon, sans le moindre mot de consolation ou d'encouragement. Barnes n'était pas fort éloigné de la puissante abbaye de St-Albans dont l'influence bienfaisante se faisait sentir de diverses façons. Aussi, le directeur de l'orphelinat n'osait-il refuser l'accès de son « école » aux très actifs pères catholiques.

Depuis 1830, les gouvernements anglais successifs n'avaient plus montré ouvertement d'hostilité envers l'église catholique, tout en continuant à la contrecarrer sournoisement de diverses façons.

Un jour, des rumeurs officieuses commencèrent à circuler parmi les éducateurs. L'orphelinat de Barnes serait bientôt fermé et les malheureux pensionnaires, placés dans des internats dirigés par l'État et situés plus au nord du pays.

Cette nouvelle fut une véritable calamité pour Jerry et Gib. Les Corbett avaient toujours adhéré à la foi catholique, apostolique romaine. Au point que la figure de proue du voilier de Lew Corbett était sculptée à l'image de la Sainte Mère de Dieu et que le bâtiment lui-même portait le nom de saint Pierre, patron de la mer.

Jerry et Gib ne furent pas les seuls à s'évader. À l'insu de la direction, l'énergique Père Mac Pherson, de l'Abbaye de St-Albans, prêta main forte à toute une série d'évasions de l'orphelinat de Barnes.

Jamais Jerry, ni Gib, n'auraient trahi le vaillant Père, même sous la menace du supplice de la grille chauffée à blanc.

Tante Emily, en laquelle ils avaient mis tant d'espoir lors de leur arrivée à Londres, n'était pas dépourvue de cœur, comme on pourrait le croire. Malheureusement, le sort avait voulu que sa course croisât celle de Ned Crossby... Ce fut ainsi que les pauvres garçons tombèrent entre les griffes de ce forban qui projeta immédiatement de faire argent des deux orphelins.

— Gardons courage ! conclut Jerry. Je ne puis croire que le bon Père Mac Pherson nous ait complètement oubliés. Je suis certain qu'il se manifestera bientôt.

*

* *

Jerry aurait sans doute été bien réconforté si à ce moment précis il avait pu voir ce qui se passait dans la cabine surchauffée du « Sea Gull ».

Le capitaine Tootle y bavardait amicalement avec le Père Mac Pherson, tout en fumant une pipe de bon tabac hollandais de contrebande.

— Je connais fort bien Caltrop, l'adjoint du lieutenant du port, souligna le prêtre. C'est un visiteur assidu de la chapelle de notre abbaye. D'ailleurs, s'il n'était pas aussi fervent catholique, il occuperait aujourd'hui une fonction bien plus haute que celle de simple inspecteur de la police portuaire. Toutefois, il paraît jouir de l'estime du commodore Sir Wil-fers, et...

Quand on parle du diable, on voit le bout de sa queue...

Dans ce cas-ci, c'était pour sûr un bon diable qui ouvrait la porte de la cabine après avoir frappé comme il se doit, et qui exigea sur-le-champ sa part de bon tabac.

— Capitaine Tootle, dit Caltrop – en effet, c'était lui le bon diable – je viens vous parler confidentiellement au sujet du « Hawk » de Crossby. Et je crois que le Père Mac Pherson ne sera pas de trop dans cette conversation...

CHAPITRE III

Le « Hawk » dans la tourmente

Le capitaine Crossby, le timonier Burke, Mister Polecat et l'équipage entier du « Hawk » allaient bientôt avoir d'autres chats à fouetter que tourmenter et maltraiter des orphelins sans défense.

Le golfe de Biscaye est une eau fort capricieuse. Elle vous accueille avec une houle douce et régulière, une bonne brise, un sourire ensoleillé. À peine êtes-vous rassuré que la mer commence à se creuser, la houle se mue en une succession rapide de vagues agressives, la brise devient ouragan, le sourire disparaît et cède la place à de sinistres menaces.

Ouessant avait laissé passer le « Hawk » en paix. Et tout marchait encore à souhait alors que les fanaux du cap Penmarch disparaissaient déjà à l'horizon. La machine à vapeur tournait rond et le vent gonflait les voiles – car on avait mis toute la toile. Même le courant était favorable, fait pourtant rare dans le golfe de Biscaye.

Burke tenait le gouvernail. Il était d'humeur si joyeuse qu'il ne put s'empêcher d'entonner un refrain qui, selon lui, correspondait aux circonstances favorables :

Dans le Golfe de Biscaye
Ho ! Ho ! Ho !
Il fait bon bourlinguer
Ho ! Ho ! Ho !
Avec le « Tonton Pipe »...

« Tonton Pipe » était le surnom moqueur que l'on donnait à l'époque aux premiers vapeurs.

Soudain, le gouvernail fit un écart violent. Burke s'arrêta de chanter pour lâcher un torrent de jurons et de blasphèmes. Puis, regardant du côté ouest, il vociféra de plus belle, au point que ses cris firent sortir Crossby de la chambre des cartes.

— Hé, Capitaine, regarde donc ce qui nous arrive, hurla-t-il.

La mer s'était brusquement hérissée de hautes crêtes blanches, tandis qu'une ligne d'un gris roussâtre bordait l'horizon à l'occident.

— By Jove ! grogna Crossby. Voilà une tempête qui s'annonce. Et une vilaine avec ça !

— Une vilaine ! Riposta Burke, levant péniblement son bras au poignet gonflé. Regarde mon poignet, Crossby. Il est presque fracassé. Et sais-tu comment c'est arrivé ? Une lame de fond !

— Par tous les démons de l'enfer, jura Ned Crossby.

Et comme si l'enfer ainsi évoqué voulait se manifester, le « Hawk » prit vigoureusement de la bande à bâbord. Le coffre de la roue à aubes de tribord pointa en l'air et la roue se mit à claqueter furieusement.

— En voilà encore une qui arrive ! Se lamenta Burke.

À présent, la Vraie nature du Golfe se montrait dans toute sa traîtrise.

Le « Hawk » perdit une voile à livarde et plusieurs hauts palans sautèrent comme des cordes de violon.

— Lâchez le foc de beaupré ! L'écoute de misaine ! Gouvernail à tribord ! Tonnait Crosby, tandis que l'équipage en panique grimpait dans la mâture.

— Gouvernail à tribord ! Oh... ! Gémit Burke, se démenant comme un possédé pour maîtriser la barre.

Le « Hawk » était pris dans les brusques tentacules meurtriers du Golfe de Biscaye, ainsi que le furent de nombreux autres bâtiments en ce printemps de 1842. Cette année-là, plus de vingt navires sombrèrent corps et biens.

Heureusement, le « Hawk » était un bateau solide et surtout, manœuvré par d'excellents marins.

Crosby et Burke s'efforcèrent désespérément d'atteindre la haute mer, car c'eût été folie de demeurer dans le bouillonnement pareil à un ressac continu. Hélas, ils auraient aussi bien pu tenter de remonter les chutes du Niagara en canot ! Vents et courants conjugués les poussaient irrésistiblement sur les brisants de la côte. C'était en vain que les aubes battaient la mer en écume.

Le second jour, l'ouragan commença à faiblir, mais le « Hawk » était bien mal en point. Seul le mât de misaine tenait encore. Même le gouvernail était réticent et tournait à contresens.

Tout cela semblait avoir fait oublier l'existence de Jerry et Gib, toujours enfermés dans cette cale sans air. Grâce à Dieu, la tempête ne leur avait pas été trop défavorable, car sous les coups de boutoir des vagues déchaînées, les fers de Jerry s'étaient décrochés de la paroi. Après de pénibles efforts, le vaillant jeune homme réussit à s'en libérer. Aussitôt, il délivra également son frère.

La porte du cagibi avait été partiellement arrachée de ses gonds et les prisonniers auraient pu se sauver de leur cachot sans la moindre difficulté. Mais pour l'instant, ils y étaient plus en sécurité que n'importe où à bord. Néanmoins, Jerry profita de la situation pour faire une petite incursion à la cambuse. Il en revint muni de provisions et d'eau minérale.

À l'aube du troisième jour, le Golfe sembla être de meilleure humeur, quoique encore fort turbulent.

Des pas lourds dégringolèrent l'escalier. Jerry mit la main sur la bouche de son jeune frère pour l'empêcher de parler. Quelques instants après, des voix irritées résonnèrent dans la chambre des machines, à peine séparée par une mince cloison. Les voix de Mister Polecat, du capitaine Crosby et de Burke.

— Je vous dis que nous devons immédiatement gagner Lisbonne, vociféra le démoniaque avorton.

— Plus vite dit que fait, riposta Crosby, acerbe. Nous avons perdu plus de la moitié de notre toile et si ce vent-là tient, nous risquons de voir le mât de misaine basculer par-dessus bord. De plus, la roue à aubes de tribord est mal en point et la barre, presque

bloquée. Demandez-le à Burke.

— C'est la pure vérité, approuva le timonier.

— Je répète que nous devons gagner Lisbonne, hurla à nouveau Mister Polecat.

— Il nous faut d'abord accoster à Bayonne, déclara calmement Burke. Impossible d'aller plus loin.

— À Bayonne ! Tu deviens fou, mon bonhomme ! La France est bien le pays le plus dangereux pour nous ! Siffla le nabot. Et pas seulement pour moi, mais aussi pour toi, Burke, et même peut-être pour Crossby. On y tient la guillotine en réserve pour ceux qui enlèvent ou tuent des enfants. Tu as déjà entendu parler de la guillotine, Burke ? Une façon peu ragoûtante de mourir. Qu'en penses-tu ?

— Assez ! hurla Burke. Fermez-la ! C'est entendu, nous n'accosterons pas en France.

— Très bien ! Donc, cap sur Lisbonne, ordonna Polecat. Là, nous serons à l'abri de tout et de tous.

— D'accord, soupira Crossby, conciliant. À condition que la damnée machine tienne jusque là.

— Et pourquoi ne tiendrait-elle pas ? C'est tout de même la meilleure construite à ce jour en Angleterre.

— C'est vrai, admit Crossby. Mais réfléchissez donc. Trois ou quatre conduites de vapeur on déjà sauté. Il en reste deux. Qu'arrivera-t-il si celles-là abandonnent également ?

— Elles n'abandonneront pas, grinça Polecat.

— Que le ciel vous entende ! Soupira Crossby.

— Ou l'enfer ! Se moqua le nain.

Sur ce, les jeunes Corbett entendirent le sinistre trio monter sur le pont.

Jerry respira profondément. Il avait compris que le sort du « Hawk » dépendait de ces deux derniers tuyaux...

Il se tourna vers son frère.

— Écoute, Gib, je vais tenter quelque chose. Ne bouge pas d'ici, et si tu veux, prie pour que cela réussisse.

— Je prierai, promit Gib. Ce que tu veux faire DOIT réussir.

Jerry regarda la paroi de près. Elle semblait avoir été ébranlée, soit sous le choc de la tempête, soit sous celui d'une pièce métallique arrachée dans la chambre des machines.

. Le jeune homme tapa plusieurs fois sur la cloison qui céda rapidement. Une âcre odeur d'émanations de chaudière le suffoqua.

La fameuse machine semblait fonctionner relativement bien encore, malgré les craquements répétés des bielles et des pistons. Des colonnes de vapeur s'échappaient des conduites fendues. Heureusement, le machiniste, un vieil Écossais hébété, était sur le pont pour aider les autres à débayer les débris du gréement.

Surexcité, Jerry s'approcha des conduites en cuivre rouge encore intactes, dégoulinantes d'huile et d'eau bouillante.

Maintenant ou jamais !

Un lourd marteau de forge était à sa portée. Il se mit à taper, taper..., courbant les tuyaux. Un jet d'eau bouillante l'atteignit à la joue, puis une colonne de vapeur jaillit, emplissant aussitôt la chambre des machines.

Encore un coup, le dernier.

Jerry fut rejeté de côté comme par une main géante. Étourdi, chancelant, il regagna tant bien que mal le fond de cale où l'attendait son frère.

Ils ne durent pas patienter longtemps pour être fixés sur la suite des événements.

Un choc fracassant fit trembler et craquer le « Hawk » dans toutes ses membrures. La violence de l'explosion plaqua Jerry et Gib contre le plancher. Là-haut sur le pont, ce fut la panique.

— La machine a sauté !

— Au lieu de Lisbonne, ce sera la caverne aux cabillauds ! marmotta Crosby.

Mister Polecat semblait tout à fait égaré.

— Pas en France, surtout pas en France, gémissait-il, caressant son cou maigre d'une main tremblante.

Burke, lui aussi, était troublé.

— La Bidassoa, murmura-t-il. La frontière...

— Que dis-tu, Burke ? cria Polecat.

— La Bidassoa est là, droit devant nous, déclara le timonier. En déployant une livarde, et si le mât de misaine parvient à garder un rien de toile, nous pourrons atteindre Fontarabie.

Polecat hurla de joie.

— Tu as raison, mon brave Burke. L'Espagne n'est pas le Portugal, mais elle n'est pas cette maudite France non plus. Fontarabie...

Soulagé, il se mit à danser autour du pont.

— Fontarabie ! En avant pour Fontarabie !

Crosby haussa les épaules et contempla tristement ce qui subsistait du fringant « Hawk ».

Brusquement, Polecat arrêta ses cabrioles.

— Qu'allons-nous faire de ces deux blancs-becs ? demanda-t-il. Va donc voir, Burke, si la tempête ne les a pas réduits en purée, ou s'ils n'ont pas été écartelés par l'explosion. Dans ce cas, nous flanquerions leurs restes par-dessus bord. Ce serait une bonne solution. Les autorités espagnoles ne sont pas aussi sévères que les britanniques, mais quoi qu'il en soit, la prudence est de rigueur.

Burke, qui était déjà descendu dans la cale, revint aussitôt.

— La soute est en miettes, mais les deux occupants ont pris le large.

— Tu n'as donc pas trouvé des flaques de sang ? demanda Polecat avec un ostensible regret.

— Pas la moindre trace ! D'après moi, ils se sont cachés quelque part à bord.

— Bah ! Tu auras vite fait de découvrir leur repaire, Burke. Tu pourras ensuite en finir avec eux. Il faut qu'ils disparaissent au plus vite.

— Doucement ! Intervint Crossby. Cela ne fait pas mon affaire.

— Allons, allons, Crossby, ricana Polecat. Il va de soi que je vous paierai le montant convenu. Vous n’y perdrez pas un farthing.

Crossby parut d’accord, tout en faisant néanmoins grise mine.

— Cela peut mener à la potence, objecta-t-il.

— Je vous paierai le double du prix convenu, mais pour cela vous devrez nous conduire sains et saufs à Fontarabie.

— D’accord, accepta le marin.

Burke, accompagné de quelques matelots, s’en fut inspecter le « Hawk » de fond en comble. Au bout de deux heures, il revint faire son rapport, pâle de colère.

— Il n’y a pas un trou de rat que je n’aie sondé, cria-t-il. Aucune trace d’eux. Ils ont bel et bien disparu.

— Impossible ! hurla Polecat, rageur.

— Si, c’est parfaitement possible, riposta Burke, mordant. Il y a un grand trou, juste au-dessus de la ligne de flottaison, tout près de la soute démolie. Pour sûr qu’ils sont tombés à l’eau par-là !

— Cela se peut, opina Crossby.

— Dans ce cas, nous en sommes quittes pour de bon, jubila Polecat. J’y perds une centaine de livres et même davantage, mais qu’importe. Si nous parvenons à atteindre Fontarabie assez rapidement, il est possible qu’une surprise agréable nous y attende.

— Qu’entendez-vous par-là, Sir ? demanda Crossby.

— Je vous l’apprendrai en temps utile, Capitaine, répondit Polecat d’un ton énigmatique. De toute façon, vous n’y perdrez rien, croyez-moi.

— Voilà un langage que j’aime entendre, rétorqua Crossby, réjoui.

— J’aurais quand même aimé pouvoir briser les os de ces deux morveux avant de les flanquer à l’eau, grommela Burke.

*

* *

Pendant ces conciliabules, nos deux jouvenceaux luttèrent avec la mer pour leur survie.

— Pourrais-tu tenir encore un peu, Gib ? Appuie-toi de la main gauche sur mon épaule.

— Ça va, Jerry. Ne crains rien, ça va. Le courant nous entraîne.

Heureusement pour eux, Jerry et Gib étaient d’excellents nageurs. Soulevés par une vague propice, ils virent qu’ils se rapprochaient peu à peu de la côte rocheuse.

— Le « Hawk » est-il encore en vue, Jerry ?

— Non, Gib, il est loin derrière nous. Il doit aller à la dérive. Et même s’ils persistent à mettre un peu de toile, cela peut durer des heures avant qu’ils n’atteignent la côte.

Le vent et le courant les emportaient doucement vers la zone du ressac. Celui-ci était

peu agité et ne menaçait donc pas de les précipiter sur les brisants.

Après un dernier effort, ils mirent enfin pied sur un estran désert, couvert de galets.

CHAPITRE IV

Rue de la Lanterne unique

Fontarabie est à peine éloignée de cinq miles de Bayonne, à la frontière française, et pourtant c'est la petite ville la plus typiquement espagnole de toute la péninsule ibérique.

C'était autrefois une cité fort riche et même glorieuse, qui faisait, dit-on, la fierté de Charles Quint. À l'époque de notre récit, elle était quasiment morte et presque déserte.

À peu de distance de la ville vieille, au pied des collines, s'ouvre la baie éclatante de lumière de la rivière Bidassoa, où grouille la populace habituelle des régions frontalières : pêcheurs, contrebandiers, écumeurs d'éstran, naufrageurs...

Depuis bientôt un siècle et demi, les aristocrates ainsi que les riches négociants ont abandonné leurs fastueux palais de la Calle Mayor aux rats, lézards et chauves-souris, locataires habituels des lieux désertés par l'homme.

À l'extrémité de cette grande rue, à environ soixante-dix mètres de la vieille église de Notre-Dame, une sombre faille s'insinue entre la rangée, non moins sombre, des hautes résidences, parfois encore fort imposantes. Cette faille est en fait une rue étroite qui serpente entre quelques maisons.

On l'a baptisée : « Rue de la Lanterne unique ». Pourquoi ? La plupart des rues et ruelles de Fontarabie, éclairées le jour par un soleil radieux et la nuit par un clair de lune éclatant, ne nécessitent nullement la lumière de lanternes ou de torches fixées aux murs. De ce fait, il est fort probable que cette ruelle doive son nom au seul lumignon à huile protégé par un verre bleu, que l'on allume tous les soirs dans une niche profonde afin d'honorer un saint.

Ce n'est pas une rue fort fréquentée. Aucune ne l'est d'ailleurs, dans cette petite ville fantôme. Elle n'est pas agréable non plus, bien au contraire. Il y règne quelque chose de sinistre, de repoussant même.

Ne m'en demandez pas la raison. Les grandes demeures aristocratiques n'y sont pas moins belles que celles de la Calle Mayor, ni moins à l'abandon, hélas... ! Et entre les corniches sculptées, le ciel est aussi intégralement bleu qu'au-dessus de la baie.

Sans doute, le porteur d'eau, avec son joug en bois noir et ses cruchons en terre cuite, pourrait vous dire pourquoi il n'entre jamais dans cette ruelle, pas plus que le colporteur de poisson n'y offre sa marchandise ou que le mitron n'y livre ses brioches et ses pains durs !

Mais voilà ! Le porteur d'eau n'est qu'un pauvre hère, toujours à bout de souffle, qui ne tient pas à parler ; le marchand de poisson, s'étant arraché la moitié de la langue au cours d'une beuverie, peut à peine émettre des sons gutturaux lorsqu'il est saoul ; tandis que l'apprenti-boulangier, petit gars timide et peureux, croit davantage au diable qu'aux saints du bon Dieu.

Et le vieil archiviste Hurtado ? En saurait-il plus ?

Que non ! Certes, le bonhomme pourrait vous apprendre que Fontarabie joua un rôle

relativement important dans l'histoire commune de l'Espagne et de la France, car les Français occupèrent la ville par trois fois, et ce en 1521, 1719 et 1794. S'il maudira devant vous le duc de Berwick et le général Lamarque, il aura les larmes aux yeux en invoquant Charles Quint qui fit construire une partie de l'église Notre-Dame. Mais dès que vous l'interrogerez au sujet de la rue de la Lanterne unique, il éprouvera soudain le besoin de priser et dira rapidement :

— Ah, oui, c'est là que se trouve le palais du marquis de Villa y Aguillar ! Adieu, Señor ! Puis il s'éloignera à pas traînants, après avoir touché son petit chapeau pointu.

Bien sûr, ceux qui connaissent un peu l'histoire des guerres franco-espagnoles du dix-huitième siècle, savent qu'après l'occupation des Français en 1794, les marquis de Villa y Aguillar s'enfuirent dans le sud du pays, non sans avoir donné bien du fil à retordre à l'occupant.

Mais revenons au temps présent, c'est-à-dire au printemps de 1842. Déjà les petits orangers qui couvrent les crêtes des collines portent d'odorants fruits dorés, les oliviers tordus débordent de grasses cosses vertes, les figues dégoulinent de sucre et dans chaque arbre creux des jardins abandonnés niche un essaim d'abeilles sauvages.

La Calle Mayor rôtit au torride soleil méridien. Les blanches carrioles bâchées sont délaissées, leurs mulets, dételés, paissent dans l'ombre bleue des maisons, mâchonnant rêveusement quelques brins d'oseille flétrie qu'on leur a jetés.

Pourtant, aucun rayon de soleil n'égayait la rue de la Lanterne unique. Il y faisait donc frais, ce qui la rendait en quelque sorte assez, attrayante. Une odeur non désagréable de fleurs d'oranger, de menthe frisée, de lavande et de poivre y embaumait l'air. Un silence total, presque obsédant, accentuait la chaleur de midi. Le va-et-vient agaçant d'un scarabée doré rompait de temps à autre la monotonie. Même les tourterelles avaient cessé de roucouler et demeuraient immobiles devant le trébuchet rouge de leur colombier.

Soudain, un chant s'éleva au milieu du silence. Un original avait donc le courage d'entonner un refrain dans cette fournaise et dans cette ruelle déserte !

*Sur le chemin de Cordoba,
Trois cavaliers venus de la Sierra
De la Sierra Morena,
Marchaient au pas...*

L'homme se tut brusquement, visiblement hors d'haleine. Il faut dire qu'il était assez corpulent et suait à grosses gouttes.

— C'est le vin d'Alicante, murmura-t-il. Que Dieu me soit secourable ! Qui donc boit du vin d'Alicante avant que le soleil ne se couche et que le vent frais de la nuit ne se lève ? Seul le fait Pedro Alvarez, ce vilain pécheur ! Seigneur, Ayez pitié de mon âme, car elle en aura besoin.

Après s'être reposé un instant, le temps de retrouver son souffle, il fit entendre à nouveau sa voix de corbeau.

Sur le chemin de Cordoba...

Cette fois, s'il ne continua pas sa chanson, c'est qu'il était arrivé à destination. En effet, il venait de s'arrêter devant la porte cochère cloutée d'une sombre et sévère maison de maître percée de colossales fenêtres voûtées et agrémentée de balcons, de niches et de grilles en fer forgé.

— Je salue la noble demeure de l'illustrissime marquise de Villa y Aguillar ! Hoqueta l'ivrogne, enlevant son bonnet de laine.

Puis, saisissant le lourd heurtoir sculpté, il se mit à marteler le portail de toutes ses forces, déchaînant un tonnerre roulant à travers des couloirs vides. Pourtant, personne ne vint ouvrir.

— Suis-je bête ! s'écria le bonhomme, lâchant le heurtoir. La porte n'est pas fermée ! C'est la faute au vin d'Alicante ! Il est traître comme le diable. Ah, Pedro Alvarez, pauvre pécheur ! Il te faudra payer cela plus tard !

En effet, la porte n'était pas verrouillée. À pas instables, il parcourut un couloir crépusculaire, assez large pour permettre le passage d'un carrosse, jeta un regard dans plusieurs salles désertes et s'arrêta enfin dans une pièce spacieuse où le soleil affluait, tempéré par de petits carreaux verts.

— Me voici, Révérend ! proclama-t-il, solennel, s'efforçant de se tenir aussi droit que possible.

Vraiment, tu es là ! dit une voix moqueuse. J'ai peine à le croire. Il me semble que c'est plutôt ton esprit.

— Il s'en fallut de peu, en effet, Padre ! s'exclama le gros, exténué. Je vais vous l'expliquer à l'instant. Ce matin, comme d'habitude, je me rendis à la baie en quête de poisson, de légumes et de fruits, dont je reçois largement ma part des bonnes gens qui demeurent là. Pourtant, Padre, comme l'a dit Notre Seigneur lui-même, « il n'y a pas de blé sans ivraie ». Cela, je n'allais pas tarder à l'éprouver à ma grande honte.

Un homme au visage d'ange s'approcha de moi et dit :

« Pedro, il fait horriblement chaud aujourd'hui. Que dirais-tu d'un cruchon d'eau fraîche ? »

Je m'assis donc, car, Padre, qui refuserait une boisson fraîche par un temps de canicule, surtout si elle vous est offerte d'une façon aussi fraternelle ?

Il me donna une cruche d'eau poreuse que je vidai d'un trait.

Ah, Padre ! Devinez mon angoisse et mon horreur lorsque je me rendis compte que cette eau s'était subitement transformée en capiteux vin d'Alicante ! Je compris immédiatement que le Malin était venu me tenter et me tourmenter. Je fis trois fois le signe de la croix en criant à tue-tête : « Rétro Satanas » ! Et l'homme au visage d'ange disparut, non sans avoir poussé un horrible rugissement. C'est-à-dire qu'il se transforma en un nuage de soufre, de feu et de fumée, ce qui me fit tousser à m'étrangler.

— Va-t'en à la cuisine, incorrigible menteur, et pour ta pénitence, bois deux cruches d'eau, lesquelles, je te le promets, ne se changeront pas en vin d'Alicante, dit à nouveau la voix moqueuse.

— Deux... deux cruches d'eau ! Se lamenta le gros Pedro. Ah, Padre, ayez pitié ! J'ai entendu dire que des sorcières ont empoisonné tous les puits d'eau la nuit dernière.

— Allons, fais vite. Sinon, ce sera trois cruches !

Pedro soupira à fendre le cœur et s'en fut en geignant.

Dès qu'il eut quitté la pièce, Padre Juan éclata d'un rire jovial. Padre Juan !

Quelques années auparavant, un couple bien singulier avait fait son apparition à Fontarabie.

Hurtado, cet érudit qui éprouvait une véritable vénération pour Cervantès, fut le premier à les apercevoir, venant des collines. Il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Regardez qui nous arrive là ? Don Quichotte et son écuyer Sancho Pança !

Les étrangers étaient pourtant à pied et ne portaient ni épée, ni cuirasse. Mais voilà, l'un d'eux était grand et maigre, et l'autre, petit et rondouillard comme un fût.

Le grand était vêtu de la bure grise des moines mendiants. Une lourde croix en cuivre brillait sur sa poitrine. Des traces de durs sacrifices marquaient son visage tanné par le soleil, mais ses yeux magnifiques, d'un noir de jais, ainsi que ses traits nobles et austères inspiraient d'emblée le respect.

L'autre, probablement son valet, affublé d'une culotte anglaise munie de housseaux, d'une vareuse de hussard usagée, d'une bouffante rouge, et coiffé d'un ridicule bonnet de nuit bleu, formait un contraste violent avec son maître.

Quelques pêcheurs s'étant approchés d'eux, le petit pansu se mit à crier d'une voix grêle :

— Hors du chemin ! Place au Révérend Padre Juan !

D'un geste impératif, le moine lui imposa silence.

— Mes amis, lequel d'entre vous pourrait m'indiquer la résidence de la marquise de Villa y Aguillar ?

Aussitôt plusieurs jeunes garçons s'avancèrent, non seulement pour indiquer le chemin, mais aussi pour servir de guide au religieux. L'un d'entre eux prit pourtant l'initiative de le prévenir.

— Vous pouvez hardiment vous épargner la peine d'y aller. Padre, car la marquise n'y habite plus depuis un demi-siècle. Elle n'y laissa qu'un vilain drôle qui est maintenant aussi vieux que la rue et plus méchant que jamais. Vous n'en tirerez même pas une orange pourrie !

Le moine sourit.

— Je n'ai pas l'intention de lui demander quoi que ce soit. Mais, parle-moi de lui, si tu le peux.

— Pour sûr que je le peux, répondit le garçon. On prétend que jadis, la dernière marquise fit don de sa maison à ce Señor Carpio. Depuis lors, c'est-à-dire depuis des dizaines d'années, il y règne en seigneur et maître. Mais, Padre, ce n'est qu'un sordide vieux ladre qui jure et blasphème comme une douzaine d'hérétiques et par surcroît, maltraite les pauvres gens chaque fois qu'il en a l'occasion. C'est pourquoi on l'a surnommé *El Zurriago*.

— Hoho ! s'exclama le religieux. « Le Fouet » ! Voilà un bien vilain nom pour un chrétien !

— Ce n'est pas sans raison, Padre. Il n'a pas son égal pour fouetter les gens jusqu'au sang. Mais parce qu'il a été l'homme de confiance de la vieille marquise, personne ici n'ose s'opposer à lui.

On conduisit donc le moine à la maison de la rue de la Lanterne unique. Le Padre dut marteler longtemps du heurtoir la massive porte cochère avant qu'on ne l'entrouvrît. Et, ô miracle, on lui permit d'entrer avec le gros.

Puis, il se passa quelque chose de fort étrange que les bonnes gens de Fontarabie n'ont jamais bien compris, mais dont ils ont parlé encore longtemps.

Ce même jour, le vieux Carpio et ses deux domestiques quittèrent la résidence de la noble famille et disparurent par-delà les collines, tandis que Padre Juan et son valet. Pedro Alvarez, s'installaient dans le palais abandonné.

Il faut dire que le religieux y vivait fort retiré.

Il prit l'habitude de passer de longues heures dans la cathédrale qui, elle, n'avait rien perdu de sa splendeur.

Le moine avait des rapports fort cordiaux avec la population pauvre des pêcheurs, prodiguant volontiers son secours aux nécessiteux, mais sachant se montrer dur avec la racaille. Par ailleurs, il se souciait peu des rares patriciens demeurant encore dans la ville et que l'on considérait toujours comme « les grands de ce monde ».

Les habitants de cette ancienne cité impériale ont certes leurs défauts, mais ils ont également bien des qualités. L'une d'entre elles est fort respectable : ils ne sont pas exagérément indiscrets.

« Que chacun arrange ses propres affaires et laisse Dieu s'occuper de nous tous » est leur devise. Il advint donc que Padre Juan et son compagnon furent rapidement adoptés à Fontarabie et que personne ne se demanda d'où ils venaient, ni qui ils étaient...

CHAPITRE V

Doña Mariposa

Jerry et Gib avaient quitté l'estran et s'étaient dirigés vers les collines où ils espéraient être en sécurité. Ils y burent à gorgées gourmandes l'eau fraîche d'un ruisseau et y trouvèrent deux pastèques juteuses et une quantité de grosses figes sirupeuses.

Habitués à tant de privations, Gib se demanda si par hasard ils ne seraient pas arrivés au pays de Cocagne. Il regarda donc autour de lui, cherchant machinalement des buissons magiques chargés de tartes à la crème et de galettes au miel. Il n'aurait même pas été surpris de voir des poulets rôtis tomber du ciel.

Jerry, lui, ne se laissait pas monter la tête et ne cessait de scruter les alentours.

Il découvrit bientôt des tours et des toits dans le lointain, probablement ceux de Fontarabie, nom qu'il avait appris de la bouche de ce haïssable Polecat. C'était pour cette raison que cette ville l'angoissait. Aussi résolut-il, dans toute la mesure du possible, d'éviter tout contact avec les gens de là-bas et de pénétrer, sans être vus, plus avant à l'intérieur des terres.

Quoi qu'il en soit, il n'y avait pour l'instant aucune trace d'êtres humains. Seules quelques petites chèvres farouches sautillaient çà et là, poussant des bêlements rauques et menaçant les deux garçons de leurs cornes pointues dès qu'ils faisaient mine de s'approcher d'elles.

Lorsque Gib aperçut, lui aussi, les toits de la petite ville, il dit à son frère :

— Si nous allions y demander de l'aide ?

Mais Jerry secoua résolument la tête.

— Il n'en est pas question. Je suis certain que tôt ou tard les bandits du « Hawk » y descendront.

Les faits ne devaient pas tarder à lui donner raison.

Ils avaient suivi un sentier bordé de buissons bas, jusqu'à un endroit leur permettant de voir tout le paysage environnant, y compris l'accès à la baie de la Bidassoa. Tandis que Gib s'étendait de tout son long sur le sable, Jerry regarda attentivement autour de lui. Soudain, son visage s'assombrit et il s'écria, pointant un doigt vers la mer :

— Gib, regarde !

Louvoyant lentement contre le vent d'amont, les mâts tronqués et les voiles déchirées, le « Hawk » glissait péniblement vers la baie.

Bientôt quelques barques sortirent des petites criques pour se diriger vers le bateau maudit. Jerry vit plusieurs hommes grimper le long des filins et des échelles de corde qu'on leur avait lancés, et sauter sur le pont.

— Moyennant argent et belles promesses, Polecat et Crossby n'auront aucune peine à soudoyer ces gens pour qu'ils se lancent à nos trousses comme des molosses avides de sang, grommela-t-il. Hâtons-nous de nous mettre à l'abri.

Cela ne leur serait guère difficile, étant donné les abondantes cachettes qu'offrait la

région : collines pierreuses présentant de profondes crevasses, buissons touffus et amoncellements de rochers.

— Où sommes-nous donc, Jerry ? demanda Gib, qui entretemps avait perdu ses illusions quant au pays de Cocagne.

— En Espagne, répondit Jerry. Un pays fort catholique, ajouta-t-il, comme pour se rassurer lui-même.

Ces paroles rendirent courage à Gib.

— Nous y trouverons donc certainement aide et subsistance, jubila-t-il. Le Père Mac Pherson nous a tant parlé de la grande famille catholique répandue à travers toute la terre.

— C'est vrai, répondit Jerry. Pourtant, il nous faudra être fort vigilant. J'ai entendu dire à plusieurs reprises qu'on doit toujours se méfier des gens habitant les frontières.

Le soir tombait déjà lorsqu'ils atteignirent les hautes collines, où ils se réfugièrent dans un petit bois.

Au loin, Fontarabie s'étendait, belle et paisible dans la lumière déclinante du couchant. La brise montante leur apporta un son de cloches qui fut comme un baume à leurs oreilles. Ils trouvèrent là des baies mûres en abondance et même une sorte de fruit farineux, sans goût, mais qui toutefois leur permit d'apaiser leur faim.

— Demain, nous nous dirigerons de ce côté, déclara Jerry, indiquant le sud où de hautes masses nébuleuses se profilaient sur le ciel s'obscurcissant.

— Des nuages ? demanda Gib.

— Non, des montagnes, dit Jerry. Et même une puissante chaîne de montagnes.

Il ignorait évidemment qu'il s'agissait de la Sierra Guipuscoa, derniers contreforts des Monts Cantabriques.

Un engoulement poussa son cri de crécelle, des lucioles se mirent à folâtrer.

Dans la baie lointaine brillaient quelques lumières, tandis qu'une faible lueur indiquait le site de la ville endormie.

*

* *

Dans le clair-obscur de la nuit lunaire, un groupe d'hommes, conduit par un rude pêcheur, quitta l'estran et marcha vers les collines.

— Dites donc, Mister Polecat, murmura Ned Crossby à l'oreille de l'avorton, connaissez-vous vraiment la région ? Je me souviens de sinistres histoires au sujet d'écumeurs de mer et de pirates le long de la côte espagnole.

— Taisez-vous, Crossby, grogna Polecat. Je vous ai dit qu'il y avait des tas d'argent à gagner par ici. Cela ne vous suffit pas ?

— Hélas, Sir, se lamenta le marin. Cela ne suffira certainement pas. Le « Hawk » est pour ainsi dire perdu. La bonne affaire que nous croyions faire au départ a fondu comme neige au soleil. Je suis un homme ruiné qui n'osera jamais plus montrer le bout du nez à

Londres.

— Capitaine Crossby, vous savez ce que je pense de la Providence. Je n'affirmerai donc pas qu'elle nous a menés comme naufragés à la Terre promise. Mais le diable est certainement de notre côté. Et comme c'est plutôt Satan qui est mon ami, et non son ancien Patron, vous pourrez bientôt dormir sur vos deux oreilles. Si vous continuez à me faire confiance, je puis vous assurer que vous ne récolterez pas des coquilles vides.

— Si je vous comprends bien, Sir, vous ne considérez pas la perte du « Hawk » comme tellement dramatique ?

— Vous m'avez compris, en effet, mon brave. Si le « Hawk » est perdu, ben, vous en aurez un nouveau ! Et qui sait si une meilleure affaire ne remplacera pas la première !

Ned Crossby jeta un regard de côté à son compagnon. Les yeux verts de Polecat scintillaient et un rictus cruel et rusé retroussait ses lèvres minces.

— Voilà qui est bon signe, pensa le skipper.

Et ce fut d'un pas plus alerte qu'il monta le long de l'abrupt sentier rocheux qui serpentait entre les collines.

La lune disparut au loin, derrière les cèdres.

Le pêcheur servant de guide, qui marchait devant avec Burke, s'arrêta brusquement.

— C'est là, dit-il, laconique, montrant un sombre bâtiment en pierres du pays.

— Voilà donc le palais de mon illustrissime amie, Doña Mariposa, dit Polecat en espagnol.

— Amie ! S'étonna le pêcheur. Madre de Dios, pour ma part, vous pouvez hardiment l'emporter avec vous, Señor. Je préférerais être l'ami d'un requin bleu, ou même d'un vautour de haute montagne, plutôt que de cette Doña Mariposa. Hahaha ! *Mariposa* !^[1] Que ne s'appelle-t-elle *buitre*^[2], ce nom lui irait beaucoup mieux.

— Parce que la nature le veut ainsi, Amigo, dit Polecat paisiblement. Son vrai nom est *Oruga*^[3]. Et les chenilles deviennent un jour papillons, n'est-il pas vrai ?

— Sottise ! Grinça le pêcheur. Et maintenant, donnez-moi mon dû.

Polecat glissa quelques pièces d'argent dans la main de l'homme qui tourna aussitôt les talons et s'en fut, sans remerciement ni salut.

Les trois comparses demeurèrent un bon bout de temps pensifs devant les hauts murs gris et les massives clôtures en fer de ce castel de montagne.

Des aboiements furieux éclatèrent.

— Je ne crois pas que même en plein jour on puisse être bien accueillis dans ce nid de pierres, grommela Burke. Que dire alors en pleine nuit ?

Mister Polecat rit, sûr de lui.

— Et par une noble dame, en plus ! Ne te tracasse donc pas, Burke. Tout comme les chauves-souris, les chats sauvages, les hiboux et tant d'autres animaux craignant la lumière, Doña Mariposa est en ce moment aussi éveillée que nous trois. Tire donc sur cette corde afin de nous annoncer.

Un lointain son de cloche résonna, provoquant une nouvelle rage d'aboiements des

chiens de garde.

Pendant un long moment, rien ne bougea. Enfin, on entendit ouvrir une fenêtre et une voix rugueuse cria dans l'obscurité :

— Qui va là ?

— Que le diable m'encorne si ce n'est là ce bon Pinto, répondit Polecat en espagnol. Mon nom est Polecat, Sir Polecat. Je viens directement de Buckingham Palace pour rendre hommage à Doña Mariposa de la part du roi d'Angleterre.

À l'étage, on claqua la fenêtre. Puis les trois hommes durent patienter une fois de plus.

Enfin, après un long moment, les voyageurs aperçurent la lueur d'une lanterne d'écurie entre les buissons du parc sauvage. Une voix impérative imposa le silence aux molosses.

Les grilles grincèrent et un serviteur pria cérémonieusement les visiteurs tardifs d'entrer.

— Doña Mariposa souhaite la bienvenue dans sa modeste demeure au Señor Polecat et à ses amis.

Impressionné, Crosby regarda avec stupéfaction et respect le petit homme difforme auquel il avait confié son sort.

— Ma parole, même aux portes de l'enfer, ce type serait reçu avec honneur et cérémonie ! grommela-t-il pour lui-même.

Si à l'extérieur le château semblait austère et vétuste, quel contraste avec l'intérieur !

Le sol et les murs étaient ornés de précieux tapis mauresques aux riches couleurs. Partout brûlaient de hautes bougies de cire diffusant une douce lumière teintée de rose. Çà et là, de petites fontaines d'eau cristalline jaillissaient de somptueux bassins de marbre, tandis que l'air était imprégné d'un léger parfum de rose et de jasmin.

Le serviteur qui les conduisait s'arrêta devant une porte magnifiquement sculptée. Faisant un nouveau salut, il dit :

— Doña Mariposa vous attend, Messieurs.

La double porte s'ouvrit en silence. La lumière vive qui régnait dans la pièce força Crosby et Burke à cligner des yeux. Cette lumière était répandue par une dizaine de lustres gigantesques brillant au plafond, ainsi que par une profusion de chandeliers en argent et en marbre, disséminés dans tous les coins et pourvus de bougies allumées a giorno. Par surcroît, toute cette abondance de lumière était encore magnifiée par l'intense réverbération des glaces, vases et ornements en cristal, argent et or.

Lorsque dans sa jeunesse, Ned Crosby entendait raconter des histoires des « Mille et une nuits », il les écoutait avec des haussements d'épaules moqueurs. Pourtant, aujourd'hui, il se demandait si ces contes merveilleux n'étaient pas devenus réalité.

— Soyez le bienvenu, mon cher Polecat. Bienvenue, Messieurs.

La voix était rauque, brutale, craquante, faisant mal aux oreilles. Elle éveilla une sensation d'horreur chez Burke et Crosby, pourtant on ne peut plus brutaux eux-mêmes. Toutefois, son impact devait agir à l'opposé sur Polecat, car il y répondit par un rire réjoui. Il semblait d'ailleurs de la meilleure humeur.

Mais d'où provenait donc cette voix ? Les deux marins eurent beau tourner la tête de

tous côtés, ils ne virent que le scintillement des bougies et la réflexion des flammes dans les glaces.

— Ned, murmura Burke, regarde par-là, entre ces deux candélabres en or, et dis-moi si je suis éveillé ou si je rêve ! Crossby eut un violent haut-le-corps. Burke ne rêvait pas.

Sur une sorte de trône bas, une tête monstrueuse dépassait d'un énorme drap en or...

Était-ce bien une tête humaine ? Le doute fut le premier mouvement du capitaine et de son timonier. Cette tête, à la toison embroussaillée d'un rouge feu, était quatre fois plus grosse que la normale. La peau, aussi jaune que celle d'un cadavre, pendillait en gros plis. Sous le front bas, des yeux d'une laideur cauchemardesque brillaient comme des charbons ardents, fixant le vide avec une cruauté féroce.

Seule la large bouche aux grosses lèvres charnues animait ce masque de bête sauvage. Une affreuse grimace, simulacre de sourire, découvrait des dents de loup, jaunes et acérées.

— Je vous présente Doña Mariposa, dit Polecat. Doña, voici mes amis, le capitaine Crossby et le timonier Burke.

— Voilà déjà une heure et demie que je vous attends, Polecat, grogna la voix cruelle. À l'aide de ma longue-vue spéciale, j'ai pu voir le « Hawk », démantelé, entrer dans la baie. Une heure après, mes courriers rapides m'apprenaient déjà toutes vos mésaventures. Mais à plus tard les affaires sérieuses. Pour l'instant, à table, Messieurs. Pinto, aide-moi !

Le drap d'or bougea. Un tronc massif, lourd comme une tête de taureau, apparut.

Crossby s'attendait à voir surgir une géante devant lui... Sa stupéfaction fut telle que sa bouche béa comme la porte d'une grange.

Au tronc monstrueux succéda une paire de jambes fluettes d'enfant, et ce fut une affreuse naine que ses serviteurs aidèrent à descendre de son trône.

Le festin nocturne, présidé par la répugnante Doña Mariposa, dissipa le malaise que Crossby et Burke avaient éprouvé lors de leur arrivée dans cette bizarre demeure. Il y avait abondance de mets et de boissons, de la meilleure qualité. La chaleur communicative des vins et des alcools capiteux finirent par disposer favorablement les deux scélérats envers leur inquiétante hôtesse, au point de la considérer comme la femme la plus charmante du monde.

Polecat, lui, mangea et but sans excès. Il semblait attendre avec impatience le moment où il pourrait parler d'affaires avec son étrange amie.

Ce moment vint enfin.

Sur un signe de Doña Mariposa, tous les serviteurs disparurent.

— Alors, Polecat, venons-en au fait, dit-elle. Avec le moins de mots possible, si je puis vous le demander.

— À votre service, Doña Mariposa. Lorsque nous quittâmes Londres, le « Hawk » était équipé d'une excellente machine à vapeur. Nous avons rendez-vous quelque part dans l'Océan Atlantique avec un bateau lourdement chargé, venant du Gabon.

— Aha ! Ricana le monstre. Des esclaves noirs pour l'Amérique du Sud. Bon, ça ! Très bon ! Continuez, Polecat. Votre histoire me plaît.

— Les voiliers de Sa Majesté auraient difficilement pu rattraper notre bateau à vapeur.

Tempête dans le Golfe, le « Hawk » fortement endommagé et la machine à vapeur hors d'usage. Nous voilà donc ici dans la détresse. Est-ce assez succinct. Doña Mariposa ?

— Assez, oui. Et vous n'avez rien en vue qui vous permettrait de vous renflouer ?

— Satan, mon puissant compère, me fit accoster sain et sauf dans les environs de Fontarabie, non loin du château de ma très noble amie. Cela me suffit amplement pour ne pas désespérer, Doña Mariposa.

— Vous avez donc une affaire en tête ?

— Bien sûr !

— Et c'est ?

— Un peu de patience, chère amie. Un bon repas se compose habituellement d'une entrée et de plats principaux. J'ai déjà l'entrée pour ainsi dire en main.

— Racontez, Polecat. Mais sans trop de détails.

— Nous avons deux jeunes Anglais à bord, âgés respectivement de quatorze et douze ans.

— Anglais ? demanda la naine avec avidité.

— Oui, des Anglais pur-sang !

— Ils se sont noyés, sans doute, gémit la difforme créature.

— C'est ce que nous pensions. Du moins, Crossby et Burke. Quant à moi, qui ai des yeux pour voir et pas mal de matière grise, j'ai ma petite idée là-dessus.

— De la matière grise, vous en avez pour deux, affirma Doña Mariposa.

— Après une recherche minutieuse qui dérouta Crossby aussi bien que Burke, je découvris que les deux jeunes voyous, que nous avions enfermés dans la cale, avaient pu se libérer de leurs chaînes et nager vers la côte après avoir fait sauter la machine à vapeur.

— Il est vrai qu'ils nagent comme des poissons, grogna le capitaine.

Les yeux rouges de la naine infernale flamboyèrent.

— Deux jeunes Anglais ici, à Fontarabie ! s'écria-t-elle. Polecat, voilà une fameuse entrée. Vous ferez en sorte de...

— L'apporter sur la table, ricana le scélérat. D'accord ! Je ne crois pas la chose impossible.

— Je paie cinq cents livres anglaises en or ! déclara la sorcière d'une voix aiguë.

— Cette affaire m'intéresserait pour le double de cette somme, répondit froidement Polecat. Mais ainsi que je l'ai déjà dit, cela n'est que l'entrée. J'aimerais passer maintenant au plat principal.

— Cessez donc de tourner autour du pot, grogna Doña Mariposa, soudain furieuse. Au fait, que diable !

Polecat se pencha vers elle.

— Le « Bateau sans nom » existe-t-il toujours ? demanda-t-il doucement.

— En quoi cela regarde-t-il votre affaire ? Coupa-t-elle.

— Cela la regarde. Oui ou non, existe-t-il encore ?

— Oui...

— Est-il loin d'ici ?

La diablesse hésita, puis répondit :

— Non, pas très loin.

— Est-il toujours dans la baie des Myrtes ?

— Voulez-vous vous taire, Polecat, intima la femme.

— D'accord, je me tais... Lorsque nous quittâmes Londres, il y avait au port un joli yacht de plaisance, prêt à partir, ayant pour destination le Portugal. Je suppose qu'il aura été quelque peu retardé par la tempête. Je ne crois pas qu'il sera dans les eaux espagnoles avant huit à dix jours. Et qui croyez-vous se trouve à bord du « Maybug » – c'est le nom du yacht ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Le commodore, Sir Wilfers, en personne. Avec Lady Wilfers et leurs cinq enfants.

Doña Mariposa ne répondit pas. Elle semblait sidérée.

Enfin, elle siffla :

— Où voulez-vous en venir, fils de Satan ?

Polecat se pencha encore plus vers elle, comme s'il craignait que des oreilles indiscrètes n'entendissent ce qu'il allait dire.

Lorsqu'il se tut, la naine ne put s'empêcher de crier de plaisir. Répondant à son regard interrogateur, elle dit :

— Vous aurez le « Bateau sans nom », Polecat. Vous l'aurez. Et en ce qui concerne vos deux moutards qui ont déguerpi sans tambour ni trompette, j'en fais mon affaire. Vous avez certainement entendu mes chiens, mais vous ne les avez pas vus de près. Ce sont des molosses de la pire espèce, des limiers expérimentés... Si ces gaillards ont vraiment mis les pieds sur notre côte, ainsi que vous le supposez, je vous fiche mon billet que ces gentilles bêtes ne tarderont pas à les retrouver. Elles seraient capables de faire sortir un damné de l'enfer si je le leur ordonnais.

Doña Mariposa lança à Polecat un regard si cruel que le scélérat ne put réprimer un frisson.

— Je prendrai donc les deux jeunes Anglais comme entrée, ainsi que vous le disiez. Le plat principal sera... le commodore et Lady Wilfers, ainsi que leurs cinq petits agneaux. Suis-je en train de faire un rêve, ou notre maître Satan m'aurait-il vraiment élue ?

D'une main tremblante, elle saisit un gobelet d'argent et but à longs traits.

— Buvez donc à notre succès, Polecat.

L'avorton, obéissant, porta lui aussi un gobelet à ses lèvres. Aussitôt il se mit à hoqueter et à tousser. Des larmes jaillirent de ses yeux et son visage devint rouge.

— Mais c'est du feu liquide, gémit-il.

— Le nectar de l'enfer, ricana la sorcière. Je ne le bois qu'aux grandes occasions, comme ce soir. Polecat, vous rendez-vous compte que vous êtes le seul Britannique sur la terre entière, que je n'ai pas envie d'écarteler de mes propres mains et de faire rôtir, comme un vulgaire poulet ?

— Il me semble m'en souvenir, dit Polecat avec une certaine froideur, tout en jetant un regard de côté aux deux marins anglais profondément endormis après leurs exploits

pantagruéliques.

La sorcière poursuivit avec une haine non dissimulée.

— Il y a environ cent cinquante ans, après la bataille d'Almanza, Berwick fit subir une mort ignominieuse au comte Oruga et à ses cinq frères, ici à Fontarabie. Six Oruga furent pendus et leurs corps restèrent exposés au bord de l'eau jusqu'à ce que les vautours n'en laissent plus que les squelettes.

— Et pourquoi leur a-t-on fait subir ce supplice ? demanda machinalement l'avorton.

— Parce qu'ils avaient assassiné une famille d'Anglais. Le père, la mère, les cinq enfants, sans compter les serviteurs.

— Il y a si longtemps, dit Polecat avec un haussement d'épaules.

— Le temps ne compte pas pour la haine et la vengeance ! Plus tard, la fortune sourit à nouveau aux Oruga. Ce fut la période où ils bourraient leurs navires d'esclaves noirs. Mais une fois de plus, les Anglais vinrent leur mettre des bâtons dans les roues. Six de nos bateaux furent pris et les capitaines pendus. Quatre d'entre eux étaient des Oruga.

Les dents jaunes de la sorcière grincèrent. Sans doute s'imaginait-elle croquer des os invisibles.

— La plupart des Anglais sont hérétiques, à ce que l'on dit. C'est leur droit, que je suis loin de leur contester. Mais pourquoi se firent-ils aider dans cette besogne abjecte par nos propres prêtres espagnols qui n'étaient même pas de leur religion ? De quel droit ces mêle-tout s'inquiétaient-ils de cette marchandise noire ?

— Sachez, Doña Mariposa, que j'ai moi aussi une grande aversion pour ces fanfarons à la robe de bure. Il n'y a rien de bon à attendre d'eux.

— Enfin, continua la monstrueuse femme, il y a trois ans, Sir Wilfers réussit à capturer mon premier « Bateau sans nom ». Mes deux neveux perdirent la vie au cours du combat. Pour ma part, mon préjudice fut immense. À peu près une tonne d'or, mon cher !

— Sapristi ! s'écria Polecat, fort impressionné. C'était une fortune colossale !

— Heureusement, j'ai pu réaliser depuis quelques petites affaires avantageuses, ricana Doña Mariposa avec un rire cruel. Si l'Espagne n'est pas riche en or, en revanche elle l'est en enfants. Affaire des plus rentable, Polecat, aux débouchés innombrables. Les Tziganes, les Gypsies et autres maîtres en sorcellerie, paient un bon prix pour de tels marmots. On affirme même qu'ils sont parfois offerts en sacrifice à toutes sortes de divinités. J'ignore si c'est vrai. Quoi qu'il en soit, cela me laisse indifférente. Peut-être en font-ils des monstres pour les exhiber dans les foires ? Tout ce que je sais, c'est qu'ils paient comptant. Mon chiffre d'affaires serait bien plus grand si une fois de plus, ces fichus prêtres ne venaient me contrecarrer.

— Hm ! grogna Polecat. Vous pensez donc obtenir un bon prix des deux Corbett...

L'inférieure créature éclata de rire.

— Je n'y pense pas, mon noble ami. Je n'y pense pas un seul instant. Ils serviront à payer une partie de la dette de sang que l'Angleterre doit à la noble famille Oruga.

Polecat bâilla.

— Vous avez sommeil, Polecat, grinça la naine. N'imitiez pas ces deux porcs qui n'arrêtent pas de ronfler et de grogner. Moi, je n'ai jamais sommeil, fait auquel mes amis

doivent s'habituer. Si nous terminions cette agréable soirée en allant voir la belle marchandise que j'ai en réserve ! Mes coffres sont pleins de pièces d'or et d'argent. C'est cependant le cadet de mes soucis. Je possède des pierres précieuses et des bijoux en abondance, mais jamais je n'ai pris la peine d'en faire l'inventaire. Tout cela n'est que matière morte. Mon vrai trésor vit, tremble et pleure, et fait bondir mon cœur de puissance et de bonheur. Cette nuit, vous pourrez partager ma joie.

Elle fit tinter une sonnette d'argent.

Pinto apparut aussitôt et s'inclina profondément.

— Que le Señor Carpio vienne ici sans tarder, ordonna-t-elle.

— Deux minutes plus tard, Pinto introduisait un vieil homme à la tête de vautour. Il était vêtu de façon fort voyante et tenait à la main un fouet en cuir noir à poignée en or.

— Polecat, ricana Doña Mariposa, je vous présente Don Carpio, mon fidèle trésorier.

CHAPITRE VI

Le fantôme noir

Deux solides serviteurs aidèrent la naine à prendre place dans une chaise à porteurs garnie de nombreux coussins en drap d'or, et la transportèrent avec précaution.

Polecat ne put réprimer un sentiment d'inquiétude en traversant quantité de couloirs qu'une faible lueur éclairait à peine. D'ailleurs, plus on avançait, plus il faisait sombre. Finalement l'obscurité devint complète et le petit groupe dut se diriger à la seule lumière d'une haute torche à huile que portait Pinto.

Après qu'ils eurent descendu un escalier taillé dans le roc, l'air humide d'un souterrain leur monta aux narines.

— Nous sommes ici à trente mètres de profondeur, Polecat, dit Doña Mariposa au petit homme qui marchait à côté de la chaise à porteurs. Rien de tel qu'un souterrain pour conserver les trésors, pas vrai ?

Carpio, qui à présent allait en tête, s'arrêta enfin devant une petite porte revêtue d'une plaque de fer et sortit une lourde clé de sa poche. La porte grinça. Polecat frissonna.

Un affreux concert de gémissements, de pleurs et de cris leur parvint.

— Ne disais-je pas que mon trésor vivait, pleurait et tremblait ! s'écria la mégère, excitée.

À la lueur rouge de la flamme vacillante, Polecat vit, accroupis dans un coin, une trentaine de garçonnets de cinq à dix ans. Les maigres corps n'étaient qu'à moitié recouverts de sordides guenilles. Tous avaient les yeux gonflés à force d'avoir pleuré. Malgré la médiocre lumière, on apercevait nettement les marques d'un traitement inhumain.

Le vieux Carpio fit claquer son fouet.

— Debout ! hurla-t-il.

Les enfants obéirent lentement, car la plupart d'entre eux avaient bien de la peine à se redresser. Aussitôt le fouet siffla et lacéra les pauvres dos nus.

— N'est-ce pas là un beau spectacle, Polecat ? Grinça la femme satanique. Grâce à ce traitement, ils seront à point pour leurs prochains maîtres, qui ainsi n'auront jamais à se plaindre de manque de docilité. J'ai l'habitude de ne livrer que de la bonne marchandise !

Soudain, ses yeux flamboyèrent et elle poussa un affreux juron.

— Que vois-je ? Où sont les filles, Carpio ?

Le vieux bourreau se mit à trembler.

— Je voulais vous faire mon rapport ce soir. Maîtresse, bredouilla-t-il, mais vous étiez à table avec des invités et je n'ai pas osé me permettre de vous importuner.

— Parle, vieux crétin, avant que je ne t'enfonce le crâne.

— Le fantôme noir, gémit Carpio, se tordant les mains. Le fantôme noir est entré ici !

Doña Mariposa fit entendre un cri de consternation. Pinto qui tenait la torche, faillit la laisser tomber tant il tremblait.

— Il apparut subitement devant moi, geignit Carpio, grand et terrible... Il m'arracha le fouet et m'en cingla le dos. Je m'évanouis, étourdi de peur et de douleur. Lorsque je revins à moi, la porte donnant sur le ravin était ouverte et les douze fillettes avaient disparu.

Le vieillard leva des mains suppliantes.

— Ne me retirez pas votre confiance, Maîtresse, implora-t-il.

À ce moment, tous se figèrent. Une voix grave s'éleva dans l'obscurité.

— Pinto, va te poster avec ta torche devant la porte du ravin. Et ne bouge pas si tu tiens à la vie. Les garçons partent également.

— Le fantôme noir ! hurla Carpio.

— Silence, ordonna la voix menaçante. Je te tuerai, Carpio, mais pas aujourd'hui. Ton heure n'est pas encore venue. Quant à toi, femme Oruga, je te prépare un châtiment bien plus terrible qu'une mort rapide. Cela vaut également pour ce bandit britannique dont j'ai promis la tête à la potence française. En avant, mes enfants !

Criant de joie, les enfants libérés se précipitèrent vers la sortie éclairée par la torche de Pinto.

Les deux porteurs de Doña Mariposa avaient déposé leur fardeau et semblaient hésiter. Agirent-ils de leur propre initiative ou obéirent-ils à un signal secret qu'ils crurent déceler chez leur maîtresse ?

Quoi qu'il en soit, ils coururent soudain vers la sortie avec l'intention d'empêcher la fuite des malheureux.

Deux rayons de feu traversèrent l'obscurité, accompagnés d'un roulement de tonnerre. Les deux gaillards s'effondrèrent, la tête fracassée.

— Je regrette avoir dû tirer sur eux, résonna la voix glaciale. Une balle de fusil est une mort trop honorable pour de tels malfaiteurs. Mais je n'avais pas le choix.

Tous les enfants disparurent dans la nuit.

— Voici donc la fin de votre trafic humain, femme Oruga. Je ne vous conseille pas de recommencer. D'ailleurs, vous en apprendrez davantage d'ici peu. Carpio, mettez-vous dans la lumière de la torche et enlevez votre manteau.

Le scélérat obéit automatiquement.

Doña Mariposa et Polecat hurlèrent d'angoisse et d'horreur.

Un petit homme vêtu d'un costume écarlate venait de surgir dans le cercle de lumière. D'un coup sec il fit tomber le fouet des mains du vieillard.

— Le bourreau ! L'exécuteur de la haute justice ! s'écrièrent les deux complices de la sorcière.

— Un, deux, trois, quatre..., se mit à compter la voix traînante. De puissants coups de fouet martelèrent le dos déformé du tortionnaire d'enfants, qui se tortilla bientôt comme une vipère ensanglantée.

Puis, brusquement, la torche disparut des mains de Pinto sans que celui-ci sût comment, et l'obscurité devint totale.

Ce ne fut pas sans peine que Doña Mariposa et Polecat regagnèrent la fastueuse salle à

manger.

Crossby et Burke venaient de se réveiller et regardaient autour d'eux, hébétés. Les serviteurs discutaient nerveusement à voix basse, entourant un homme à l'air fort décontenancé, vêtu d'un costume de voyage sale et déchiré.

— Cari ! cria Doña Mariposa, lorsqu'elle eut quelque peu repris haleine. Que faites-vous ici à une heure aussi tardive ?

— J'ai voyagé toute la nuit, Doña Oruga. Voulez-vous prendre connaissance de ceci, dit l'homme, lui tendant un pli.

La naine lut rapidement et poussa un cri de colère et de désespoir.

— Mauvaises nouvelles ? demanda Polecat, inquiet.

— L'enfer se tourne contre moi, gémit-elle. Mes acheteurs... ceux qui recherchaient pour moi la... marchandise et l'acheminaient ici... Ils sont tous tombés dans un piège. Certains furent abattus par la maréchaussée ou tués par la populace, les autres, emmenés à la prison de la ville. Ces idiots parleront, sans aucun doute. C'est certainement ce maudit fantôme noir qui a manigancé ce guet-apens. Il nous faut quitter cette maison sur-le-champ. Allez quérir vos marins, Polecat, j'ai besoin d'eux. Nous nous réfugierons tous à bord du « Bateau sans nom ». Il est amarré à trois miles d'ici. Mais, attendez... Pinto, lâche les chiens. Si tu rencontres sur ton chemin des filles et des garçons évadés de chez nous, ne t'en inquiète pas. Je ne veux jamais plus avoir affaire à ce fantôme noir. Ce que j'exige, c'est que tu retrouves la trace des deux jeunes Anglais. Va ! Crosby et Burke t'accompagneront.

*

* *

Le long du chemin solitaire, trois grandes charrettes bâchées roulaient vers le sud. Elles passèrent à moins de cent pas d'un petit bois de myrtes où dormaient deux garçons épuisés. De ce fait, ils ne perçurent ni le bruit des roues, ni le piétinement des mulets.

Dommage...

*

* *

Il va de soi que les molosses n'ont pas la moindre parcelle d'intelligence humaine. Ceux de Doña Mariposa semblaient pourtant être pourvus d'une cervelle satanique. Ils comprirent d'emblée qu'on ne leur demandait pas de suivre les traces des malheureux petits fuyards, ni celles des charrettes bâchées.

Ils galopèrent le long d'un étroit sentier, s'arrêtèrent près d'un bosquet, devant un massif de rhododendrons en fleur, et plus loin encore, près d'une haie épineuse. Pinto et ses deux aides, Crosby et Burke, avaient du mal à les suivre. Museau à terre, les bêtes furetaient et reniflaient rageusement. Ils ne regardèrent même pas les chevrettes sauvages qui, effrayées, pointaient des cornes menaçantes, ni la troupe de perdrix qui, à

leur vue, prirent leur envol en claquant des ailes.

Ils sentaient la proie que leurs maîtres voulaient attraper.

Soudain, ils poussèrent un grognement rauque dont Pinto connaissait la signification.

— Au secours !

Trop tard !

Crossby saisit Jerry à la gorge et le frappa en plein visage, faisant jaillir le sang.

Burke souleva Gib comme une plume, non sans avoir donné auparavant quelques coups de pied au faible corps sans défense.

— Doña Mariposa les veut vivants, protesta Pinto. Peut-être aurez-vous l'occasion plus tard de battre ces morveux à mort.

Les malheureux garçons étaient tombés aux mains des mauvais esprits de Fontarabie.

*

* *

On travaillait ferme dans une petite baie à l'ouest de la ville morte. Il fallait à tout prix que le petit – mais solide -bateau fût prêt à prendre la mer avant l'aube.

Crossby et Burke ne cachait pas leur admiration ni leur enthousiasme.

— Quelle perle, ce bateau ! Jubilait Crosby. Je ne veux pas déprécier le pauvre « Hawk », mais je prétends que ce voilier aurait pu le dépasser malgré la machine à vapeur. Regardez donc ces mâts et ces voiles ! Son beaupré est comme un couteau qui trancherait les vagues.

Burke ricana.

— Sans compter toutes ces armes modernes ! As-tu déjà entendu parler d'un canon à tir rapide, Ned ? Il paraît que c'est un Français, un certain Canet, qui l'inventa. Eh bien, il y en a un qui pointe le bout de son nez à travers un des sabords ! Il tire aussi bien des grenades que des boulets à chaîne. Avec ça, je veux bien attaquer toute la marine anglaise !

— Comment vont les morveux ? demanda Crosby.

— Ils sont à moitié morts dans le coqueron d'avant.

— Ne faudrait-il pas les mettre aux fers ?

— Inutile ! L'aîné est dans l'impossibilité de bouger le petit doigt et l'autre ne compte plus.

Crossby regarda sa montre et jura à mi-voix.

— L'aube ne tardera pas. Où se trouvent les autres ?

Burke se gratta la barbe.

— Il y a déjà un bon bout de temps que j'ai envoyé Pinto au « Hawk »...

— Quand donc reviendra-t-il ? Par l'enfer, voilà déjà Pole-cat et cette affreuse femelle qui montent à bord !

Ce ne fut pas une mince affaire de hisser la monstrueuse créature sur le pont du bateau. Il fallut la manipuler comme un tonneau devant être chargé. On y arriva, malgré

ses gémissements et ses menaces.

La première question de Polecat fut :

— L'équipage est-il à bord ?

Crossby dut le décevoir. Ce fut donc au tour de Polecat de gémir et de menacer.

— Voilà Pinto ! s'écria soudain Burke, soulagé.

Le serviteur n'avait pas l'air content. Cinq matelots à peine le suivaient, à pas incertains. Il ne tarda pas à expliquer qu'il avait trouvé tous les hommes de l'équipage du « Hawk » cuvant leur vin dans les hamacs. Seuls cinq d'entre eux avaient été capables de l'accompagner. Cinq hommes, pas un de plus.

Crossby aurait voulu pouvoir tuer ces matelots restés à bord du « Hawk ». Mais le temps pressait. Il fallait absolument prendre la mer. Et comment sortir de la baie avec tous ces brisants à fleur d'eau ?

— Celui-là s'en occupera, dit Pinto.

Ils avaient rencontré en cours de route un petit homme corpulent et barbu qui leur avait affirmé connaître le chenal sur le bout des doigts, ainsi que l'emplacement des brisants. Il accepterait d'être leur pilote moyennant une rétribution convenable.

Crossby lui souhaita la bienvenue à bord.

— Tu pourras y gagner un joli sou, l'ami, dit-il en mauvais espagnol.

Le pilote comprit. Clignant des yeux, il rétorqua qu'avec de l'argent et de belles paroles – et de temps à autre un verre de vin – on pouvait tout obtenir de lui. Ayant reçu trois pièces d'or d'acompte, il se montra très satisfait.

Une large bande dorée apparut soudain à l'est.

Crossby et Burke montrèrent leur savoir-faire. Des ordres brefs se succédèrent. Les voiles se gonflèrent sous un vent favorable. Le pilote valait bien son argent, lui aussi, car il fit sortir le bateau de la baie fort habilement et sans le moindre incident, malgré les récifs et les brisants.

Quel admirable voilier ! Il semblait voler sur les vagues comme un oiseau. Le beaupré fendait l'eau avec un bruit de linge déchiré.

— Tout va bien ! Jubilaient Crossby et Burke.

En bas, dans le coquet petit salon, Doña Mariposa et Polecat étaient attablés devant un cruchon de vin vieux. Ils avaient emmené Carpio. En effet, après la punition infligée par le fantôme noir, sa maîtresse n'avait pas voulu l'abandonner. Allongé sur un lit de camp, le tortionnaire d'enfants ne cessait de gémir. De temps à autre, Polecat lui faisait boire une gorgée de vin.

— À cette allure, nous ne tarderons pas à voir apparaître le « Maybug », dit l'Anglais d'un air réjoui.

— Si tout va bien, je ne devrai pas regretter ma perte, déclara Doña Mariposa.

Elle avait fait porter à bord plusieurs coffres très lourds. Polecat savait qu'il en recevrait sa part s'il réussissait dans sa mission, ce dont il ne doutait pas.

La mégère croisa ses doigts noueux.

— Les cinq petits Wilfers, je les veux vivants. Avec les deux qui sont déjà à bord, cela

me fera sept garnements anglais. Ces sept-là, Polecat, valent pour moi bien plus que mille moineaux espagnols. Je ferai durer le plaisir jusqu'à ce que nous soyons en vue de l'Amérique du Sud. Après cela, s'il le veut, l'enfer pourra compter avec moi !

Le « Bateau sans nom » voguait à présent en haute mer. Déjà la côte espagnole disparaissait à l'horizon.

Si les quatre complices avaient su ce qui, entre-temps, se passait ailleurs, il est évident qu'ils se seraient sentis beaucoup moins joyeux.

Peu après l'aube, alors que le « Bateau sans nom » louvoyait encore contre le vent dans la baie, un cavalier entra à bride abattue dans la ville de Bayonne.

Les douaniers l'avaient laissé passer immédiatement et lui avait même indiqué le chemin le plus court. Son cheval fumait, bien que la température du petit matin fût plutôt fraîche.

Une demi-heure plus tard, le télégraphe Chappe fonctionnait à plein.

C'était un message bien important qui était ainsi fébrilement transmis de colline en colline, recueilli au moyen de puissantes jumelles, pour être retransmis plus loin.

Les longs bras des appareils Chappe viraient et oscillaient à toute allure. D'ici quelques heures, le message atteindrait Paris. De là, il ne faudrait que trois heures de plus pour atteindre la côte anglaise.

Mais les lignes accessoires fonctionnaient également. Bordeaux et Nantes furent prévenues, elles aussi. Ainsi, plus rapide qu'un vent de tempête, le message parcourut toute la France pour être communiqué au-delà de la mer au moyen de signaux marins, de drapeaux et de feux.

CHAPITRE VII

Après le crime, le châtement

Nombreux sont ceux qui croient que la fin des guerres entre l'Angleterre et l'Espagne fut également la fin de la piraterie dans l'Océan Atlantique et la Mer Méditerranée.

Bien sûr, l'activité des bateaux pirates diminua fortement, mais, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la flotte britannique eut bien du mal à rendre la mer moins périlleuse. Pendant longtemps encore, de petits voiliers rapides, admirablement armés et manœuvrés par un équipage d'élite, menacèrent la sécurité de navigation dans le Golfe de Biscaye et la Méditerranée.

Patiemment, telle une araignée attendant sa proie, ils se mettaient à l'affût dans les criques des côtes espagnoles, portugaises et nord-africaines pour se lancer sur d'inoffensifs navires de commerce. Et toujours ils disparaissaient bien avant l'intervention – si rapide fût-elle – des bateaux patrouilleurs de la police maritime. D'ailleurs, à cette époque, cette police venait à peine d'être organisée et sa principale mission était d'arraisonner les navires suspectés de trafic d'esclaves entre l'Afrique et l'Amérique du Sud, pour le compte des riches planteurs du Nouveau Monde.

Quoi qu'il en soit, vers 1838, la piraterie reprit de plus belle.

La goélette française « Mathilde », naviguant entre Malaga et Nantes, disparut sans laisser de traces à la hauteur du cap Ortegal, sans que l'on puisse en rendre le mauvais temps responsable. Le bateau ne transportait pas seulement une riche cargaison, mais avait également à bord le richissime armateur Durieux-Lasalle, porteur d'une somme fort importante en pièces d'or.

Peu après, ce fut au tour de la flotte marchande anglaise d'être sinistrée de la même façon mystérieuse. Le « Camper-down », l'« Ouse » et le « Myroca », tous trois attendus à Londres, n'y arrivèrent jamais.

Dans tous les milieux maritimes se répandit bientôt le récit terrifiant des exploits du « Bateau sans nom », énigmatique pirate qui, tout comme ses prédécesseurs des siècles passés, arborait à nouveau le drapeau noir.

Bien que l'Amirauté britannique, sceptique, démentît formellement ces rumeurs alarmantes – probablement dans le dessein de rassurer les gens de mer superstitieux – elle donna néanmoins l'ordre au Commodore Wilfers, au début de l'année 1842, de faire une enquête approfondie sur la question. Sous prétexte d'un voyage d'agrément à bord de son propre bateau de plaisance, il partirait de Londres pour l'Algérie et ferait escale dans divers ports français et espagnols.

Polecat était au courant de ce voyage, sans toutefois en connaître le but final. Il avait appris que l'équipage du « Maybug », un yacht non armé, ne se composait que de douze hommes. Il était donc persuadé qu'il s'agissait bien d'un voyage de plaisance de Sir Wilfers avec sa famille.

C'est ce qu'il souligna une fois de plus, à la grande satisfaction de Doña Mariposa.

— À son tour, elle confia à son complice :

— Je regrette beaucoup que notre équipage ne soit pas au complet. Je dois vous dire, Polecat, qu'après l'affaire du « Myroca », j'avais donné l'ordre de désenrôler. Le temps de nous faire oublier. Les quinze matelots que Pinto a pu rassembler à la hâte ne sont hélas pas des gens de mer expérimentés, mais plutôt des combattants, et surtout de fameux abordeurs.

— Vous avez donc l'intention d'aborder le « Maybug » ? demanda Polecat, plein d'admiration.

— Bien entendu ! Que faire d'autre ? Heureusement que nous avons Crossby, Burke et cinq de vos matelots pour assurer la bonne marche du bateau. Il y a aussi le pilote qui semble nous être acquis.

— C'est un type fort capable, ricana Polecat. Surtout quand il a quelques pièces d'or en poche. Hahaha !

Cet entretien avait lieu au crépuscule, au moment où Pinto, quelque peu remis de sa frayeur causée par le fantôme noir, servait un repas exquis agrémenté de vins de prix.

Décidément, Doña Mariposa était de fort bonne humeur.

— À vrai dire, je commençais à m'ennuyer terriblement dans ce vieux château, avoua-t-elle. Même les pleurs et gémissements des petits Espagnols ne m'apportaient plus aucune joie, bien que le vieux Carpio sût se montrer fort habile à manier ces morveux. La semaine dernière, rien que pour me faire plaisir, il tordit le cou à deux d'entre eux, comme à de vulgaires poulets. Mais à la longue on se fatigue de tout, même du poulet. Pas vrai ? Hahaha !

Polecat était bien de son avis et rit de concert.

— Et si je m'accordais un petit divertissement avec les deux jeunes Anglais ! Grinça la mégère.

Polecat haussa les épaules avec indifférence.

— Comme il vous plaira. Doña Mariposa. Ils vous appartiennent.

— Holà, Carpio... ! Réveille-toi, vieux démon ! cria-t-elle.

L'homme se releva péniblement du lit de camp.

— Va quérir ces deux cochons d'Anglais, lui ordonna sa maîtresse. Demande l'aide de Pinto ou de n'importe qui.

Le vieillard fit une courbette.

— Cela sera un baume sur tes blessures, vieil âne, dit la sorcière en riant. J'espère que tu n'as pas perdu ton fouet ?

— Vous savez bien qu'il ne me quitte jamais, Maîtresse.

— Sauf quand c'est ton dos qui en reçoit la morsure, nigaud, affirma-t-elle avec dédain.

— Mon petit sac non plus ne me quitte jamais, déclara le vicieux vieillard dont les yeux se mirent soudain à briller.

— Très bien. Va donc !

— De quel sac voulait-il parler, demanda Polecat, lorsque l'homme eut quitté le salon.

Doña Mariposa ricana de plus belle.

— Au fond, ce Carpio est un bonhomme très habile dont je ne voudrais me priver pour tout l'or du monde. Je suis sûre qu'il l'emporterait sur n'importe quel tortionnaire chinois. Son petit sac contient un assortiment d'aiguilles et de pinces qu'il a fabriqué lui-même et qu'il utilise pour forer des molaires, percer des yeux, griller des nerfs, sans que la victime n'encoure de blessures mortelles, tout en souffrant terriblement.

— Très intéressant, dit Polecat. J'aimerais le voir à l'œuvre sur les frères Corbett. Ces voyous m'ont donné assez de fil à retordre.

Sur ce, ils vidèrent chacun quelques verres de champagne.

— Vous et moi, nous nous comprenons fort bien, Polecat, grimaça la sorcière. Quelle chance de Satan que vous soyez venu me voir après les avaries du « Hawk » ! Cela pourrait être le début d'une longue et fructueuse association. Mais où se trouve donc Carpio ?

La réponse vint sous la forme d'un appel au secours lancé à tue-tête. On frappa à la porte.

Polecat saisit son pistolet et ouvrit.

Soutenu par Burke, aussi livide qu'un cadavre, Carpio entra en chancelant et tomba inanimé sur le lit de camp dès que le timonier le lâcha.

— Enfer et damnation ! Qu'est-il arrivé, Burke ? hurla Polecat. Qui a rossé ce vieux type d'une manière aussi affreuse ?

En effet, Carpio était dans un bien piteux état. Le sang dégoulinait de son visage violet et gonflé des coups reçus. Dans la bouche béante, toutes les dents étaient cassées.

Burke étant encore sous le coup du choc, Polecat dut renouveler sa question.

— Son menton est brisé et je crois que sa colonne vertébrale est dans le même état. Croyez-moi, Sir, le diable doit s'en mêler. J'ai vu cet homme, en compagnie de Pinto, se diriger vers le coqueron d'avant où sont enfermés les deux jeunes Anglais. Soudain, j'ai entendu quelqu'un hurler comme si le bateau coulait. J'ai couru vers eux. Quel spectacle, Sir ! Pinto était tombé en avant, la tête fendue, probablement aussi mort qu'on peut l'être. Et ce vieux bonhomme avait eu sa part, ainsi que vous pouvez le voir.

— Le bourreau... Le fantôme en costume de bourreau m'a presque assassiné ! Gémit Carpio. Comment a-t-il pu s'introduire à bord ? C'en est fait de nous tous ! Ô Dieu qui êtes au ciel, je me repens ! Faites venir un prêtre avant que je ne meure, Doña Mariposa. Sinon je brûlerai pour toute l'éternité.

— Imbécile ! Crétin ! Hurla la virago, déchaînée. Comme si ce n'était pas là ton destin, brûler pour toute l'éternité ! Un prêtre à bord... ! Est-ce bien le moment de plaisanter ?

— Burke, ordonna Polecat, faites fouiller le navire de la cale au nid de pie. Tout le monde sur le pont. Par l'enfer, je connaîtrai le fond de cette histoire.

Burke le regarda d'un air farouche.

— Des hommes de chair et de sang ne m'ont jamais fait peur, Sir, et je suis prêt à les attaquer à chaque instant, grogna-t-il. Mais lorsqu'il s'agit de fantôme, qu'ils soient noirs ou rouges, je préfère m'en éloigner. Je crois encore suffisamment à l'enfer pour ne pas vouloir y aller.

— Comment ? Coupa l'avorton britannique. Tu oses résister à mes ordres ?

— Dans un cas pareil, oui. Et si je puis me permettre de vous donner un conseil. Sir, tâchez de faire en sorte que les matelots n'apprennent pas ce qui vient de se passer, car pour sûr qu'ils renverseraient la barre pour regagner la côte à toute vitesse.

Ce fut au tour de Doña Oruga d'exprimer son mécontentement.

— Ce que Carpio ne peut plus faire, je le ferai moi-même. Allez me chercher les deux Anglais, Burke.

Le timonier riposta méchamment.

— Faites-le vous-même, femme. Je n'ai pas envie de me retrouver à côté de Pinto, le crâne fendu. Et en ce qui concerne les deux Corbett, s'il est vrai qu'un fantôme rôde ici à bord, il semblerait bien qu'il ait pris ces garçons sous sa protection. Je ne veux plus être mêlé à cette histoire. Tenez-vous le pour dit une fois pour toutes. Vous, aussi bien que Mister Polecat !

À ce moment, on entendit la voix de la vigie résonner sur le pont.

— Des feux à tribord !

Aussitôt Crossby commanda :

— Éteignez nos feux et lumières ! Arrisez légèrement les voiles ! Mettez en panne !

Polecat se précipité sur le pont.

— Le « Maybug » ! cria le capitaine, tendant une longue-vue à l'avorton. Celui-ci s'empessa de regarder. L'excitation le fit trembler au point qu'il dut se tenir au garde-fou.

— Voici enfin le grand moment, murmura-t-il.

Dans la première lueur de l'aube, ils virent le frêle bâtiment louvoyer doucement contre le vent à quelques miles à peine.

Le visage de Crossby se figea.

— Brassez en ralingue ! Barre à tribord ! Nous allons leur couper le vent sous le nez.

Polecat eut un signe de tête approbateur.

— Tirez d'abord trois coups de semonce. S'ils ne se mettent pas immédiatement en panne, nous leur enverrons une volée dans la mâture.

Le capitaine ricana.

— Et qui le fera, Sir ? Hier soir, il y avait encore un canonier à bord, mais il est à présent en enfer où il travaille à la chaufferie.

— Vous parlez de Pinto ?

— Bien sûr, Sir. Je ne crois pas qu'il y ait encore à bord quelqu'un capable de servir un canon tirant des boulets de trente livres.

Polecat trépigna de fureur.

— Vous vous trompez, Crossby. Ce canon n'a pas de secret pour moi et je le prouverai sur-le-champ. Tenez le bateau au vent, moi je m'occuperai du feu d'artifice.

Polecat n'avait pas exagéré. Celui qui l'aurait vu manier les leviers, les glisseurs et le chargeur du canon à tir rapide, n'aurait pas seulement été étonné de l'habileté, mais également de la force peu commune de ce bout d'homme.

— Des coups de semonce ! grogna-t-il. À quoi bon gaspiller de la poudre et du fer ! Je vais leur en faire voir !

Une détonation claqua. Un nuage âcre de feu et de fumée enveloppa le « Bateau sans nom ».

Au loin, une haute colonne d'eau jaillit, à cinquante mètres à peine du yacht louvoyant.

— Trop court ! crièrent des hommes sur le pont.

— Je l'ai bien vu ! Coupa Polecat. Attention, le boulet que je vais leur envoyer maintenant les obligera à mettre les chaloupes à la mer. Nous n'aurons plus qu'à cueillir les pommes.

Et voilà le numéro deux !

— Encore trente mètres trop court ! Cria à nouveau une voix sur le pont.

— Trois est conforme au droit maritime, vociféra Polecat hors de lui.

— Et quatre est un garçon écorcheur !

Qui avait dit cela ?

Polecat se retourna brusquement.

— Que fais-tu ici ? hurla-t-il. Ta place est sur le pont avec, les autres.

Devant lui se trouvait le petit homme corpulent qui avait si bien piloté le bateau hors de la baie.

— Je me trouve très bien ici, déclara ce dernier aimablement. Voulez-vous, je vous prie, ôter vos mains de cet engin ? Sinon, je me verrai forcé de tirer moi-même le troisième coup. Et je vous jure que je ferai mouche.

Polecat vit avec stupeur et angoisse que le soi-disant pilote pointait un pistolet à double canon sur sa poitrine. Il n'y comprenait plus rien. Et il comprit encore moins en voyant Jerry et Gib Corbett s'approcher, portant de longues et solides cordes.

— Attachez-le bien, mes amis, dit le gros. Serrez fort. Tant mieux si les cordes lui arrachent la peau. Aha ! On dirait que tu n'es pas content, mais bon ! Tu rues encore. Qu'à cela ne tienne !

Polecat avait en effet tenté de donner un coup de pied sournois à Jerry. On ne lui laissa pas le temps de faire une seconde tentative, car aussitôt le pilote lui asséna un tel coup sur le crâne, de la crosse de son pistolet, que le forban perdit conscience.

Cette défaillance momentanée l'empêcha d'éprouver une seconde déception qui l'aurait probablement rendu fou de rage. Au même moment, Burke lâcha le gouvernail, tandis que la longue-vue tombait des mains de Crossby.

Était-ce un mirage ?

Non, car le disque solaire qui venait d'apparaître à l'Orient, éclairait à présent la mer entière. Aucun doute possible ! Ce qu'ils voyaient était bien la réalité.

Une colonne de fumée noire montait vers le ciel. Dans le sillage du « Maybug », un bateau à aubes fonçait vers eux à toute vitesse. Menace qui ne tarderait pas à devenir redoutable.

Épilogue

Il y avait beaucoup de monde dans le bureau du commissaire maritime français.

S'y trouvaient entre autres, Sir Wilfers, l'officier du port Caltrop et le capitaine Tootle. Un peu à l'écart, deux religieux conversaient chaleureusement.

— C'est un grand honneur pour moi de faire la connaissance de l'illustrissime marquis de Villa y Aguillar, dit l'un d'eux.

— Appelez-moi simplement Padre Juan, mon cher Père Mac Pherson, répondit l'autre. Mais laissez-moi vous présenter un grand pécheur nommé Pedro Alvarez. S'il éprouve bien de la peine à passer une journée sans son rituel cruchon de vin d'Alicante, il est néanmoins parfaitement apte à porter la livrée rouge du bourreau et même à piloter un bateau pirate hors du havre. Bien entendu, tout cela ne l'empêche pas d'être un bon chrétien et qui sait, de devenir plus tard un parfait frère lai.

Le Père Mac Pherson ne dissimula pas son admiration pour ses deux interlocuteurs.

— Ce que les Français sont gens habiles lorsqu'ils s'engagent résolument, continua-t-il. Une heure à peine leur a suffi pour m'apprendre tout de vous. Comment, des années durant, vous avez suivi de près le trafic de cette infâme voleuse d'enfants et comment, sous le couvert d'un fantôme noir, vous avez réussi à sauver de ses griffes criminelles des dizaines de petits innocents.

— Il m'a fallu lutter contre la richesse incommensurable de ce monstre, reconnut Padre Juan, et déjouer la ruse extraordinaire de Carpio, mon ancien majordome. J'ai tout de même fini par atteindre mon objectif. Quoi qu'il en soit, je suis on ne peut plus heureux d'avoir retrouvé vos deux protégés sains et saufs.

— Une fois de plus grâce à ce grand « pécheur » de Pedro Alvarez, sourit le Père Mac Pherson.

De l'autre côté d'une grande table recouverte d'un drap vert, étaient assis Polecat, Crossby et Burke. Quant à Dona Oruga, on lui avait apporté un fauteuil spécial. Elle y trônait, visiblement fort à l'aise, surtout après avoir reçu la bouteille de vin qu'elle avait demandée, car elle se sentait « quelque peu indisposée ».

Le commissaire maritime français prit la parole.

— Laissez-moi encore une fois vous féliciter, Sir Wilfers, pour l'habileté avec laquelle vous avez attiré le « Bateau sans nom » dans un piège.

Le commodore britannique sourit.

— D'aucuns diraient que le hasard nous a été propice. Personnellement, je penche pour l'intervention de la Providence. Au départ, nous voulions uniquement surveiller les allées et venues du « Hawk » que nous soupçonnions de toutes sortes de manœuvres louches, et même du trafic d'esclaves. Aussi, lorsque le message de Padre Juan nous parvint, nous fûmes fort perplexes. Pour paraphraser un proverbe anglais : là où je ne cherchais qu'un clou, je trouvais un marteau ! Vous pensez bien que pour surveiller ce « Hawk », nous n'avions pas déployé un nombre impressionnant de vaisseaux de ligne. D'autant plus que nous, Anglais, craignons par-dessus tout de nous rendre ridicules. Je devais donc prendre l'affaire en main moi-même et décidai de partir en reconnaissance avec mon propre yacht. Pourtant, j'eus la chance de pouvoir faire appel à un fidèle allié.

En secret, je fis équiper le voilier de mon ami, le capitaine Tootle – le « Sea Gull » – en bateau à vapeur que j'armai également d'un canon d'un certain calibre. Cela devait nous permettre de nous mesurer avec le « Hawk ». Mais personne d'entre nous n'aurait osé imaginer que nous nous attaquerions en fin de compte au fameux vaisseau pirate, le « Bateau sans nom »... Et sans la « Fulgurante »...

Le fonctionnaire français fut très sensible à ce compliment.

— Et maintenant, dit Caltrop, terminons rapidement cette affaire. La justice française exige l'extradition du citoyen britannique Polecat, pour une série de méfaits majeurs perpétrés sur son territoire. Vous y opposez-vous, Sir ?

— Pas le moins du monde, déclara le commodore britannique. Je vais signer immédiatement l'autorisation d'extradition. Le fait que Polecat ait été arrêté en territoire français facilite la procédure.

— Je proteste ! Vociféra le scélérat.

Personne ne prit la peine de répondre à cet éclat.

— Doña Mariposa, elle, est requise par l'Espagne. L'extradition se fera aujourd'hui même.

— Cela me sera une grande consolation de pouvoir mourir en terre espagnole, affirma la naine d'un ton paisible. C'est une tradition historique dans la famille Oruga de voir ses membres mourir de la main du bourreau. Jusqu'à présent, ce fut toujours par des bourreaux anglais. Moi, ce sera par un espagnol. Cela concorde avec mes sentiments patriotiques.

— Felipe Carpio, que nous avons dû faire transporter à l'hôpital, subira le même sort, continua le fonctionnaire français. Quant aux deux marins anglais, Crossby et Burke, ils vous sont confiés, Sir Wilfers.

Polecat, Doña Oruga et Carpio subirent leur châtiment à peu près en même temps. Le monde était libéré de trois monstres.

Crossby et Burke échappèrent à la potence grâce à l'intervention du Père Mac Pherson et des deux jeunes Corbett. Il paraît même que le brave capitaine Tootle intercédait lui aussi auprès de Sir Wilfers afin que celui-ci propose la commutation de la peine de mort en travaux forcés à perpétuité.

La digne Emily Corbett fut tellement affectée en apprenant ces faits tragiques qu'elle en eut une attaque d'apoplexie et ne fut plus capable de gérer sa gargote à Wapping. Mais Jerry et Gib lui ont pardonné son manque de charité et lui ont promis de ne jamais la laisser dans le besoin.

En effet, les deux garçons, qui naviguent à présent sur le « Sea Gull » sous le commandement du brave capitaine Tootle, lui envoient régulièrement une partie de leur salaire. Et leur mansuétude ne s'arrête pas là. De temps à autre, ils envoient également quelques livres sterling – auxquelles le capitaine Tootle ne manque jamais d'ajouter une couronne – à Crossby et Burke qui purgent leur peine au sévère pénitencier de Dartmoor, afin d'améliorer leur sort.

Le marais noir

CHAPITRE I

Le signe du Croissant rouge

Ce fut par un jour de printemps de l'an 1861 que Raffles Garfield découvrit qu'en somme, le monde était étonnamment petit.

Navigateur à voile intrépide et passionné, il était parti de Sheerness de grand matin, seul à bord de son petit yacht, avec l'intention d'atteindre Flessingue.

Pourtant, le temps n'était pas de tout repos. En effet, un vent fort têtu soufflait du nord-ouest, un « catnose » ou nez de chat, comme disent les gens de mer. Au point que tous ceux qui ont l'expérience des vents et des marées, lui auraient certainement déconseillé d'entreprendre cette sortie improvisée. Mais Raffles Garfield, qui à cette époque avait à peine dépassé la trentaine, était aussi têtu que le « catnose » lui-même. Il n'en fit donc qu'à sa tête et sortit gaiement de la Tamise, cap sur le Hont.

En vue de l'île de Walcheren, les misères commencèrent.

Son bateau chavira et la vergue d'artimon s'abattit sur lui comme une faux, le frappant avec une telle force qu'il en eut la jambe cassée et bascula par-dessus bord.

C'en aurait été fait de lui si, ce jour-là, Free Coessens, de Bouchaute, ne s'était aventuré plus loin que d'habitude le long du Westerschelde, en quête de plies et d'éperlans.

S'il sauva l'homme, il ne put sauver le voilier.

Coessens avait naguère été matelot à bord d'un navire de la Castle Line et de ce fait, baragouinait un peu d'anglais.

— Je vous emmène à la maison, décida-t-il. Nous avons un excellent médecin au village et mon petit-neveu qui loge chez moi, parle un anglais aussi pur que votre auguste reine elle-même.

Ainsi dit, ainsi fait. Le docteur déclara qu'un repos de deux à trois semaines serait nécessaire au blessé avant qu'il puisse rentrer en Angleterre. Heureusement, il diagnostiqua une foulure plutôt qu'une fracture.

— On vous soignera ici, dit le brave Coessens. Jacky vous tiendra compagnie.

Un jeune homme aux yeux sombres, de haute taille et large d'épaules, vint serrer la main du patient et se présenta :

— Jean Cantreel, neveu de Free Coessens, mais on m'appelle Jacky.

— Un nom anglais ! S'étonna Garfield.

— Ma mère était anglaise. Si vous aimez la lecture, je pourrai vous procurer quelques livres intéressants.

Raffles fronça les sourcils, perplexe.

— Hum ! C'est curieux ! Vous parlez couramment l'anglais, mais pourtant pas comme nous. Vous déplacez l'accent tonique de certaines syllabes, constata-t-il.

— C'est que je ne suis pas né en Angleterre, Sir. Ni en Hollande, ni même en Flandre.

— Tout de même pas en Australie ! s'écria le Britannique, étonné.

— Mais si, Sir. Comment avez-vous deviné cela aussi vite ?

— Tout simplement parce que j'ai séjourné moi-même pendant quatre ans à Newcastle, sur la côte orientale de la Nouvelle Galles du Sud, puis un bout de temps à l'intérieur du pays.

À ce moment, Free Coessens se mêla à la conversation, car c'était un franc bavard qui aimait partager son savoir avec autrui.

— Pour ceux qui sillonnent les mers, le monde est toujours plus petit que pour ceux qui sont fixés à terre. Le père de Jacky, mon neveu donc, quitta la Flandre il y a plus de vingt ans. Il était maître d'équipage à bord d'un trois-mâts britannique qui avait déjà bien des voyages dans la quille. Il ne nous écrivit qu'une seule fois pour nous apprendre qu'il s'était établi en Australie et avait épousé une Anglaise dont il avait eu un fils. Il y a trois ans, il refit surface, comme tombé du ciel, avec Jacky. Épuisé et malade, il semblait divaguer tant ses propos étaient incohérents. Ayant perdu sa femme, il en avait eu assez de son pays d'adoption. Il devait être miné par une maladie chronique, car il mourut trois mois à peine après son arrivée. Jacky était donc seul au monde. Heureusement, son père lui avait laissé quelque argent, ce qui lui permit de terminer ses études.

— Rappelez-moi donc votre nom de famille, Jack ? demanda Garfield.

— Jean ou John Cantreel.

— Votre père ne s'appelait-il pas Robert, ou plutôt Bob Cantreel ?

— En effet.

— By Jove ! murmura Garfield. Que le monde est petit ! Et puis-je savoir où vous êtes né ?

— À Raymond-Terrace.

Garfield secoua la tête comme s'il n'en revenait pas.

— Puis-je encore vous poser quelques questions ?

— Volontiers, Sir.

— Savez-vous ce qu'est un « wallaby » ?

— Un kangourou. Petit, mais diablement intelligent, dit Jack en souriant.

— Connaissez-vous les Monts Bleus ?

— Par temps clair, nous pouvions en discerner les sommets au loin.

— Et...

Ici Garfield hésita, puis continua rapidement :

— Connaissez-vous aussi le « Black Wattle Swamp » ?

Le jeune homme poussa un léger cri.

— Le Marais des Acacias noirs ! Mais c'est là que nous habitons !

— En effet, murmura Garfield, comme pour lui-même. Là vivait un homme solitaire qui se nommait Bob Cantrell, petite déformation de Robert Cantreel. On l'appelait parfois « Dutchman » ou « Cantrell le Hollandais ». En voilà une surprise !

— C'était bien mon père, dit Jack.

— Vous souvenez-vous encore de cette région ?

— Parfaitement, répondit le jeune homme, un rien de tristesse dans la voix.

Free Coessens apporta une liasse de papiers chiffonnés.

— Si cela vous intéresse. Sir, voici ce que mon neveu nous laissa.

Garfield parcourut les papiers avec un intérêt visible.

— Des documents officiels prouvant que Bob Cantreel peut prétendre à la propriété de terrains étendus en Nouvelle Galles du Sud. Il est vrai qu'ils sont pour ainsi dire sans valeur, étant à l'état sauvage, abandonnés et pratiquement inhabités. Pourtant... il ne faut jamais jurer de rien. Écoutez, mes amis, laissez-moi seul un moment, pour réfléchir. Ensuite, nous pourrons parler plus avant.

Son temps de réflexion passé, Garfield fit revenir Coessens et son neveu pour leur faire part de ses cogitations.

— J'appartiens à une vieille famille de confession catholique romaine dont la devise séculaire est : « Ne t'étonne jamais des choses qui sont dans la main de Dieu, même si tu voyais un volcan cracher des bonbons au lieu de lave ! » Je ne m'étonnerai donc pas de notre rencontre, quoiqu'on puisse la considérer comme plus que fortuite. Je ne suis pas riche, mais certainement pas pauvre non plus. J'avais émigré en Australie avec l'espoir d'y faire fortune, comme bien d'autres de mes compatriotes. Si mon séjour là-bas ne répondit pas précisément à mes espérances, ce ne fut pourtant pas un échec. Tôt ou tard, j'y serais retourné. Or, aujourd'hui, je viens de prendre la résolution de le faire sans tarder, et je propose à Jack Cantreel de m'accompagner.

— Je suis marin depuis mon enfance, déclara Free Coessens, et j'estime que l'on doit voir le monde quand on en a la possibilité. Toutefois, c'est à Jack de décider, et à personne d'autre.

Le jeune homme regarda Garfield d'un air interrogateur.

— Avez-vous un but précis en me demandant de vous accompagner, Sir ?

— Bien sûr, affirma Garfield franchement.

Jack attendit quelques instants avant de répondre.

— C'est à cause des papiers de mon père, n'est-ce pas ? Pourtant, vous dites que ces terres sont sans valeur.

— Vous êtes un garçon intelligent, Jack, affirma Garfield d'un ton de louange. Vous comprenez rapidement. À Port Jackson, j'ai en effet beaucoup entendu parler du Marais des Acacias noirs.

— C'est un endroit affreux, dit Jack.

— C'est également ainsi qu'on me l'a décrit. Tellement affreux qu'il en est devenu proverbial. On a même surnommé ainsi un des quartiers les plus sinistres et les plus mal famés de Sidney.

— N'empêche que j'aimerais le revoir, déclara Jack. Toutefois, si vous me demandiez pourquoi mon père quitta si précipitamment la région, je serais bien en peine de vous répondre. Lorsque je lui en parlai après notre départ, il se mit dans une colère folle et me défendit d'y faire encore allusion.

— Puis-je regarder ces documents de concession d'un peu plus près, Monsieur Coessens ? demanda l'Anglais.

— Aucune objection, voyons !

Garfield demeura longtemps absorbé par son examen. Finalement, ayant sorti une loupe de sa poche, il scruta un point précis de la carte jointe aux papiers.

— Voyez-vous cette petite tache rouge, Jack ?

— Oui. On dirait... un petit croissant de lune.

— Le *Signe du Croissant rouge*, déclara Garfield.

— En savez-vous davantage à ce sujet, Sir ?

— Hélas, oui, mon ami ! Il est même de mon devoir de vous avertir – avant que vous ne décidiez de m’accompagner – que nous aurons à faire face à de nombreuses difficultés et à bien des dangers. Dans le pire des cas, il serait même possible que nous n’ayons pas la chance de rentrer au bercail.

Cette révélation ne sembla pas troubler le jeune homme. Il regarda calmement Garfield.

— Mon père, ainsi que ma mère, bien que je l’aie perdue prématurément, m’ont appris à ne jamais avoir peur de rien. D’ailleurs, Swish non plus n’avait jamais peur.

— Swish ? demanda Raffles Garfield.

— Notre domestique. Le seul qui consentit à rester auprès de nous au Black Wattle Swamp. Il disparut brusquement sans laisser de traces trois semaines avant la décision imprévue de mon père de quitter l’Australie. Peut-être a-t-il été pris par un de ces horribles serpents jaunes avec lesquels nous étions parfois aux prises, quoique assez rarement, je dois le dire.

— Mon jeune ami, il n’y a pas que les serpents jaunes qui soient dangereux, marmotta l’Anglais.

— C’est ce que Swish disait aussi, sans préciser ce qu’il entendait par-là, car il était fort taciturne de nature.

— Puisque vous m’offrez si aimablement l’hospitalité, je resterai ici une semaine. Peut-être même un peu plus, déclara le Britannique. Vous aurez ainsi le temps de réfléchir, Jack.

— Inutile, Monsieur Garfield, ma décision est déjà prise. Je vous accompagnerai.

— Quant à moi, tout ce que je puis dire, c’est que je regrette d’être trop vieux pour participer à cette partie de plaisir, claionna Free Coessens. Qu’importe, je serai des vôtres en pensée.

CHAPITRE II

Trois coups de feu

George Street est la plus belle et aussi la plus importante artère de Sidney. Elle est d'ailleurs le centre de cette ville encore jeune, mais en pleine expansion.

Magasins de luxe, bureaux, banques et hôtels y rivalisent de splendeur. Toutefois, si l'on entre dans la rue par Circular Quay, la première impression qu'on enregistre est plutôt médiocre.

Ici, les bâtiments ne paient pas de mine et montrent déjà des signes de dégradation, quoique la plupart n'existent que depuis une dizaine d'années. Partout la brique jaune apparaît sous la mince couche de plâtre sans cesse rognée par le vent de mer, les boiseries sont fendues, tandis que les vitres brisées par la bourrasque ou par de mauvais plaisants, ont été simplement remplacées par des pans de toile ou des plaques de carton. Et pourtant, c'est la même George Street que celle où se dressent des édifices imposants.

Aussi Ebenezer Picksneff avait-il fait imprimer sur les cartes de visite de sa firme : « Bureaux dans George Street », malgré l'exigüité de ceux-ci – trois petites pièces minables, chichement meublées, où le froid et l'humidité pénétraient par les fentes et craquelures lorsque soufflait le vent du sud-ouest.

L'affaire de Mister Picksneff était de nature fort disparate. Il escomptait des traites, prêtait de l'argent contre des taux d'intérêt exagérés, procurait des cargaisons et même des équipages aux navires côtiers, vendait des concessions et des terrains en Nouvelle Galles du Sud et disposait en permanence de volontaires pour toute corvée rebutante.

Ebenezer lui-même n'était pas antipathique, loin de là. Lors d'une première rencontre, il inspirait même confiance avec son ventre rebondi, sa figure rondelette aux favoris bien coupés et surtout son regard espiègle. Il portait généralement une veste de coupe française agrémentée de boutons nacrés et un gilet jaune, à fleurs, sur lequel pendillait une lourde chaîne de montre en or.

Tous les matins, à huit heures moins le quart, il arrivait à son bureau qu'il ne quittait qu'à sept heures du soir pour se rendre dans un restaurant réputé de la Wynyard Street où il se régalaient d'un souper de qualité.

À part ce plaisir de gourmet et celui de fumer d'odorants cigares de fabrication hollandaise, on ne lui connaissait aucun vice : il n'était pas buveur, ne fréquentait ni cercles de jeux, ni bars de mauvais renom, ne pariait pas aux courses, n'était jamais grossier et se conduisait toujours selon les règles les plus strictes de la civilité puérile et honnête.

En ce jour de septembre de l'an 1862, il avait l'air particulièrement réjoui. Il venait en effet de conclure une affaire extrêmement avantageuse pour lui avec des émigrés chinois en route pour les Montagnes Bleues. Hélas, son état d'euphorie ne dura guère ! À peine ces clients étaient-ils partis qu'un coup de feu éclata dans le voisinage, le faisant sursauter vivement. Il faut dire que Mister Picksneff avait horreur des armes à feu. Et en cette année 1862, ces manifestations intempestives étaient chose courante, car l'invasion

des« chiens volants » avait pris une ampleur dangereuse. On nomme ainsi une sorte de chauves-souris gigantesques, pourvues d'un bec grand comme la gueule d'un chien et qui poussent des cris affreux lorsqu'au soleil couchant, elles sortent en sinistres essaims de leurs ténébreux repaires.

Cette année-là, elles envahirent Sidney par milliers, ravageant jardins et vergers, souillant toits et cheminées de leurs répugnants excréments. Du crépuscule à l'aube, les déflagrations de chevrotines se succédaient, même au centre de la ville. Et dès le lever du soleil, les habitants se mettaient au travail pour débarrasser les rues de ces charognes poilues.

Seuls les Chinois et les Noirs profitaient de cette chasse, car ils étaient friands de cette chair puante. Aussi, dans les quartiers pauvres, on rôtiissait à longueur de journée.

— Boum ! Se lamenta Mister Picksneff, et encore boum ! Quand donc cesseront-ils leurs feux d'artifice ?

— Dès que tous les chiens volants seront exterminés, ricana Smudge, son clerc. Pour ma part, je suis convaincu que cela peut durer encore cent ans, et même davantage.

— Que le ciel nous en préserve ! Soupira son patron, qui détestait autant ces monstrueux animaux nocturnes que les détonations de fusils et de revolvers.

— Aujourd'hui, il semble qu'ils aient fait surface plus tôt que d'habitude, opina Smudge. Probablement à cause de la pluie et du brouillard, et du fait que la nuit soit tombée anormalement tôt.

Il se planta devant la fenêtre pour regarder le tournoiement de quelques-uns de ces monstres.

— Ah, voilà le facteur ! dit-il soudain.

— Va voir s'il y a quelque chose pour nous, ordonna Mister Picksneff.

Smudge dégringola l'escalier branlant et revint portant quelques plis.

— Deux prospectus de la Blackwall Line, le Sidney Morning Herald de ce matin – qui nous arrive évidemment trop tard parce que ce farceur de facteur l'a lu avant de nous le livrer – et une lettre. Légère et de petit format. Ce n'est qu'une carte, je crois.

— Voyons ça, dit Mister Picksneff, prenant un coupe-papier.

À peine eut-il ouvert l'enveloppe qu'il poussa un cri et demeura immobile, mortellement pâle. Ses mains tremblaient et son cigare lui tomba de la bouche.

— Que se passe-t-il, Patron ? demanda Smudge.

— La... carte, bégaya Picksneff.

Smudge prit la carte tombée sur le bureau à côté du cigare fumant. Ce n'était qu'un grossier bout de carton découpé d'une boîte. Aucun texte, rien qu'un petit dessin d'un rouge sombre.

— Enfer et damnation ! hurla-t-il, rejetant le carton d'un geste horrifié, comme s'il se fut agi d'une vipère ou d'une araignée venimeuse.

— Dieu de miséricorde, pourquoi cette menace vient-elle troubler mon repos ? Se lamenta le gros.

Smudge ne répondit pas, mais ouvrant un tiroir de son bureau personnel, en retira un

colt d'un lourd calibre.

— Cache cet affreux engin, vociféra Mister Picksneff. Je ne veux pas le voir.

— Comme si nous n'allions pas en avoir besoin ! Rétorqua le scribe, acerbe.

Picksneff se cacha le visage dans ses mains tremblantes et s'efforça de réfléchir calmement. Mais il reprit vite ses plaintes et ses gémissements.

— Va du côté du port, Smudge, dit-il enfin. Essaie de savoir quelque chose. Et... emporte l'engin, on ne sait jamais.

— Pour sûr que je l'emporte, bougonna le rond-de-cuir, irrité. Bien que je n'aie aucune chance d'atteindre la lune.

— Pour l'amour de Dieu, ne parle pas de lune, geignit son maître.

— Vous faites allusion à ce croissant rouge ? Trancha Smudge, indiquant la carte de malheur sur laquelle était dessiné un croissant de lune.

*

* *

Le lendemain matin, on faisait la queue devant la porte du bureau de George Street : émigrés en route pour les mines d'or, qui désiraient acheter une parcelle de terre providentielle impliquant l'octroi d'une concession ; timides petits affairistes désirant faire escompter des créances douteuses ; capitaines de caboteurs en quête de marchandises de contrebande.

Mais tous durent rentrer bredouilles dans leurs logis minables ou leur campement. L'officine demeura fermée toute la journée.

Ainsi que les jours suivants...

*

* *

— Donc, vous vous souvenez encore bien de la région, Jack ? demanda Raffles Garfield.

— Comme si je venais de la quitter.

— Et c'est bien vrai, votre père ne vous a jamais rien confié de particulier ?

— Qu'aurait-il eu à me confier ? C'était un homme rude et taciturne, sujet à de fréquents accès de colère, surtout les dernières semaines avant sa mort. Je vous l'ai déjà dit à plusieurs reprises.

— Vous ne semblez même pas savoir ce qu'il faisait exactement, dit Garfield, déçu.

— Non. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'occupait d'élevage et de culture. Pas très activement. Juste ce qu'il fallait pour nous maintenir en vie.

Garfield poussa un profond soupir.

Le voyage avait été long et monotone, mais s'était passé normalement. Cependant, Raffles avait bien dû se rendre à l'évidence que toutes ces semaines passées ensemble à

bord n'avaient pas contribué à les rapprocher. Au contraire, il avait l'impression que Jack Cantreel devenait de plus en plus revêche et renfermé.

Une fois pourtant, lorsque par une belle nuit tropicale ils contemplaient l'éclatante Croix du Sud, Jack avait posé sa main sur l'épaule de Garfield et, dans un accès de sincérité, lui avait dit quelques paroles inattendues.

— Peut-être pensez-vous, Mister Garfield, que mon père cherchait un filon d'or et qu'il le trouva effectivement ?

— Cette éventualité n'est pas exclue, avait répondu Raffles. Sans aucun doute, il doit y avoir de riches veines d'or derrière ces Montagnes Bleues. Mais elles sont d'un accès fort malaisé.

— À moins... que ce n'ait pas été une veine d'or, avait murmuré Jack.

— Quoi d'autre ?

— Quelque chose que recherchent depuis Dieu sait combien d'années des fous, des forbans, des rêveurs... Non, ne m'en demandez pas davantage.

Depuis, Jack n'avait jamais plus parlé dans ce sens. Il semblait même regretter ce court moment de franchise.

À présent, ils avaient franchi les Montagnes Bleues et atteint le dernier village avant d'entrer dans la région des forêts et des marécages. L'endroit n'était signalé sur la carte que par une croix et Jack dit qu'il portait le nom de « Camden last houses », les « Dernières maisons de Camden ».

En effet, cinq ou six toits surgissaient d'entre des buissons sauvages de lauriers et d'oléandres, plantes répandant une odeur oppressive et chaude qui provoquait des maux de tête. Les maisons étaient abandonnées, leurs pièces envahies par les orties et les épines. Seul le cri guttural d'un tjik-tjak, sorte de petit saurien, à la recherche de mouches et d'araignées, accueillit les voyageurs.

Les trois porteurs loués à Port Jackson se débarrassèrent de leurs charges et allumèrent un feu de camp autour duquel ils s'accroupirent pour fumer en silence. Deux d'entre eux étaient des Noirs, le troisième, un Tasmanien, se faisait passer pour un Américain dénommé Smith.

Garfield et Jack s'installèrent aussi confortablement que possible dans la bicoque la moins délabrée, où Smith vint les rejoindre. C'était un solide gaillard bâti en force, mais avec une tête singulièrement petite et des yeux jaunes comme ceux d'un singe.

— Les Noirs ne veulent pas aller plus loin, bougonna-t-il. Ils exigent leurs gages.

Garfield prit une liasse de billets, compta le dû des porteurs et le remit à Smith.

— Qu'ils partent donc ! Demain nous nous partagerons le chargement.

— Pourquoi n'avez-vous pas acheté un cheval ? grogna le colosse.

— Parce qu'il aurait été volé dès le premier jour, répondit froidement Garfield. Je compte sur toi pour veiller à ce que ces Noirs n'emportent rien de ce qui ne leur appartient pas.

Smith fit signe qu'il avait compris et regagna le feu de camp. La nuit se passa sans incidents.

Au matin, Smith revint à pas traînants, l'air sombre.

— Ils sont partis.

— Rien volé ?

— Si, deux fusils et des cartouches.

— Les fusils Schneider ? demanda Garfield.

— Est-ce ainsi qu'on les appelle ? Alors, oui, ce sont les Schneider, ricana Smith.

— Bien, dit l'Anglais, flegmatique. Entre et ne montre pas ta tête à la fenêtre ou à la porte. Donne-moi ce bâton.

Ce qu'il fit alors étonna fort Jack et Smith. Ayant attaché un chapeau au bâton, il le tint devant le trou d'une fenêtre.

Aussitôt, deux fortes déflagrations retentirent derrière les bosquets de lauriers-roses.

— Tonnerre ! hurla Smith. Ces nègres nous visent ! Je n'ai jamais entendu de tels coups de feu. On aurait dit des coups de canon.

— Des coups de canon ! Pourquoi pas ? s'exclama Raffles. À présent tu peux sortir, Smith. Va donc voir ce qui s'est passé derrière ce buisson d'où s'élève de la fumée de poudre brûlée.

— Et s'ils tirent à nouveau ?

— Pas de danger.

Smith le regarda bouche bée, mais obéit. Quelques minutes plus tard, on l'entendit jurer et crier.

— Eh bien ? demanda Garfield calmement lorsque le colosse revint, pâle et défait.

— Par l'enfer, ils sont raides morts ! Les fusils ont éclaté, comme s'ils étaient chargés de dynamite.

— Peut-être qu'ils l'étaient, dit Garfield avec un sourire diabolique. Et maintenant, Smithy, écoute ce conseil. Quand on monte une conspiration, il ne faut jamais faire cela le dos à un mur, une haie ou un buisson derrière lequel un indiscret pourrait se cacher. Tu saisis ? Je te pose la question : combien as-tu touché ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, grommela l'homme.

— Oh si, tu comprends très bien ! Allons, réponds. Je ne te demande pas qui t'a payé, mais combien tu as touché ?

— Cinquante dollars, marmotta le gaillard.

— Dans ce cas, choisis entre le double de cette somme ou une balle dans ta tête de singe. Mais cette balle, je la tire dans cinq secondes.

— Je suis avec vous, Boss, cria Smith, le visage tournant au gris de cendre.

— Y aurait-il donc un petit grain d'intelligence au fond de ton cerveau ? Ricana Garfield. Sais-tu où nous allons ?

— Au Black Wattle Swamp, le marais noir, répondit Smith, frissonnant.

— Où tu as beaucoup de chances de mourir si tes intentions ne sont pas bonnes, déclara Garfield avec le plus grand sérieux. Tu porteras le gros de notre paquetage.

— Je pourrais soulever un bœuf entier, se vanta le colosse.

Jack Cantreel avait suivi ce dialogue sans montrer la moindre émotion. Son visage resta impassible et il ne posa aucune question.

Garfield lui lança un regard de côté et fronça les sourcils, mais lui non plus ne fit pas de commentaire.

Peu avant de repartir vers l'ouest, Jack s'arrêta, prit sa carabine et fit signe à Garfield de ne pas bouger.

À cent cinquante mètres de distance, une petite ombre se déplaçait rapidement.

Le coup partit.

— Va voir, Smith, dit le jeune homme.

Smith obéit et revint au bout de quelques minutes, portant un petit wallaby. Il regarda Jack avec respect et admiration.

— À cent cinquante mètres... et dans des fourrés..., bredouilla-t-il. Jamais je n'ai vu un tir d'une telle précision.

Garfield se mordit les lèvres et garda le silence.

CHAPITRE III

Un homme aux abois

La contrée était sauvage et déserte. Pourtant, naguère, des chemins avaient été aménagés ici, mais les mauvaises herbes et autres plantes parasites avaient proliféré, effaçant toute trace de l'œuvre de l'homme. Seuls quelques sentiers étroits serpentaient à travers le « bush ». Ça et là, le sol était mou et marécageux, traître bournier dans lequel les voyageurs s'enlisaient presque jusqu'aux genoux et dont ils ne se tiraient qu'à grande-peine.

Une fois de plus, Garfield consulta sa boussole, et une fois de plus, secoua la tête, déçu.

— L'aiguille magnétique dérive, grommela-t-il.

— Indice de minerais de fer, lui expliqua Jack Cantreel, en montrant la couleur rouge-brun du sol.

— Connais-tu ce pays, Smith ? demanda Garfield, se tournant vers le Tasmanien.

L'homme hésita, mais finit par reconnaître qu'en effet il était déjà venu dans ces parages. Non sans ajouter rapidement :

— Il y a bien longtemps de cela. À cette époque, c'était plein de bétail par ici.

— Que tu venais voler, probablement ?

— Voler n'est pas le mot. Voyez-vous, Mister, ce bétail était à l'état sauvage et personne ne s'en occupait. D'ailleurs, plus personne n'habitait ce coin perdu.

— Si, dit Jack. Bob Cantreel !

Smith lui lança un regard craintif.

— J'ai parfois entendu ce nom, admit-il, mais je n'ai jamais vu l'homme. Il habitait plus vers l'ouest, un endroit peu intéressant pour nous et que tout le monde évitait.

— Black Wattle Swamp, dit Garfield avec un ricanement.

— N'évoquez pas cet endroit, il porte malheur.

Raffles prit son jeune compagnon en aparté.

— Que pensez-vous de sa réaction, Jack ? murmura-t-il.

— Cet homme a raison, fut la réponse laconique.

— Vous êtes un satané cachotier, dit Garfield d'un ton chagrin. Jack eut un léger geste d'indifférence.

— Je vois des traces de lapins, déclara-t-il, évasif. Peut-être serait-il bon de faire une petite halte. Pendant que vous allumerez un feu, j'essaierai d'en attraper quelques-uns.

Sans attendre de réponse, il fit volte-face et s'enfonça dans le bush, suivi du regard pensif de Garfield.

— Boss, dit Smith, lorsque le jeune homme eut disparu dans les buissons, ce petit blanc-bec n'est pas un idiot. Je dirais même qu'il me fait un peu peur.

— Pourquoi ?

— Il connaît la contrée comme pas un, j'oserais le jurer. Il ne semble éprouver aucune angoisse pour le Black Wattle Swamp, alors que je connais des types qu'un lion affamé n'effraierait pas, mais qui rentrent dans leur coquille dès qu'ils entendent ce nom.

— Tiens, tiens, dit Garfield, le regardant droit dans les yeux. Tu veux sans doute parler de Picksneff et C^{ie} ?

Cette fois, Smith devint carrément nerveux.

— Vous en savez beaucoup, Boss ! Diablement beaucoup pour un nouveau venu, marmotta-t-il.

— Nous parlions de Picksneff, il me semble.

— Je ne sais pas si ce gros plein de soupe a peur d'un lion, ni même s'il en a déjà vu un de près, mais croyez-moi, on pourrait se tromper sur son compte. Vous me payez bien et vous ne m'avez pas tiré une balle dans la tête comme vous en aviez le droit. Eh bien, à partir de maintenant, je ne veux plus jamais avoir affaire à ce Picksneff. Vous allez sans doute me demander pourquoi ?

— Je constate qu'il y a plus de matière grise dans ta tête que je ne l'aurais cru, dit Garfield avec un sourire narquois.

— Picksneff ne craint que trois choses au monde : les armes à feu, les chiens volants et...

Smith lança un regard rusé à l'Anglais.

— Sans doute connaissez-vous la troisième ! Ricana-t-il.

— Dis-la tout de même. Cela me ferait plaisir.

Smith se pencha en avant et lui murmura quelques mots à l'oreille.

Garfield pinça les lèvres, ainsi qu'il le faisait chaque fois qu'il était fortement impressionné.

— Compris, dit-il.

Smith regarda autour de lui, méfiant.

— Heureusement que nous ne sommes pas trop près des fourrés, ricana-t-il. Nous pouvons donc parler librement.

Garfield répondit par une question.

— Combien ?

— Voilà ce que j'aime entendre, jubila l'hercule. Vous êtes vraiment un type selon mon cœur, boss. Vous comprenez tout sans trop de mots. Le diable sait comme certains mots peuvent être dangereux.

— Surtout s'ils sont prononcés près des buissons, se moqua Garfield.

— Je n'ai pas dit ça pour rire, se défendit Smith avec le plus' rand sérieux. Pour répondre à votre question sans tourner autour du pot, je vous dirai que je ne veux pas d'argent, mais une part dans la combine.

— Ha ! Parce que tu crois qu'il y a une combine ?

— Lorsque Picksneff a la main dans la pâte, il y a toujours une affaire en train. Une affaire qui lui laisse de gros bénéfices et non des coquilles d'œufs. Dites-moi maintenant jusqu'où nous suivrons ce gamin ?

Une fois de plus, Garfield répondit par une question.

— Lequel de nous deux Picksneff t'avait-il chargé d'assassiner ?

Smith lui lança un regard de reproche.

— Comme si je n'avais pas vu que ce n'était pas *votre* chapeau, mais le *sien* que vous aviez fiché sur le bâton !

— Autant insinuer que les nègres n'auraient pas tiré si le chapeau avait été le mien !

— Évidemment, boss.

— Ce Picksneff est un type fort sagace, pas vrai ?

— Sans aucun doute, et même plus que vous le croyez, répondit Smith.

— Continue, dit Garfield d'un ton soudain brutal. Je veux savoir ce que tu entends par « combine ».

— J'ai confiance en vous, boss, aussi je vais être franc. Savez-vous qui est Smudge ?

— Que je le connaisse ou non est sans importance, rétorqua Raffles, éludant la question.

— Comme vous voulez. Un soir, Smudge s'en alla, un gros colt en poche, avec lequel il faisait mouche à chaque coup. Il cherchait quelqu'un. Quelqu'un de difficile à trouver étant donné que personne ne connaissait son visage. Mais Smudge était un rusé compère...

— Était ?

— Attendez la suite. Smudge n'est jamais revenu de son expédition nocturne et son colt ne fit pas feu ce soir-là. Mais quelqu'un d'autre a tiré, qui lui aussi vise juste à chaque coup.

— Mort ?

— Aussi mort qu'on peut l'être. Avec une balle dans sa tête de rouquin. Et où gisait son vilain corps, croyez-vous ? Dans une ruelle de ce sale quartier de Sidney qu'on nomme « Black Wattle Swamp ». Amusante coïncidence, pas vrai ?

— En effet, dit Garfield. Personnellement, j'attache toujours beaucoup d'importance au hasard.

— Appelez-le hasard si vous voulez, cela m'est égal. La même nuit, on cambriola les bureaux de Picksneff dans George Street. Et on y trouva du butin. Un morceau de carte géographique, si je ne m'abuse...

— Et alors... Continue donc, insista Garfield qui avait perdu son flegme habituel.

— Une carte dont Picksneff n'a jamais osé se servir, murmura Smith.

— Par crainte de...

— Oui !

Un long silence suivit. Les deux hommes fixaient le feu.

— Je crois savoir qui détient cette carte, dit soudain Smith.

Il se leva et prit son fusil.

— Je ne suis pas friand de lapin, bougonna-t-il. Je préfère de beaucoup un jeune wallaby à la broche.

Garfield lui tourna le dos sans répondre et Smith disparut dans le « bush ».

Jack Cantreel ignore les lapins qui pourtant pullulaient dans la région, sautant littéralement à sa rencontre. Marchant à pas rapides, il suivit un sentier de biche serpentant à travers un bois de gommiers, jusqu'à un petit étang où il s'arrêta pour se reposer sur un tronc d'arbre renversé par le vent. Regardant autour de lui, il murmura :

— Autrefois, il y avait un fond plat amarré ici. Il sera probablement pourri, à moins qu'il n'ait coulé.

Son regard fit le tour d'un haut massif de mangroves. Un sourire mélancolique passa sur son visage.

— Ah, le voilà ! Même s'il n'est plus bon à rien, je veux le voir une dernière fois.

Agile comme un singe, il pénétra dans le fouillis des mangroves gluantes et dangereuses, et eut vite fait d'atteindre une petite embarcation.

— Ce que je vois est-il vrai, ou n'est-ce qu'un rêve ? se demanda-t-il.

Le fond plat qui gisait là, contre les racines, n'était ni pourri, ni vermoulu, mais au contraire, bien entretenu. On pouvait certainement l'utiliser en toute sécurité pour circuler sur l'eau vaseuse des marécages.

À ce moment, un long cri de détresse retentit.

— Au secours ! Au secours !

Jack retourna aussitôt à l'étang et se précipita dans la direction du cri qui fut répété, mais d'un ton beaucoup plus pressant.

Il courut le long de la rive et brusquement s'arrêta. Un spectacle affreux se déroulait sous ses yeux.

Un homme se débattait désespérément dans l'étreinte d'un énorme serpent couvert d'écailles qui, lentement mais sûrement, l'entraînait vers l'eau.

— *Cheer up* ! cria le jeune homme, tenant fermement son fusil. En même temps, il poussa une sorte de long sifflement modulé.

Le serpent s'immobilisa l'espace d'un instant et redressa lentement sa tête jaune et pointue. Deux coups de feu retentirent et la tête monstrueuse éclata comme un melon trop mûr.

— Ne bougez pas, cria Jack, sortant son couteau de chasse.

Il lui était impossible de voir le visage de l'homme, car le monstre l'avait attaqué dans le dos, enserrant la tête et le tronc de sa victime dans ses anneaux meurtriers.

Le jeune homme taillada profondément le corps du serpent mort qui se détendit lentement.

Le visage contusionné de Smith apparut.

— Smith ! s'écria Jack, stupéfait. Que fais-tu ici ? Si tu es à la recherche de petits cochons d'eau, je dois te décevoir. Il n'y a ici que des serpents qui ne sont même pas comestibles pour les indigènes. Rien de cassé, j'espère ? Je ne pense pas. La plupart du

temps, ces gentilles bêtes se contentent d'attirer leur proie vers l'eau pour les noyer. Voici ton fusil. Il n'est même pas endommagé.

Le colosse se releva en gémissant.

— Vous m'avez sauvé la vie, bredouilla-t-il.

— Cela n'a aucune importance. Je n'ai fait que mon devoir. En tout cas, je suis plutôt content de te voir. Peut-être n'était-ce pas un hasard, mais qu'importe puisque cela m'arrange. Tu pourras dire au Sieur Garfield que je ne reviendrai pas.

Smith resta un moment abasourdi.

— Puis-je rester avec vous ? demanda-t-il enfin.

— Non !

Une fois de plus, l'hercule hésita. Puis, se redressant de toute sa hauteur, il regarda Jack Cantreel avec émotion.

— Sans votre intervention rapide, cette sale bête serait déjà en train de me ronger les bottes, dit-il. Je vous accompagne, même si vous deviez me chasser à coups de pied comme un chien galeux !

— Sais-tu où je vais, Smith ?

L'homme tendit le bras vers l'ouest.

— Ces marais et ces étangs se suivent comme les grains d'un chapelet, déclara-t-il. Si l'on en sort sain et sauf, on atteint Black Wattle Swamp et la ferme solitaire de Bob Cantrell. Ma décision est prise, quel que soit le danger.

— Quel danger peut-il y avoir ? demanda Jack, sans montrer la moindre excitation.

— La ferme est habitée... Pas par un homme de chair et de sang, mais par un fantôme. Le plus dangereux qui ait jamais parcouru la terre. Depuis que le vieux Bob a quitté l'Australie, ce fantôme a tué tous les Compagnons, où qu'ils se trouvaient.

— Quels Compagnons, Smith ?

— Les Compagnons du Croissant rouge.

— Et... le chef de la bande ? demanda Jack, cette fois avec un léger tremblement dans la voix.

— Le fantôme n'a jamais pu l'attraper, murmura le Tasmanien. Car on ignore qui est le Croissant rouge. Personne ne le connaît.

Jack se décida soudain.

— Monte dans le bateau, Smith. Il y a une bonne paire de rames dans le fond. Et à la grâce de Dieu !

CHAPITRE IV

Le « Croissant rouge »

Ce fut en effet une expédition dure et hasardeuse. Smith godillait de toutes ses forces, mais Jack dut le relayer de temps à autre afin d'empêcher l'embarcation de s'enliser dans la vase et la végétation.

Le jeune homme manœuvrait et barrait si habilement que Smith ne put réprimer son admiration. Parfois, ils devaient se glisser à travers l'épais fouillis des mangroves. Chaque fois qu'ils heurtaient un des troncs gros comme un bras, ils déclenchaient une avalanche de limaces, mille-pattes et autres vermines.

Alors qu'il tournait le dos à Jack, Smith chancela sous l'impact d'un coup brutal sur l'épaule.

Étonné, il se retourna. Le jeune homme lui montra un petit animal écrasé, mais se tortillant encore.

— Un scorpion, dit-il simplement.

— Ciel ! s'écria Smith. Un serpent à sonnettes n'est pas plus dangereux. C'était un coup dur, mais sans lui, je serais déjà en route pour l'enfer. Ça fait deux fois que vous me sauvez la vie. Je... je vous remercie...

— Aucune importance, te dis-je, déclara Jack. Regarde, un serpent d'eau monte à la surface. Fais bien attention, je vais t'apprendre un truc.

Il porta la main à sa gorge et fit entendre un son étrange, un peu comme le cri d'un canard. Le serpent replongea aussitôt.

— Il a eu peur ! s'exclama Smith, ravi.

— Il n'a jamais peur. Mais à présent, il s'attend à voir des grenouilles dans le voisinage, car il est grand amateur de cuisses de batraciens, répondit Jack en riant.

Le premier soir de leur pénible expédition, ils accostèrent sur un îlot plus ou moins sec, couvert de hautes fougères.

— Nous appelions cet îlot « Fire », dit Jack, parce que c'est vraiment le seul bout de terre de toute la région suffisamment sec pour y faire du feu.

— Décidément, ce jeune gars connaît le pays mieux que quiconque, pensa Smith dont la sympathie et l'admiration pour Jack allaient croissant.

Le jeune homme attrapa une tortue de belle taille qui leur fournit une grillade succulente à laquelle Smith fit pantagruéliquement honneur. Ils avaient découvert entre les fougères une petite source dont l'eau était claire comme du cristal et à laquelle ils purent se désaltérer. Jack cueillit également quelques gros champignons qui, rôtis, acquirent un délicieux goût de pain légèrement sucré.

Le second jour de leur équipée, le ciel se montra gris et maussade, présageant de la pluie. Un méchant vent du sud-ouest se leva et fit écumer l'eau.

Le paysage changea. Tout devint funèbre, noir : l'eau, les berges bourbeuses, les roseaux, la végétation. Des arbres épineux, noirs eux aussi, s'élevaient de quelques îlots

marécageux.

— Les acacias noirs ! s'écria Smith en frissonnant.

Pour la première fois, Jack le vit faire un signe de croix en cachette.

L'humeur du jeune homme semblait également quelque peu influencée par ce paysage sinistre, car son visage se creusa et Smith l'entendit marmotter.

— Que dites-vous ?

— Je priais, avoua Jack.

— J'ai toujours cru à l'enfer, déclara Smith, mais j'avais oublié le ciel. Dorénavant, j'y penserai à nouveau.

Cet aveu émut Jack. Sa vie était à un tournant. Les événements des derniers jours étaient en train de faire de lui un homme dur, amer, sans scrupules. Et voilà que maintenant, un sentiment d'apaisement très doux, presque tendre, effaçait tout cela.

Il avait depuis toujours résolu de revenir un jour en Australie. Un étrange hasard l'avait aidé à le faire. Il pensait à son père qui avait quitté ce pays à la hâte comme si Satan lui-même avait été à ses trousses, et qui fut jusqu'à l'ultime jour de sa vie, tourmenté par les soucis et le chagrin.

Toutefois, ce n'était pas pour cette raison que Jack avait accepté la proposition de Raffles Garfield.

C'était à cause de sa mère qu'il avait voulu revenir au pays. Sa mère qu'il avait perdue prématurément et *qui avait été lâchement assassinée !* Abattue par un scélérat cupide parce qu'elle connaissait un secret qu'elle ne voulait pas lui livrer.

Le grand secret du marécage des accacias noirs !

*

* *

— La ferme de Bob Cantrell ! s'exclama Smith d'une voix tremblante.

— En avant, dit le jeune homme. Et n'aie pas peur.

— Mais le fantôme...

— N'aie pas peur, te dis-je.

— C'est étrange, murmura Smith. Cet endroit n'a pas l'air aussi délabré que je le croyais.

— L'embarcation n'était pas pourrie non plus, remarqua Jack.

Aussi, ce fut seulement Smith qui poussa des cris de stupeur lorsque après avoir franchi le seuil de la ferme, ils y trouvèrent tout parfaitement en ordre.

— La bouilloire est encore chaude ! s'écria-t-il. Depuis quand les fantômes boivent-ils du thé ou du café ?

— Ils n'en abattent pas moins les intrus ! Mains en l'air, ordonna une voix glaciale.

Les deux hommes se retournèrent et Smith se mit à hurler de frayeur.

Une affreuse créature décharnée, de haute taille, pointait sur eux un fusil à double canon. De son visage, on ne voyait que la flamme de deux yeux féroces dans une

broussaille de cheveux et de poils gris.

Son index osseux et noir relevait déjà les deux gâchettes.

— Laisse, Swish ! Commanda Jack qui avait gardé tout son calme.

L'homme poussa un cri rauque et baissa l'arme.

— Can... Can... Le petit Jack ! bredouilla-t-il.

— Je savais que celui qui vivait ici ne pouvait être que toi, Swish.

Riant de joie, Jack tendit les bras et sauta au cou du vieux serviteur.

— Et moi, je savais que tu reviendrais un jour, bégaya Swish, ému au-delà de toute expression. Que de fois n'ai-je rêvé que ce serait toi en personne qui viendrais exiger des comptes du...

— Du Croissant rouge..., compléta Jack. En effet, il en sera ainsi, fidèle ami. Et ce moment est proche !

✱

✱ ✱

Le repas du soir fut simple, mais reconstituant après la marche épuisante : thé odorant, poisson fumé, canard rôti et *dampers*, sorte de crêpes que Swish savait préparer de façon fort appétissante. Smith en consumma un nombre impressionnant, au point d'en avoir le hoquet.

Ces agapes terminées, et Smith pourvu d'une bonne pipe hollandaise, Jack Cantreel prit la parole.

— Je vais à présent te raconter des faits connus seulement de quelques-uns, Smith, commença-t-il. Et cela, parce que je sais que tu as du remords et que tu as résolu de t'amender. J'étais revenu en ces lieux dans l'unique dessein de me venger, mais je reçus en plus la possibilité de sauver une âme. La tienne.

Lorsque mon père débarqua en Australie, il y a bien longtemps déjà, il rencontra une jeune fille britannique dont le père s'était ruiné par suite de malheureuses spéculations foncières, surtout en ce qui concernait des terrains aurifères.

C'était une femme intelligente et d'une grande noblesse de caractère, qui avait même été sur le point d'entrer dans les ordres pour y faire pénitence. Elle avait pour cela une raison impérieuse. Elle était en effet la petite-fille de Richard Hollows, le terrible *Bushranger*, cet impitoyable bandit de grand chemin qui, pendant de nombreuses années, terrorisa impunément la Nouvelle Galles du Sud, notamment en rançonnant les chercheurs d'or. Mais vers la fin de sa vie, alors que la police australienne le serrait de près, il se réfugia dans la région quasi inaccessible du marais des acacias noirs. Ce fut là qu'il cacha son butin.

Ne va pas croire qu'il s'agissait d'un énorme tas d'or. Non, car dans ce cas, il n'aurait pu fuir aussi rapidement. Il convertit tout simplement sa fortune volée en un gigantesque rubis valant des millions de livres sterling. Rubis ayant la forme d'un croissant de lune. Le Croissant rouge.

— Comment ? s'écria Smith. Ai-je bien entendu ? Le Croissant rouge est une pierre

précieuse ?

— Patience, ami ! Cette pierre, à juste titre ou pas, avait la sombre renommée d'être une pierre de malheur. De nombreux crimes furent sans doute commis à cause d'elle par des personnes qui voulaient s'en emparer. Une pierre de malheur également parce qu'elle appartenait autrefois à un couvent de Goa, en Inde. Pour la voler, des conquérants rapaces n'ont pas hésité à massacrer les religieux et à saccager et incendier le couvent. Mais revenons à l'époque de Richard Hollows. Seule ma mère connaissait l'endroit où son grand-père avait caché son trésor, ici même, au Black Wattle Swamp.

Si après leur mariage, elle persuada mon père de venir vivre ici, c'était une fois de plus avec la pieuse intention d'y faire pénitence pour les affreux méfaits de son grand-père.

Les années passèrent. Je naquis et grandis dans cette ferme où, malgré la solitude, je fus pourtant fort heureux. Pas vrai, mon bon vieux Swish ? Ce fut alors qu'un certain explorateur vint en Australie. Cet homme de bonne souche, cultivé, avait un vice funeste et répréhensible : il était possédé par la passion du jeu. Aussi ne tarda-t-il pas à se ruiner.

Peut-être aurait-il pu se relever à force de travail honnête ? Mais le malheur voulut qu'il eût vent de la fabuleuse fortune de Richard Hollows. Mais hélas, s'il apprit que l'or du trop célèbre *Bushranger* avait été converti en un fastueux rubis, cela est dû à une imprudence de mon père.

Celui-ci avait emprunté quelque argent à un certain affairiste nommé Picksneff. Le jour où mon père vint s'acquitter de sa dette, on lui fit boire force whiskies. Mon père qui était abstinent, devint ivre-mort et dans son ivresse, révéla tous ses secrets...

Évidemment, Picksneff n'envisagea pas un instant d'entreprendre lui-même une expédition de cambriolage au Black Wattle Swamp. Il était bien trop couard pour oser cela. Mais le destin lui envoya l'explorateur qui avait perdu tout son avoir au jeu. Il venait, lui aussi, lui emprunter des fonds. Picksneff fit bien davantage que lui prêter de l'argent. Il embaucha une bande de gens de sac et de corde qu'il mit aux ordres de son nouvel ami. La bande mena la vie dure au personnel de Bob Cantreel, dont quelques-uns furent même abattus. Quant à notre cheptel, il fut progressivement exterminé.

Mais mon père était un Flamand têtue. Il jura ses grands dieux qu'il ne quitterait jamais sa ferme.

Un jour que mon père était à la chasse, le chef de la bande fit irruption chez nous et ordonna à ma mère de le conduire à la cachette du fameux rubis. Elle refusa catégoriquement. Un duel de paroles suivit, qui dégénéra rapidement en dispute violente au cours de laquelle le scélérat entra dans une rage telle qu'il tua froidement ma pauvre mère.

Mais ainsi s'évanouit son espoir insensé de se rendre maître du trésor. Force lui fut donc de chercher d'autres moyens de faire fortune. Il se servit de sa bande pour rançonner le pays, dévalisant des fermes isolées, s'emparant de tout ce qui lui tombait sous la main. Dans son insolente témérité, il s'attribua le surnom de « Croissant rouge » et sa bande devint « Les Compagnons du Croissant rouge ».

Cet homme sema partout terreur et malheur. Même la police évita de se trouver sur son chemin.

Qui était-il ? Personne n'avait jamais vu son visage, pas même ses hommes, car il portait toujours un masque rouge.

Seul Picksneff le connaissait ! N'était-ce pas lui qui l'avait embauché ? Mais l'usurier le craignait comme la peste et se tenait coi.

Après le drame, mon père demeura encore quelque temps à la ferme. Propriétaire de plusieurs bons terrains dans le voisinage de Sidney, il n'était pas dépourvu de ressources.

Un jour, il reçut un message de Picksneff déclarant que ses domaines étaient compromis. Comme en outre le message contenait une sournoise menace, mon père résolut de quitter le pays sur-le-champ.

D'autant plus qu'entre-temps, notre dernier domestique, Swish, avait également disparu. La menace de Picksneff était celle-ci : il faisait savoir à mon père que le terrible Croissant rouge en voulait à présent à la vie de son fils unique, c'est-à-dire, moi.

Ce qui se passa dans les bureaux de la George Street, je ne puis que le deviner. Picksneff aurait-il promis à mon père de lui reprendre tous ses terrains au prix fort, avant son départ, en échange de la révélation du secret de la cachette du fabuleux rubis ? A cette époque, mon père était gravement malade et hypertendu. Il lui arrivait même d'avoir des hallucinations. Il est donc probable qu'il cédât aux exigences de l'usurier.

Il va de soi que Picksneff ne partagea pas ce secret avec son ancien ami et allié, le « Croissant rouge ». Il reprit la bande à son compte, tandis que son ancien chef, conscient du fait que l'usurier pouvait le mener à la potence, disparut de la région.

Et la bande des scélérats prit le chemin du Black Wattle Swamp, en quête du trésor...

— Mais ils ne tinrent pas compte du nommé Swish, ricana le vieux serviteur, interrompant son maître. Swish, immobilisé pendant six semaines dans une cabane de bûcheron par un accident qui lui ôta la mémoire. Et lorsque, enfin guéri, il rentra à la ferme, il la trouva vide et abandonnée. Et moi, Swish, je les ai tous tués, les uns après les autres, dès qu'ils osaient montrer leur vilaine bobine. Hélas, le « Croissant rouge » n'était plus parmi eux. Quant à Picksneff, jamais il ne se serait hasardé par ici.

— Et moi, j'ai tué Smudge, déclara Jack flegmatiquement. Ce fut simplement de la légitime défense, sinon c'est lui qui m'aurait eu.

— Et Picksneff ? demanda Swish.

— Je le laissai filer.

— Pourquoi ? Rugit le vieux domestique.

— Parce que je ne veux pas tuer sans raison, Swish.

— Pourtant, il n'a pas échappé à son châtiment, intervint Smith brusquement.

— Raconte ! ordonna Jack.

— Comme il refusait de me payer les cinquante dollars promis, dans ma fureur je lui donnai un coup de poing. Fameux sans doute, car il ne bougea plus. Cela ne se passa d'ailleurs pas dans son bureau, mais dans son logis privé de Globe Street. Il voulait vous faire tuer, jeune boss. Parce qu'il croyait que vous, le fils de Bob, aviez été envoyé en Australie par le « Croissant rouge ». Lui et Smudge vous avaient vu sur le quai de Sidney. Ils disaient que malgré votre jeune âge, vous aviez l'air fort dangereux et que sans aucun doute vous deviendriez leur pire ennemi.

Swish asséna un formidable coup de poing à Smith, qui fit presque culbuter le colosse. Puis, il dit :

— Sois content, camarade, d'en être quitte à si bon compte. Je ne gaspillerai plus de mots à ce propos.

Sur ce, il prit son fusil et sortit.

*

* *

— Boss ! cria Smith, deux jours plus tard, alors qu'il sortait pour aller ramasser du bois à brûler, voilà le vieux Swish qui revient avec un visiteur. Tonnerre... le type a les mains liées et porte un masque rouge !

Sans faire montre de beaucoup d'émotion, Jack s'en fut à la rencontre des deux hommes.

— Enlève-lui son masque, Swish !

Le serviteur obéit, toutefois avec une telle rudesse que le prisonnier ne put réprimer un cri de douleur.

— Raffles Garfield, dit Jack. Vous voilà enfin...

— Au bout de mes aventures, dit doucement l'Anglais. Je me repens, Jack !

— Dès le début, je savais que vous étiez le « Croissant rouge », déclara le jeune homme.

— Et moi, dès le début, je savais que j'allais au-devant de mon juste châtiment. Je sentais la main justicière de Dieu sans avoir la force de tenter de m'y soustraire. Peut-être voulais-je subir le châtiment comme une délivrance ? Pourtant, je me sentis à plusieurs reprises sur le point de céder au désir de vous tuer. Probablement aux moments où je me cramponnais encore à mon sort misérable.

Swish devenait impatient. Se dirigeant vers un arbre, il cria :

— Celui-ci me paraît assez solide. Il fera l'affaire. D'ailleurs, avec cette grosse branche, il ressemble à une potence. Holà, Smith, prépare un nœud coulant.

— Je ne vous supplierai pas de me faire grâce, dit Garfield. Mon repentir est sincère, Jack, et je mourrai sans protester, avec le seul regret d'avoir galvaudé ma vie. Je sais à présent que ce fut le dessein du Tout-Puissant qui me fit dériver dans le Hont avec mon voilier, chavirer... et vous rencontrer. Ce fut mon alter ego qui vous proposa de m'accompagner en Australie, tout en ayant la certitude intérieure que j'allais au-devant de mon inéluctable et juste châtiment. Je paie maintenant ma dette de sang. Pardonnez-moi si vous le pouvez et... posez sur ma tombe une humble petite croix. Es-tu prêt, Smith ?

— Je suis prêt, rugit le colosse, lui jetant le nœud coulant par-dessus les épaules.

— Arrêtez, ordonna Jack. Enlève cette corde, Smith.

— Si c'est comme ça, je lui envoie une balle dans la tête, grogna Swish, pointant son fusil sur le prisonnier.

— Baisse cette arme.

La voix impérative de Jack ne tolérait aucune résistance. Raffles Garfield le regarda, pétrifié.

— Dépêchez-vous, supplia-t-il, avant que mon courage ne m’abandonne...

— Je crois que vous vous repentez sincèrement, Raffles Garfield. Cela me suffit. Que dirait ma mère lorsque je la reverrai dans l’au-delà, si je ne vous donnais la chance de payer pour vos crimes. Partez. Je suis sûr que vous savez ce qu’il vous reste à faire.

Tandis que Garfield s’éloignait, la tête basse, Jack se tourna vers ses deux compagnons qui avaient suivi cette scène en silence.

— Je suis persuadé qu’à nous trois, nous formerons une bonne équipe pour exploiter cette ferme, dit-il simplement.

— Et comment, jubila Smith. Vous avez fait de moi un autre homme, boss. Je vous jure que jamais vous ne le regretterez.

— Je l’espère bien. Sinon, c’est moi qui te flanquerais une fameuse correction, le menaça Swish avec un gros rire.

Ce même jour encore, Jack Cantreel brûla une petite carte sur laquelle on distinguait un point rouge, renonçant ainsi à jamais au fabuleux rubis maudit.

*

* *

Raffles Garfield était bien résolu, il ne voulait pas échapper à son châtiment.

Rentré à Sidney, il se livra à la police et fit l’aveu complet de ses nombreux crimes.

Traduit en justice, il s’attendait à la peine de mort. Mais ses aveux spontanés et son repentir inclinèrent les juges à la mansuétude. Il fut donc condamné au bagne.

Il y mourut trois ans plus tard, s’étant dévoué à soigner un compagnon de captivité au cours d’une grave épidémie de choléra qui ravagea les îles des Mers du Sud.

Le fantôme vert

Prologue

1835.

Cette année-là, le Très Honorable Richard Taddeus Vane, Conseiller auprès du tribunal cantonal de Preston, fut nommé par Sa Majesté le Roi d'Angleterre au poste élevé de *Lord Justice* auprès du Tribunal suprême de l'Irlande asservie, principalement pour les Comtés de Munster et de Connaught. Sa tâche première et principale était de réprimer par tous les moyens possibles les moindres tentatives d'insurrection et de troubles, c'est-à-dire de maintenir l'ordre avec fermeté.

Puritain de la meilleure cuvée, le Très Honorable Richard T. Vane venait de trouver la tâche de sa vie. En effet, rien ne pouvait le satisfaire davantage que persécuter l'Église catholique, apostolique et romaine, ainsi que ses adhérents.

L'occasion d'exercer ses talents ne se fit pas attendre longtemps.

Le baron Terence Travers avait donné asile en son château situé au pied du Mont Ennis, à huit croyants irlandais, parmi lesquels deux prêtres catholiques. Malgré qu'il fût spécialement tenu à l'œil, il réussit in extremis à les soustraire à la potence.

Il savait pourtant que cela lui coûterait cher.

Peu après, Richard T. Vane faisait sa joyeuse entrée à Limerick. Quelques jours plus tard, il prononçait sa première condamnation à mort.

Le baron Terence fut donc conduit à la potence et l'on confisqua ses biens au profit de la Couronne.

Une demi-heure après l'exécution, le juge Vane, hautement satisfait de lui-même, quitta la prison où il venait d'assister à la pendaison.

Soudain, deux coups de feu retentirent.

La première balle siffla aux oreilles du nouveau Lord Justice, la seconde mit fin à la vie du bourreau qui avait exécuté le baron Travers, avec beaucoup de satisfaction, lui aussi.

Gardiens et policiers se précipitèrent sur un jeune homme pâle qui tenait en main un pistolet à double canon, encore fumant.

Ils allaient le saisir lorsqu'un colosse vêtu d'une robe de bure noire se jeta dans la cohue, délivra le rebelle et disparut avec lui.

Ce même soir, des croix menaçantes apparurent pour la première fois sur les murs des maisons des fonctionnaires anglais de Limerick.

CHAPITRE I

Pierres et flammes

Le juge Richard T. Vane tira rageusement la sonnette de service.

Un long moment s'écoula avant qu'il ne perçût, répercuté par le vide des couloirs de la vaste résidence, le bruit d'une porte ouverte et refermée avec fracas, ainsi que celui des pas traînants de Bellows, son domestique.

— Fainéant ! Vociféra Son Honneur. Pourquoi la carafe de vin de Porto n'est-elle pas à sa place habituelle ? À moins que je ne doive régaler mes hôtes d'eau sucrée ?

Bellows rit niaisement et dit :

— En effet, Votre Honneur, la carafe n'y est pas. Saint Patrick peut me transformer en huître si elle y est !

Le juge Vane fut tellement abasourdi par cette insolence qu'il en resta bouche bée.

— Alors, messire vaurien, rugit-il enfin après être quelque peu revenu de son indignation, que signifie cette explication idiote ?

Bellows hocha la tête d'un air philosophe.

— Elle était pourtant là il y a quelques minutes, Votre Honneur. À sa place habituelle à côté du cendrier d'argent où vous venez de déposer votre cigare. Même que c'était la grande carafe en verre taillé. Quelqu'un qui s'y connaissait en carafe taillée, m'a dit un jour qu'elle était en pur cristal de Bohême et valait au moins trois livres sterling. Et voilà qu'elle a disparu !

— Et voilà qu'elle a disparu..., répéta Vane en ricanant. Je sais que tu es le plus parfait crétin de la terre. Mais où se trouve à présent cette fameuse carafe ? Voilà la question.

Bellows ne semblait pas le moins du monde confondu, malgré qu'il se grattât la tête d'un air pensif.

— Pour sûr, Votre Honneur, voilà la question ! Je sais fort bien qu'elle était aux trois quarts pleine de porto rouge 1829, la meilleure année vinicole de ce siècle, ainsi que me l'a affirmé quelqu'un qui s'y connaît en années vinicoles. Où elle est, je l'ignore. Comment elle a disparu est une autre question. Mais celle-là, vous ne me l'avez pas encore posée. Votre Honneur.

Le juge Vane poussa un profond soupir et se laissa aller au fond de son fauteuil de velours.

— Et dire que cette sinistre et primitive Irlande ne peut fournir que des domestiques aussi idiots ! Hé bien, Bellows, comment a-t-elle disparu ?

— J' n'y suis pour rien, Votre Honneur, et personne d'autre que moi n'a franchi le seuil de cette pièce. Il est donc clair que c'est le fait d'un fantôme.

— Un fantôme ! Se moqua Vane. Encore et toujours un fantôme ! Tu n'es qu'un misérable superstitieux. En quelle année crois-tu que nous vivons ?

— Nous sommes en 1850, répondit Bellows. Si ce n'est pas une bonne année pour le vin, c'en est une pour la potence. Cela signifie, Votre Honneur, qu'aucun juge n'a jamais

fait pendre autant de ces vulgaires rebelles irlandais que vous en cette année. Et nous sommes à peine au début de l'automne. Haha, demain, le bourreau aura du travail une fois de plus ! Il faudra un solide nœud coulant, Votre Honneur, car ce gibier de potence – un religieux que l'on nomme Père Cox – est un homme de près de deux mètres, et avec ça, pourvu d'une puissante musculature.

— Assez ! Pourquoi dois-je écouter ces sornettes ? La carafe de vin de Porto, c'est tout ce que je te demande.

Bellows eut un geste de désespoir.

— Si c'était un des petits domestiques venant parfois travailler ici qui l'eût dérobée, je l'aurais fouetté à sang. Si c'était un voleur, je lui aurais tiré une balle dans la tête. Mais, Votre Honneur, que peut un simple mortel comme votre serviteur contre un fantôme ?

— Toujours des fantômes et encore des fantômes ! Ragea Vane. La semaine dernière, mon cheval prit le mors aux dents et pour un peu je me retrouvais sur le pavé, le cou brisé. D'après toi, il était évident que ce fut un fantôme qui effraya mon cheval. J'invite quelques amis à dîner et voilà que ma cuisine prend feu. Encore un fantôme ! On badigeonne ma façade de croix vertes, mes papiers disparaissent, mes serrures sont bloquées, on brise continuellement mes carreaux à coups de pierres, m'exposant ainsi à un refroidissement chronique, et qui est coupable de tout cela ? Un fantôme, toujours un fantôme ! Ce sordide pays est non seulement peuplé de voyous et de mendiants, mais aussi de fous. Je suis forcé de vivre dans un véritable asile d'aliénés.

Bellows haussa les épaules en un geste d'impuissance.

— Comment pourrait-il en être autrement, Votre Honneur ? Une dame – je crois même qu'il s'agissait d'une Lady – très au courant de la question des fantômes, m'affirma que ceux-ci sont de nature fort différente. Ainsi, par exemple, des fantômes de noyés – marins et pêcheurs pour la plupart – sont généralement d'humeur morose et se contentent d'un petit coin de terre consacrée pour s'y reposer éternellement, sans troubler la paix de qui que ce soit. Par contre, les esprits des pendus ont un tout autre comportement. Hé oui. Votre Honneur, il n'y a pas de fantômes plus méchants, plus malfaisants, plus avides de vengeance. Et si j'osais vous donner mon humble avis, à votre place, je n'enverrais plus à la potence les rebelles irlandais, les moines romains et toute autre graine papiste, mais les ferais tout simplement jeter dans le Shannon, un bloc de plomb au cou. Suivez mon conseil, Votre Honneur. Vous verrez, vous en serez content !

Le juge Richard T. Vane était un petit homme corpulent, à l'allure spongieuse, pleutre au point de trembler de peur lorsqu'il entendait une grosse mouche bourdonner dans sa chambre. Avec ces bestioles, on n'était jamais trop prudent. Cela pouvait être une guêpe aussi bien qu'une mouche vénéneuse ! Pourtant, il se vantait d'être le juge le plus sévère et le plus implacable des comtés de Munster et de Connaught, l'homme qui dans le laps de temps le plus court, prononça le plus de condamnations à la peine capitale.

Toutefois, s'il était pleutre, il ne craignait pas les fantômes davantage que n'importe quel Britannique. Pour l'instant, ce qu'il appréhendait par-dessus tout, était de manquer de personnel de maison convenable. En effet, les Irlandais détestaient servir comme valets et servantes auprès des fonctionnaires anglais, surtout auprès de ceux ayant des

accointances avec les autorités judiciaires.

Voilà pourquoi le rusé Bellows pouvait se permettre bien des impertinences sans risquer de perdre sa place.

— Au nom du ciel, soupira le juge, apporte donc une autre carafe et remplis-la du meilleur vin de Porto. Je préfère encore me laisser voler – fût-ce par des fantômes – que me disputer avec mes domestiques. J’attends la visite du capitaine Peavy. Tu l’introduiras immédiatement ici.

— Il viendra si le trou n’est pas trop profond, dit Bellows. Dans le cas contraire, il ne viendra pas.

— Quel est encore ce discours dénué de bon sens ?

— Je veux seulement dire qu’il y a environ une heure, on s’est permis de fendre le crâne du capitaine Peavy. Et quelqu’un qui s’y connaît en de telles blessures a déclaré que le trou était très profond.

— Good Lord ! Quel pays épouvantable ! Gémit le juge Vane. On assassine ici les plus fidèles serviteurs de Sa Majesté. Mais... qu’est cela ?

Quelques coups brefs retentirent dans le couloir.

— On frappe à la porte d’entrée, s’écria Vane. Ouvre, Bellows. C’est pour sûr le capitaine Peavy.

— Ce qui veut dire que le trou n’était pas si profond et que le connaisseur en blessures cérébrales se trompait, dit Bellows, quittant la pièce sans se presser.

C’était en effet le capitaine Peavy.

Dans l’entrebâillement de la porte parut un visage maigre, jaune comme un jaune d’œuf, dans lequel pointait un nez rouge, effilé, et surmonté d’une touffe de cheveux noirs grasseyant dépassant d’un bandage sanglant.

— Puis-je entrer ?

— Bien sûr, voyons, mon bon Peavy ! Cet animal de Bellows n’apprendra jamais à introduire quelqu’un décemment.

Prenez place, très cher ami. Permettez que je sonne ce valet, sinon le gremlin oubliera le porto.

Peavy eut un geste de refus.

— Pas de vin, Vane. Plutôt du rhum ou du brandy. Après l’aventure que je viens de vivre, j’ai besoin d’un solide remontant.

Le flacon de rhum se trouvait à sa portée sur un guéridon et Peavy s’en versa un grand verre à ras bord.

— Ouf, ça va mieux ! affirma-t-il en ricanant, après avoir vidé un second gobelet.

— Racontez donc, cher ami... J’ai eu des rumeurs plus ou moins...

— Il s’en est fallu de peu que je n’aie le cerveau écrasé ! Heureusement que ma pierre ne pesait qu’une once et demie. L’autre pesait au moins une livre.

— Vous parlez par devinettes...

— Chaque chose en son temps, Vane. Le point de départ de l’affaire – ainsi que vous avez l’habitude de commencer vos rapports – est la petite corvée de demain matin.

— Exact. L'exécution du rebelle Cox.

— J'ignore s'il est un fauteur de troubles ou pas. Mais il est sans le moindre doute un corbeau noir, et cela me suffit. Il a aidé seize Irlandais criminels, activement recherchés par la justice, à s'embarquer pour l'Amérique.

— Tout cela je le sais, dit Vane d'un ton impatient.

— Bien ! Hier donc, en vue de cette exécution, je m'en fus à la recherche de Smauker, chargé de liquider cette petite affaire. Je ne le trouvai nulle part.

— Le bourreau ! J'espère bien que vous finirez par...

— ... le trouver, moi le meilleur limier de Limerick ! Bien sûr que je l'ai trouvé ! Mais dans un coude du Shannon, au milieu des roseaux et des lentilles d'eau, une croix verte peinte sur son crâne chauve.

— La marque des assassins irlandais ! Vociféra Vane.

— Ces faits arrivent de plus en plus souvent, poursuivit Peavy calmement. Bah, qui sait, ce sera peut-être notre sort à nous aussi de porter une croix verte à notre entrée en enfer !

— Taisez-vous ! Je ne veux pas entendre une telle monstruosité, gémit le juge Vane, se bouchant les oreilles.

— Allons, trêve de plaisanterie ! Venons-en aux réalités. Smauker est mort, il n'y a plus qu'à l'enterrer. Mais cela ne doit pas nous empêcher de pendre ce Cox. Je réquisitionnai donc une voiture avec des chevaux frais et filai d'une traite jusqu'à Tullamore pour demander aux autorités de nous prêter leur bourreau.

— Très habile !

— Après leur avoir payé quelques livres sterling, le bourreau – un nommé *Rope*, nom très approprié, n'est-ce-pas. La corde, hahaha ! – m'accompagna à Limerick. Je dois dire que ce *Rope* était un type fort jovial. Je l'avais même invité ici à boire un verre en notre compagnie...

— Vraiment ! murmura l'honorable juge, visiblement contrarié par cette invitation.

— Ne vous alarmez pas, il ne saurait venir. Nous franchissions la porte de la ville et traversions les remparts lorsque quelque chose siffla à mes oreilles et, paf !... un coup de massue sur la tête me fit basculer dans la voiture. Du sang coula dans mes yeux. J'avais horriblement mal, mais ne perdis pourtant pas les sens. J'entendais le cocher crier et tempêter. Enfin je réussis à y voir un peu plus clair. Jugez de ma stupéfaction. Sur la banquette en face de moi, *Rope* se tenait immobile, affaissé, la tête comme vidée. Mort, on ne peut plus mort ! Parce que la pierre qui le toucha pesait une livre, tandis que la mienne...

Le juge Vane se dressa, le visage injecté de sang, les yeux exorbités.

— Deux meurtres et une tentative de meurtre... C'en est trop ! Si ces bandits s'imaginent qu'il leur suffit d'assassiner les bourreaux pour paralyser le bras de la loi, ils se leurrent fameusement. Ils auront beau faire, cela ne prolongera pas la vie de ce Père Cox d'une seule heure !

À ce moment, on frappa à la porte et Bellows entra.

— Voici le vin de Porto, Votre Honneur. Si les volets n'étaient pas fermés, vous

pourriez apercevoir le flamboiement d'un grand feu. Un passant qui semblait s'y connaître en incendie m'a dit...

— Dehors, gredin ! Que veux-tu que cela me fasse, tonna le juge Vane. Pour ma part, toute l'Irlande peut flamber, de Limerick à Londonderry.

Soudain, la maison se mit à trembler sur ses fondations.

Un tonnerre de fin du monde déferla dans la rue. Des déflagrations se succédèrent, de plus en plus violentes au milieu des hurlements et gémissements de la foule.

Peavy voulut se précipiter vers la porte, mais Vane le retint.

— Prenez garde ! Si c'était une émeute ! S'exclama-t-il.

— Et après ? Vociféra le capitaine, furieux, se libérant d'un coup sec.

— Holà, que se passe-t-il ? cria-t-il à un soldat qui se hâtait, le fusil pointé.

Le militaire s'arrêta et salua.

— C'est vous, Capitaine ! Comme vous le voyez, l'enfer s'est déchaîné. Une bande d'émeutiers s'est emparé de la prison à l'improviste et y a mis le feu après avoir libéré tous les prisonniers. Il paraît qu'ils ont également fait sauter plusieurs maisons et abattent tous les soldats qu'ils rencontrent.

Le capitaine Peavy n'écoutait plus, mais courait déjà dans la direction de l'incendie. Ce gaillard rude et implacable, ne manquait certes pas de courage.

Il ne se soucia donc pas de son ami Vane qui lui, s'empressa de se mettre à l'abri.

— Au nom du ciel, Bellows, verrouille les portes, fais des barricades avec des armoires, des caisses et tout ce que tu trouveras sous la main. Appelle les domestiques. Qu'ils apportent des fusils et des pistolets pour me défendre. Ne me laisse pas tomber aux mains de ces sauvages d'irlandais !

— Ils n'entreront pas ici, déclara Bellows, flegmatique, traçant des cercles en l'air avec une petite canne de jonc. Je les tiendrai à distance. Dommage que je ne puisse vous promettre d'en faire autant en ce qui concerne ces affreuses lumières vertes !

— Des lumières vertes ? bredouilla son maître.

— J'ignore si elles sont de connivence avec les émeutiers irlandais, poursuivit Bellows imperturbable, quoique leur couleur soit verte tout comme les croix qu'ils peignent sur la tête des soldats et des gardiens dont ils tordent le cou.

— Tais-toi ! Je ne veux pas t'écouter plus longtemps.

— De temps à autre, une pareille lueur verte flamboie jusque dans nos couloirs, Sir. Au début, j'en avais très peur, mais à vrai dire, elles ne font aucun mal.

— Des feux follets, sans doute, ou quelque chose de ce genre, supposa le Lord Justice, plein d'espoir.

— Des feux follets ! Bellows ricana. Par saint Patrick, Votre Honneur, comme si j'étais incapable de distinguer un innocent feu follet d'un feu de l'enfer ! Je vous dis que les fantômes sont de nouveau de la partie. Il se peut qu'ils ne soient pas trop malfaisants. Dans ce cas, je m'en ferai une raison.

— Moi pas, hurla Vane. Ah, pourquoi ne suis-je pas resté sagement et douillettement dans mon paisible Preston !

— Regardez, en voilà une ! s'écria Bellows.

En effet, le couloir et l'escalier furent brusquement inondés d'une lueur vert pâle, tandis que de la cuisine leur parvenaient les cris d'angoisse des servantes.

— Voilà, c'est déjà fini ! déclara l'insouciant valet.

Son maître ne lui répondit pas. Et pour cause, il s'était évanoui dans son fauteuil.

CHAPITRE II

Les « Outlaws »

Au milieu du siècle précédent, le paysage entre le large estuaire du Shannon et les Monts Ennis situés plus au nord, était encore peu attrayant. Terrains incultes, marais et bois se succédaient, territoire peu sûr pour des voyageurs inexpérimentés et sans défense. Pourtant, en automne, ce paysage sauvage était bien pittoresque. Les terres incultes s'ornaient de la pourpre des digitales élancées, les hêtres rouges de la zone sylvestre éparpillaient généreusement les noisettes sucrées, et les lactaires, sortes de gros champignons aussi savoureux que du pain fraîchement cuit, érigeaient partout leurs têtes joufflues.

Le marécage semblait une réserve inviolée, car l'eau, les roseaux et le ciel fourmillaient de vanneaux, de colverts, de sarcelles et de canards à longue queue. De temps à autre, au crépuscule, on pouvait entendre le sifflement aigre des avocettes et le claironnement sourd d'une oie solitaire.

Un tel oiseau rôtitait pour l'instant sur un feu de bois résineux autour duquel étaient accroupis une dizaine d'hommes déguenillés en train de réciter leur prière du soir.

— Amen ! dit enfin une profonde voix de basse. Une silhouette d'une taille exceptionnelle, vêtue d'une grossière robe de bure, se leva.

— Père Cox, pouvons-nous maintenant entamer cet oiseau providentiel ? demanda un jeune drôle qui visiblement attendait avec une impatience croissante la fin de cette prière bien trop longue à son goût.

Le prêtre hocha la tête.

— Ce soir, mes amis, cette oie grasse, ces anguilles séchées et ces champignons rôtis satisferont amplement votre appétit. Mais demain et les jours suivants, nous traverserons les collines d'Ennis et là, il nous faudra faire maigre.

— Le fantôme vert y a peut-être joint une livre de tabac, espéra un vieux paysan décharné, qui ne cessait de jeter des regards avides vers deux gros paquets emballés d'une toile de lin.

— C'est possible, Stuff. Mais en attendant, tu suivras mon conseil, tu bourreras ta pipe de trèfle séché. Cela n'a pas si mauvais goût.

Stuff soupira et se résigna à tirer sur une vieille pipe à l'odeur infecte.

— Bah ! Tout semble bon à quelqu'un qui a failli passer le cou dans un nœud coulant, comme moi, affirma-t-il philosophiquement.

— Comme toi, Stuff ? Comme nous tous, tu veux dire, l'apostropha le jeune gars, qui lui aussi jetait des regards de convoitise vers les mystérieux paquets.

Ces dix hommes étaient les seuls survivants des vingt-deux prisonniers sauvés au dernier moment de la potence de Limerick.

Après l'effroyable incendie qui réduisit en cendres une partie des bâtiments de la prison, les fugitifs avaient pris la route de l'ouest, en direction de la mer. Hélas, ils furent

vite poursuivis par les soldats de Sa Majesté britannique, conduits par le capitaine Peavy. Huit hommes tombèrent sous les balles dont les *tuniques rouges* n'étaient pas avares, et quatre autres disparurent dans les marais ou se noyèrent en traversant le Shannon à la nage. Mais aucun ne tomba vivant entre les mains des autorités sanguinaires.

— Dieu nous a été secourable, avait dit le Père Cox.

— Ainsi que le fantôme vert ! Avait ajouté quelqu'un.

Le père Cox s'était contenté de sourire sans répondre. Le troisième jour de leur fuite à travers le *no man s land*, il était revenu d'une petite crique voisine, ployant sous un fardeau d'au moins cent livres : fusils Schneider, chevrotines de chasse, cartouches pointues, biscuits et autres fournitures indispensables.

— Haha ! Pour sûr que tout cela nous vient du fantôme vert ! S'étaient écriés Dan et Pat Tavish, avec un enthousiasme délirant.

— Allons, cessez de donner ce surnom ridicule à un fidèle ami des pauvres Irlandais pourchassés, avait riposté le Père Cox.

Mais le vieux Stuff n'était pas d'accord avec lui.

— Je sais, moi, que c'est un fantôme, avait-il grogné. Un fantôme bienfaisant, mais un fantôme tout de même. Car s'il n'avait été qu'un homme de chair et de sang, il y a longtemps que ce misérable Vane l'aurait envoyé à la potence. Qui d'autre oserait fracasser la tête es bourreaux et peindre une croix verte sur leur crâne ? Qui utilise un feu vert pour incendier les maisons de nos persécuteurs ? Qui envoie de mystérieux bateaux aux voiles vertes dans les baies de Galway et de Donegal afin d'embarquer les outlaws pour les conduire en sécurité dans un pays où ils pourront exercer leur religion sans contrainte ? Un fantôme, vous dis-je. Un fantôme vert, car le vert est la couleur de l'éternelle Irlande catholique – la verte Erin !

— C'est vrai, c'est vrai ! S'exclamèrent les frères Tavish. Qui badigeonne de peinture verte les horribles statues de Cromwell le sanguinaire ? Qui dessine des croix vertes sur les maisons des vils Anglais qui viennent voler notre nourriture et brûler nos fermes ? Toujours le fantôme vert !

— Je suis un homme au service de Dieu et donc de la paix, avait répondu le Père d'une voix empreinte d'émotion. Mais qui utilise le sabre, périra par le sabre. Pour l'instant, nos persécuteurs inhumains sont placés sous le signe de la dure réalité de ces paroles de Dieu...

Chacun reçut sa part des victuailles providentielles et lorsqu'il ne resta plus que les arêtes et les os, les hommes se mirent à fumer leurs petites pipes malodorantes.

— Où irons-nous demain, Père ? demanda le métayer O'Brien, gendre du vieux Stuff.

— Nous quitterons le pays des marécages en direction des collines d'Ennis. Ce sera la première étape vers la baie de Galway où un bateau viendra nous chercher.

— Les Ennis ! Hum, nous pourrions y avoir des ennuis avec les tuniques rouges ! objecta O'Brien.

— Possible ! répondit l'ecclésiastique, mais la garnison de Limerick a été fortement réduite ces derniers temps. Les troubles dans la province d'Ulster en sont la cause. À moins que les Anglais ne leur envoient des renforts, nous pourrons franchir la région des

collines sans trop de dangers. D'ailleurs, d'autres hors-la-loi s'y sont réfugiés. Dieu nous viendra en aide...

— Ainsi que le fantôme vert, dit Stuff, obstiné.

— Soit, ainsi que le fantôme vert, opina le Père Cox avec un sourire. À présent, prions pour le repos de l'âme de nos malheureux compatriotes qui ces derniers mois périrent pour leur foi et leur patrie.

Tous se levèrent spontanément et le Père Cox dit solennellement :

— Stuff ! Parle et prie.

Le vieil homme commença d'un ton lent et grave :

— Je fus chassé de ma maison et de ma terre, et tout ce que je possédais, grâce à mon dur labeur pendant des années, me fut enlevé. Ma femme et deux de mes enfants périrent de misère. Mon fils aîné, Derrick, fut abattu par les soldats. Mon second fils, Patrick, fut pendu à Dublin, pour son amour de la liberté. Ma fille Bridget mourut à l'asile d'aliénés à la suite de traitements innommables de la part des Anglais. Mon gendre O'Brien et moi-même furent condamnés à mort pour avoir arraché un prêtre catholique français des mains de la populace excitée par des provocateurs. Pour ce faire, nous avons dû battre un policier, sans toutefois le blesser. Je vous prie, Seigneur, accordez la paix éternelle à nos chers défunts.

— Daniel et Patrick Tavish, à votre tour, ordonna le Père.

— Un militaire ivre, de la police montée chargée de la répression des désordres, frappa notre grand-père de la crosse de son revolver, sans aucune provocation de sa part, alors qu'il priait paisiblement devant la chapelle de Shannon. Le lendemain, on trouva ce soudard mort, une croix verte peinte sur le front. Le juge nous Vane mit aux fers, nous déclara coupable, sans la moindre preuve, d'homicide volontaire et nous condamna tous deux à la potence. Seigneur, que nos morts reposent dans la paix éternelle !

L'un après l'autre, tous les assistants témoignèrent de la même manière spontanée et dure des injustices subies et prièrent pour leurs chers disparus.

— Et maintenant, qu'on éteigne les pipes et les feux. Le moment est venu de se reposer. Demain, la journée sera dure, car nous ne pouvons rester plus longtemps dans ce pays d'abondance, déclara le Père Cox, bénissant ses compagnons d'infortune d'un geste large.

Ils avaient préparé des couchettes au moyen de fougères séchées et d'aiguilles de pin. Le sommeil dispensa bientôt sa consolation aux malheureux pourchassés.

Seul le Père Cox resta éveillé. Des récits merveilleux faisaient le tour de l'Irlande au sujet de ce géant en robe de bure. C'est ainsi que l'on racontait qu'il pouvait se passer de boisson, de nourriture et de repos pendant des semaines entières, qu'il traversait aisément le Shannon à la nage portant sur son dos deux hommes inanimés, qu'un coup de poing lui suffisait pour enfoncer une lourde porte de chêne, etc... D'autre part, on prétendait que le fantôme vert était une sorte d'ange de la vengeance, chargé par Dieu d'assister le Père Cox.

Tel qu'il était là, assis dans la nuit tombante, il ressemblait à un rocher inébranlable contre lequel ni la pluie, ni le vent n'avait d'emprise. Néanmoins, un profond souci

marquait son visage. Son regard compatissant glissa de l'un à l'autre.

— Il ne m'appartient pas, Seigneur, de sonder vos desseins, murmura-t-il. Vous seul connaissez l'avenir. Combien de ces malheureux atteindront les Monts Ennis ? Lesquels d'entre eux verront la baie de Galway ? Pourrons-nous jamais mettre le pied sur le bateau sauveur ? Quoi qu'il en soit, que Votre volonté soit faite, Seigneur !

Soudain, il se redressa, les yeux fixés sur le sommet d'une colline lointaine, à peine visible à travers les arbres et les fourrés. Une étrange lueur verte monta, s'éteignit, puis se mit à clignoter rythmiquement.

Le Père Cox respira profondément.

Il comprit immédiatement le langage de cette mystérieuse lueur verte, transmettant ce redoutable message :

« Deux cents hommes sous les ordres du capitaine Peavy se dirigent vers les Monts Ennis. Votre route vers l'ouest est coupée. L'opération est conduite par le Lord Justice Vane lui-même. Quartier général au château Travers. »

Lorsque le signal vert cessa, des rides profondes creusèrent le front de l'ecclésiastique.

— Le château Travers ! marmotta-t-il. Ah, le téméraire Vane ! Voilà qui est provoquer Dieu et Sa justice !

CHAPITRE III

Le château Travers

Le vieux château des barons Travers s'élevait au milieu d'un endroit boisé, au sud des collines Ennis.

Les membres de cette famille étaient jadis fort riches, mais leur générosité, leur commisération active envers la misère sans fin de la population irlandaise et la prodigalité de leur assistance à ces pauvres gens firent considérablement baisser le niveau de leur fortune.

À l'époque de Cromwell, ce cruel persécuteur de tous les catholiques, anglais aussi bien qu'irlandais, les barons Travers auraient pu acquérir une grande puissance et des terres en abondance, à condition d'abjurer leur foi catholique. Mais jamais aucun Travers ne s'abaissa à une telle lâcheté. Aussi, on peut aisément s'imaginer la haine que les autorités londoniennes éprouvaient pour les seigneurs d'Ennis.

Quinze ans étaient passés depuis que le dernier des Travers avait subi une mort ignominieuse. Nous disons le « dernier », car Bernard, le fils unique du baron Terence, disparut sans laisser de traces le jour de l'exécution de son père. Le château que l'on avait confié à la garde de quelques soldats négligents, n'était plus qu'un trou à rats et à corbeaux. Dès lors, quoi d'étonnant à ce que le juge Vane fit grise mine en recevant l'ordre de diriger l'expédition punitive du capitaine Peavy à partir de la demeure abandonnée des barons Travers. En désespoir de cause, il envoya, et cela à ses frais, deux courriers à Preston et à Londres afin d'assurer ces messieurs, que des affaires administratives urgentes réclamaient sa présence à Limerick et que d'autre part, étant sujet à des accès de rhumatisme et accablé par surcroît d'un refroidissement aigu, une telle expédition serait néfaste pour sa santé.

Rien n'y fit. Un ordre bref et sec des autorités supérieures lui imposa de procéder à l'exécution du plan prévu.

Bellows, qui avait suivi son maître dans cette résidence inhospitalière, avait aménagé du mieux qu'il avait pu une des chambres moisies et délabrées, qu'égayait à présent un crépitant feu de bois. Il avait également emporté quelques tonnelets de vin et de brandy, ainsi que plusieurs bouteilles de porto 1829, de façon à ce que son maître puisse oublier ses soucis de temps à autre.

Assis au coin du feu par cette sinistre soirée d'automne, le juge écoutait le tohu-bohu réconfortant des soldats dans la cour du château.

— Deux cents militaires, avec Peavy à leur tête, bougonna-t-il. Au moins cette nuit je dormirai tranquille.

Bellows, en train de préparer un bol de punch brûlant pour lequel il n'épargna ni le rhum, ni le sucre, hocha pensivement la tête.

— Je regrette de devoir vous contredire. Votre Honneur. Le capitaine Peavy et une centaine de soldats sont partis vers l'ouest il y a environ une heure. Il paraîtrait qu'on a

découvert une trace des fugitifs de Limerick, d'après quelqu'un qui s'y connaît en traces. Cinquante autres soldats sont prêts à partir pour la côte dans le dessein de couper la retraite aux rebelles.

— Ciel ! s'écria Richard Vane. Il ne reste donc que cinquante soldats à ma disposition !

— Non pas, Votre Honneur. Ces cinquante derniers, conduits par le premier sergent Billings, ont reçu l'ordre de se poster dans les bois dès que la lune apparaîtra. Et voyez, Votre Honneur, la voilà justement qui montre le bout du nez au-dessus des arbres.

— Comment ? Gémit le juge. Je devrais donc rester seul dans cet antre de fantômes ? Jamais. Je m'y oppose.

— Je crains, Votre Honneur, que vous n'y puissiez rien faire. Tous ces ordres étaient consignés sous plis scellés et un caporal qui s'y connaît en papiers scellés...

— Assez ! hurla le gros. Tu me rendras fou à lier. Au moins, les portes sont-elles bien verrouillées ?

— Hélas, Votre Honneur, elles sont dépourvues et de clés, et de verrous. Mais permettez-moi de vous dire que je suis entièrement d'accord avec vous, cette ruine est un antre de fantômes.

— Balivernes ! Foutaise !

— C'est ce que je prétendis moi aussi lorsque cet imbécile de guide qui doit partir avec les troupes pour leur montrer le chemin, me prévint. Pourtant, il y a quelques minutes à peine, en traversant la grande salle, celle où pend un portrait du maître de céans, que vous avez condamné à la potence voilà quinze ans déjà, je vis...

Vane, qui à ce moment portait un bol de punch à ses lèvres, se mit à trembler si fort qu'il renversa la moitié du contenu sur lui.

— ... soudain une lueur verte glisser le long des murs, continua Bellows.

— Et... Ensuite..., bredouilla le Lord Justice.

— Je dois dire que si je suis déjà bien habitué aux fantômes de notre maison de Limerick, il me faudra un peu de temps pour apprendre à connaître ceux de ce trou à rats. Aussi suis-je parti sur la pointe des pieds. Toutefois, la lueur verte me parut plus infernale ici que chez nous.

Des ordres bruyants résonnèrent dans la cour.

— Les voilà partis, dit Bellows d'une voix lugubre.

Vane vida son bol de punch d'un trait.

— Allume des bougies ! Beaucoup de bougies ! ordonna-t-il.

Des bougies ! La seule chose à laquelle le fidèle serviteur n'avait pas pensé ! Il sortit des bagages quatre maigres chandelles de suif qui ne donnèrent que quatre timides flammes à peine suffisantes pour éclairer la large table de bois noir, laissant le restant de la chambre dans une pénombre mouvante.

D'autre part, comble de malchance, il ne fallait pas compter sur la lune. Elle ne daigna se montrer cette nuit-là que par un misérable petit croissant qui perçait à peine le brouillard brunâtre sans parvenir à éclairer tant soit peu les sombres carreaux des fenêtres.

Heureusement, le bol à punch était large et profond. De plus, Bellows l'avait rempli à ras bord. Vane put donc y puiser force et courage. La boisson fortement alcoolisée l'aida également à refouler les premières manifestations d'un cauchemar tenace.

Par deux fois une flamme verte sautilla à travers la chambre et par deux fois, celle-ci baigna entièrement dans une infernale lueur verdâtre. De temps à autre, Vane voyait une croix, verte également, surgir devant ses yeux embrumés. À certain moment, il crut même ressentir l'impact de deux gifles retentissantes et celui d'un violent coup de pied.

Finalement, une affreuse créature verte apparut devant lui. Des griffes d'acier le saisirent.

— Pitié ! Pitié ! hurla le juge, se sentant secoué comme un prunier.

— Par tous les diables, réveillez-vous donc ! Résonna une voix brutale.

Le capitaine Peavy se penchait sur lui, en lieu et place de l'effroyable monstre vert.

Les chandelles avaient été soufflées et la clarté d'une aube grise pénétrait déjà par les vitres sales.

— Que... Que se passe-t-il ? Bégaya le Lord Justice, la langue épaisse.

— Nous avons été aux prises avec les fugitifs durant toute la nuit, lui raconta Peavy, visiblement de fort mauvaise humeur. Comment aurions-nous pu prévoir que ces va-nu-pieds étaient armés ? Cette expédition punitive nous coûte cher. Il n'y a pas un seul survivant sur les cinquante hommes partis avec Billings. Moi-même, j'ai perdu vingt de mes meilleurs soldats. Quant aux cinquante autres, détachés vers la mer, ils ont eu à faire aux hors-la-loi de la côte et je crains fort qu'eux aussi n'aient été décimés jusqu'au dernier. C'en est fait de ma carrière, Vane.

— Et... les fugitifs ?

— Ils n'étaient plus que dix et n'ont pas survécu. Mais ce maudit papiste de Cox put s'échapper. Il ne perd rien pour attendre, car je l'aurai, Vane, je l'aurai ! Même au prix de ma vie et de celle de mon dernier soldat s'il le faut.

Vane tenta en vain de retenir le capitaine. Peavy sortit de la chambre, jurant et tempêtant.

— Seul ! Toujours seul ! Gémit le juge.

Ce ne fut que vers midi qu'il se réveilla d'un nouveau sommeil plein de visions cauchemardesques. Il avait à présent l'esprit plus ou moins clair. La vue de Bellows dressant la table le ranima quelque peu.

Le domestique lui servit un repas froid, mais néanmoins succulent : langue de bœuf, bécasses, pâté de jambon et fromage écossais.

Vane mangea comme quatre et fit amplement honneur à plusieurs bouteilles de qualité. Finalement, le vin l'ayant mis de bonne humeur, il alla jusqu'à inviter Bellows à en boire un verre avec lui.

— Si l'on attrape ce Père Cox, je le fais pendre immédiatement et, pour fêter cet événement, nous viderons à deux une bouteille de porto 1829, promet-il. Mais... qu'est-ce là ?

Poussant un cri d'horreur, il sauta de son fauteuil et courut se réfugier dans le coin le plus sombre de la chambre.

— Qu’y a-t-il donc, Votre Honneur ? demanda Bellows.

— Là... là..., sanglota Vane, montrant l’âtre.

— Ah, oui, je vois, répondit le valet posément. N’est-ce pas curieux ? D’habitude la flamme est d’un beau rouge vif et la voilà verte à présent !

En effet, de hautes flammes verdâtres montaient des fagots qui emplissaient l’âtre.

— Quelqu’un qui s’y connaît en feux verts..., commença Bellows, mais son maître lui intima désespérément l’ordre de se taire.

— Cela suffit ! Fais atteler les chevaux. Nous rentrons à Limerick avec le coche. Dépêche-toi.

Bellows secoua la tête.

— Je crains que ce ne soit impossible, Votre Honneur. Le coche y est, certes. Je l’ai même entièrement nettoyé après avoir huilé les roues. Mais il n’y a plus de chevaux. Le capitaine Peavy les a tous emmenés.

— Il n’avait pas le droit, hurla Vane. Mon Dieu, suis-je donc forcé de rester ici, dans ce nid de sorcières ? Moi, juge suprême de Sa Majesté, dois-je me battre contre un fantôme vert ?

— Il le faudra bien. Votre Honneur ! proclama Bellows.

Lorsque son maître le supplia de trouver une issue à cette situation dramatique, le facétieux domestique répondit que pour sa part, il était disposé à entreprendre à pied le voyage de retour de vingt-cinq miles, non sans toutefois faire allusion à de sinistres histoires de soldats et de fonctionnaires surpris par des hors-la-loi dans des embuscades, et qui furent écorchés vifs, rôtis ou écartelés.

— S’il en est ainsi, que Dieu nous vienne en aide ! Soupira Vane. Nous attendrons Peavy ici.

Mais lorsque la nuit tomba, le capitaine n’était pas encore revenu.

— Sa poursuite du satané moine l’aura entraîné trop loin, se dit Vane pour se donner un peu de courage.

Hélas, il ne devait jamais revoir Peavy. Le capitaine et ses derniers soldats avaient, eux aussi, été surpris par des outlaws dans les collines. À une croisée de chemins, une pique fichée dans le sol, portait sa tête jaune au nez pointu.

Ce fut une nuit noire, tumultueuse.

Bellows n’avait trouvé qu’une petite lampe à huile qu’il avait posée sur une table chargée de mets froids, d’apparence fort appétissante, mais demeurés intacts, car le très Honorable juge Richard T. Vane n’avait guère envie de manger. En revanche, il eut volontiers recours à la dive bouteille.

— Bellows ?

Il avait cependant crié fort, mais personne ne répondit à son appel.

— Bellows ?

Cette fois, il hurla le nom de son valet avec une angoisse indicible. En effet, la flamme vacillante de la petite lampe à huile avait subitement tourné au vert, elle aussi. Ce ne fut d’abord qu’une faible lueur verdâtre, qui devint progressivement plus forte, plus

rayonnante, et qui finit par répandre une clarté sinistre dans toute la pièce.

Vane tenta de fuir, mais ne put bouger. Était-ce le vin qui avait versé du plomb dans ses jambes ou la peur qui le paralysait ? C'était à peine s'il pouvait encore remuer les doigts !

Un cauchemar, une fois de plus ?

Non, Lord Justice Vane ne savait que trop qu'il était bien éveillé et que ce qu'il voyait était l'affreuse réalité.

Devant la porte ouverte à deux battants, se dressait un flambeau à la flamme verte.

Il avançait lentement, porté par une créature élancée, squelettique, enveloppée d'un manteau à capuchon, vert naturellement.

— Qui... qui êtes-vous ? Bégaya Vane.

— Tu sais fort bien qui je suis, Vane, dit la créature d'une voix sourde. Je suis le fantôme vert.

— Sottise ! Gémit le juge.

— Sottise, bien sûr. Je ne suis pas du tout un fantôme et les feux follets verts que tu vois depuis si longtemps, le moindre gamin peut les obtenir pour quelques shillings. C'est tout simplement du feu de Bengale. Mais ma vengeance n'en est que plus réelle. Qui je suis ? Mais le maître de cette maison.

— Impossible ! Il est mort depuis quinze ans.

— Je suis Bernard Travers, le fils de ta première victime, Vane. L'heure est enfin venue de payer pour tes innombrables crimes.

Vane se mit alors à crier au secours, car le pseudo-fantôme tenait en main une longue corde mince.

— Je te condamne à mort, Vane. Tu subiras la même mort ignominieuse qui fut celle de mon père.

La corde tomba en nœud coulant autour du cou du juge suprême et se resserrait déjà.

— Arrêtez !

Le fantôme vert cessa de tirer sur la corde.

Le Père Cox venait d'apparaître dans l'ouverture de la porte.

— Bernard Travers, déclara le prêtre d'un ton impérieux, trop de sang a déjà été versé. Au nom de Celui qui a proclamé « Tu ne tueras point », je vous ordonne d'épargner cet homme.

— Comment, Révérend ? Vous accorderiez grâce à ce scélérat, une grâce dont il profiterait pour commettre de nouveaux forfaits.

— Il ne le pourra pas. Il est notre prisonnier et nous accompagnera. J'ignore encore quel sera son sort, mais de toute façon, il aura l'occasion de se repentir de sa vie criminelle et ainsi, de sauver peut-être son âme misérable.

Vane retrouva son souffle. Il pouvait à peine croire que le Père Cox, dont il avait mis la tête à prix, voulait l'épargner. Mais il eut encore bien plus de peine à en croire ses yeux lorsque le prétendu fantôme vert rejeta son capuchon, découvrant :

Bellows en personne !

Épilogue

1860 !

Trois hommes épuisés traversaient la région de la chaîne montagneuse américaine, fort sauvage et par surcroît rendue dangereuse par des tribus indiennes – Sioux et Pawnees – qui y rôdaient, à l'affût de pillage et de vengeance.

Mais cette insécurité n'effrayait pas ces hommes. Les émigrés qu'il fallait secourir et réconforter étaient trop nombreux. Sans oublier les Peaux-Rouges, car à eux aussi on portait le divin Message.

Ils étaient tous les trois des soldats de Dieu, prêts à offrir leur vie pour leur Foi.

Deux ans plus tard, les rares voyageurs qui passaient au bord du chemin de Little Big Horn ne manquaient jamais de s'arrêter devant trois petites croix de bois.

C'était là que reposaient les trois envoyés de Dieu, après avoir succombé à la fièvre en soignant des malades d'une tribu de Pawnees, accablés par ce terrible mal.

Des mains malhabiles, mais pieuses, avaient gravé leurs noms dans le bois rugueux, qui ne tarderait pas à être recouvert de moisi *vert*.

Père Cox
Bernard Travers
Richard T. Vane

Le trésor de la crypte

CHAPITRE I

Le fantôme du Mato Grosso

Okoti leva lentement la tête, jeta un regard méfiant autour de lui, puis se hâta de regagner, en rampant, le bosquet de fleurs épineuses rouges qui lui servait de cachette, car il avait perçu un bruit bizarre.

Le bruit se rapprocha, menaçant, et Okoti n'avait pas d'arme.

Les branches épineuses s'écartèrent. Un groin couvert de poils noirs parut, tandis que deux yeux de jais le regardaient méchamment.

Okoti sourit. Un petit cochon des bois, rien de plus. Le garçon regrettait à présent de n'avoir ni épieu, ni même un couteau. Il avait en effet grand-faim et un succulent cuissot de marcassin ne serait pas à dédaigner. Mais hélas, chasser lui était interdit pour le moment, car il devait être fort prudent.

Sa vie était en danger.

Il ne pouvait pourtant rester couché plus longtemps entre ces broussailles. De grosses mouches bourdonnaient autour de sa tête et, pis encore, entre les feuilles mortes qui jonchaient le sol, il voyait se tortiller des serpenteaux coraliens. Or, une seule morsure de ces petits reptiles suffisait pour vous envoyer dans l'éternité.

Oserait-il prendre la direction de la rivière ? C'était sa seule chance de salut. Si toutefois il lui était encore possible d'être sauvé.

Reprenant courage, il rampa hors du bosquet épineux, d'une manière si habile qu'aucune feuille, ni branche ne crissa. Le sentier qu'ils avaient suivi s'étalait devant lui. Il vit le groupe d'arbres auxquels étaient suspendus plusieurs serpents paresseux qu'un œil non expérimenté aurait facilement pris pour des lianes. Sachant qu'ils n'étaient pas dangereux si on ne les molestait pas, Okoti passa devant eux sans hésiter.

L'indien Cacota qui l'avait entraîné et lâché subitement en percevant l'approche d'un ennemi, reviendrait-il pour le reprendre et l'emmener de force dans les profondeurs de la forêt ?

Soudain, il s'arrêta. Là, devant lui, le Cacota gisait au milieu du sentier, les yeux vitreux, la main crispée, mais inerte, tenant encore la lance de bois.

Okoti s'approcha de son ennemi, vit qu'il était bien mort et lui flanqua un coup de pied.

— Vipère puante ! Chien galeux ! J'espère que ton esprit ne connaîtra jamais de paix.

Paroles affreuses dans la bouche d'un garçon de douze ans. Mais la colère d'Okoti était compréhensible.

Il appartenait à la tribu des Morocuyus, gens paisibles qui vivaient du poisson abondant de la rivière Japura et du petit gibier des forêts avoisinantes. Ils avaient accueilli les missionnaires fraternellement et laissé baptiser leurs enfants. De temps à autre, dans leurs longues pirogues effilées, ils glissaient le long de l'Amazone, jusqu'à Manaos où ils étaient les bienvenus chez les Blancs.

Que subsistait-il à présent de leur communauté au bord de l'eau ? Dans le petit village des Morocuyus, dévoré par les flammes, les hommes et les femmes avaient été massacrés et les enfants emportés dans les ténèbres de la forêt vierge. De ses propres yeux, Okoti avait vu tomber le bon Père Sanchez, le cœur percé par un épieu.

Tout cela était le fait des Cacotas, une tribu apparentée avec laquelle ils avaient pourtant vécu en paix durant de nombreuses années. L'un d'entre eux, un vrai colosse, avait arraché Okoti de la cabane de ses parents. Après l'avoir battu presque à mort, il avait entraîné le malheureux garçon dans la forêt.

Okoti frissonnait de peur. N'avait-il pas entendu raconter au sujet des Cacotas, qu'ils offraient des sacrifices humains à leurs dieux et que même ils ne dédaignaient pas la chair humaine, surtout celle de jeunes garçons.

En secret, il avait invoqué la sainte femme dont le Padre Sanchez lui avait si souvent parlé. Une belle femme, vêtue d'une robe bleue comme le ciel et aussi rayonnante que le soleil levant. Pour sûr qu'elle avait dû entendre son appel puisque le voleur d'enfants gisait là, mort, à ses pieds. Okoti remarqua sur le front du sauvage un petit trou d'où s'écoulait un mince filet de sang.

Il examina les armes du Cacota : une solide lance effilée comme une épine, un arc et des flèches, probablement empoisonnées, et par surcroît un couteau brillant, pareil à ceux que possèdent les Blancs. À présent, il pourrait chasser et ne plus mourir de faim.

— Dommage que le cochonnet ne se montre plus, pensa-t-il.

— Karou ! Bou ! Bou ! Karou ! Uh ! Uh !

Ce concert de cris fut le signal d'une avalanche de noix dures dont une l'atteignit à l'épaule déjà douloureusement contusionnée, ce qui lui arracha un cri de douleur.

C'était l'accueil des singes hurleurs.

Okoti les vit grimper à travers l'épais feuillage, cherchant d'autres noix pour le bombarder.

Des compagnons agaçants certes, mais pour le moment tout de même les bienvenus.

Il leva lentement son arc, visa une ombre fugitive et lâcha la flèche vibrante.

Touché !

Un vilain singe noir tomba...

Le jeune Indien dégagea rapidement la flèche de la blessure en ayant soin de découper le bout de chair contaminée par la pointe enduite de poison.

Il aurait pu amorcer un feu, car il connaissait diverses façons de le faire, mais cela prendrait trop de temps. Quand nécessité oblige, les Indiens de la forêt n'hésitent pas à manger cru, aussi bien la viande que le poisson.

Quelques minutes lui suffirent pour apaiser les affres de la faim.

Le Cacota avait également sur lui une gourde en bois encore à moitié remplie d'eau. Okoti en but une petite gorgée. Il lui fallait être parcimonieux, car il n'atteindrait peut-être pas la rivière de sitôt et d'après l'état de la végétation autour de lui, il avait remarqué qu'il ne devait y avoir ni source, ni étang dans le voisinage.

Il parcourut le sentier à pas rapides. Le jour était loin de décliner et malgré l'éternelle pénombre de la forêt tropicale, la clarté solaire perçait suffisamment l'épaisse voûte du

feuillage.

Il ne doutait pas que sa bonne étoile l'aiderait à trouver un bon gîte pour la nuit, à l'abri de son pire ennemi, le jaguar. Par exemple, un de ces larges et sombres palmiers à caoutchouc dont les branches basses sont trop cassantes pour supporter le poids d'un grimpeur de la taille d'un fauve.

Il va de soi qu'il aurait préféré dormir à l'intérieur de la clôture sûre d'un village, mais il avait déjà souvent passé la nuit dans la forêt avec son père Meremio, lorsqu'ils étaient surpris par l'obscurité, au cours d'expéditions de chasse. À présent, l'esprit du vaillant Meremio était arrivé dans les éternels champs de chasse d'où les Cacotas, à cause de leur trahison, seraient à jamais bannis.

Okoti ricana. Son père, sa mère et ses deux petits frères étaient bien heureux maintenant. Padre Sanchez, également assassiné, s'occuperait d'eux dans l'au-delà. Par contre, le vilain Cacota qui l'avait enlevé brûlerait dans les flammes éternelles.

Juste châtiment !

✱

✱ ✱

Okoti trouva un hévéa approprié, un arbre d'une taille exceptionnelle. Il eut vite fait de grimper le long du tronc lisse et s'installa confortablement entre les branches serrées, à mi-hauteur du sommet. Heureusement, il n'y devrait craindre ni serpents, ni scorpions, ni araignées venimeuses, car toutes ces bestioles évitent les résineux.

Un cri plaintif s'éleva des profondeurs de la forêt. Malgré son courage, le jeune Indien frémit. Le jaguar rôdait, en quête d'une proie. À présent, le cri semblait tout proche. Mais brusquement il se tut et ne se manifesta plus.

Une ombre grise glissa le long du sentier. Tels ceux d'un chat, deux yeux brillèrent dans les ténèbres. L'ombre s'arrêta au pied de l'arbre dans lequel Okoti s'était endormi. Immobile, elle écouta.

Partout où l'ombre se montrait, le jaguar s'écartait prudemment. Même l'anaconda, le serpent gigantesque, meurtrier mais stupide, semblait en avoir peur.

Okoti, bien sûr, ignorait tout cela.

Car l'ombre grise était un des plus grands secrets de la forêt vierge brésilienne du Mato Grosso.

CHAPITRE II

La rançon

Autrefois, à l'époque de la colonisation, Conceida était une ville belle et riche, avec une cathédrale, un couvent, un palais pour le Señor Gobernador et une place d'armes. Vers le sud, en remontant la rivière Juhura, un des affluents de l'Amazone, le sol abondait en gisements d'or. Les fleuves prodiguaient poissons en abondance et dans les forêts voisines, le gibier pullulait.

Puis soudain, il y a environ un siècle et demi, les eaux devinrent capricieuses et débordèrent de leur lit jusqu'à plusieurs miles, transformant une immense étendue de terres en une succession de marécages pestilentiels où bientôt les pernicioeux moustiques répandirent la fièvre mortelle des marais.

Vers la fin du XVIII^e siècle, Conceida n'était plus qu'un amas de ruines que ne cessait d'envahir la forêt vierge. Le dernier Gobernador – ou gouverneur – l'austère Juan Rodriguez, déjà relevé de sa fonction et de son autorité, quitta son palais où les arbres poussaient déjà à travers les toits, et disparut sans laisser la moindre trace.

Personne ne sut ce qui lui était arrivé. On certifia cependant qu'il n'atteignit jamais la côte. Quoi qu'il en soit, on le chercha en vain de Manaos à Santarem.

Mais la cathédrale, si splendide naguère et quoique partiellement effondrée et dans un état avancé de délabrement, ne fut pourtant pas abandonnée. On trouva toujours un prêtre et une dizaine d'indigènes pour habiter la ville morte pendant les quelques années de vie que leur laissaient la fièvre paludéenne, les serpents venimeux et les Indiens pillards.

Ce n'était pas un Portugais, mais un Français de Picardie qui avait déjà pérégriné un peu partout dans le monde avant d'aboutir à ce dernier poste sur l'Amazone aux mille périls.

Ses supérieurs l'avaient souvent pressé d'abandonner cet endroit dangereux et d'exercer son sacerdoce dans des régions plus civilisées de ce pays incommensurable. Chaque fois il refusait, courtoisement, mais résolument.

— Les quelques années qui me restent à vivre sur cette terre, je veux les consacrer à ramener ces vauriens d'indiens dans le bon chemin.

Ses amis qui connaissaient la contrée hochaient la tête.

— Vauriens ! Le mot est bien trop faible ! Les Turats et les Pamas sont de vrais sauvages. Certes, les Pamas sont de superbes spécimens, bâtis comme des héros grecs, mais nantis d'un cœur de démon – pour autant qu'un démon puisse avoir un cœur...

Ce à quoi Padre Salvador avait répondu :

— D'accord. Mais par contre, il y a mes bons Morocuyus. Bien trop bons pour être abandonnés au triste sort que leur réserve cet enfer !

En ce matin d'été torride, le Père Salvador se remémorait ces paroles.

Trois mois auparavant, le village des Morocuyus avait été décimé par les perfides

Cacotas qui massacrerent tous les habitants jusqu'au dernier. Son bon ami Sanchez était au nombre des victimes.

Assis sur un banc rudimentaire de la véranda de sa pauvre demeure, les yeux flamboyant d'indignation, Padre Salvador regardait l'Indien musclé, aux traits durs, qui se présentait :

— Mon nom est Gavio. Je suis le chef de la tribu des Cacotas.

— Dans ce cas, tu ferais bien d'éviter cet endroit, coupa le prêtre. Bientôt la police de la rivière remontera le fleuve. Et ma foi, je ne ferai rien pour l'empêcher de pendre haut et court quelques Cacotas, car ils l'auront bien mérité.

Gavio ricana, sûr de lui.

— Les policiers n'iront pas plus loin que Santarem cette année, Padre. Et même s'ils le faisaient, ils ne rencontreraient aucun Cacota... J'ai décidé de m'enfoncer plus avant dans la forêt avec ma tribu.

Il parlait couramment le portugais, ayant été jadis guide d'une expédition scientifique, partie d'Almeirim.

— Que viens-tu faire ici ? demanda le Padre d'une voix dure.

— Chercher de l'or, Padre. Beaucoup d'or !

Le prêtre eut un rire moqueur.

— De l'or ? J'en ai vu beaucoup dans ma vie, mais n'en ai jamais eu en ma possession.

L'Indien secoua furieusement la tête.

— Le Padre ment. Le trésor du Señor Gobernador, Juan Rodriguez, est caché ici à Conceida et le Padre le surveille. Les Cacotas connaissent la valeur de l'or et des pierres précieuses. Ils en ont besoin pour acheter des fusils et des couteaux, et bien d'autres choses encore... Tout ce que les Blancs cupides voudront nous vendre.

— Disparais, voyou, siffla Salvador. Disparais avant que l'envie ne me prenne de t'étriller le dos de mon fouet à chiens.

— Le Padre ne fera pas cela, car j'ai quelque chose à lui vendre. Quelque chose qui pour lui a plus de valeur que tous les trésors des Gobernadores.

Le prêtre le regarda, stupéfait.

— J'écoute...

— Je possède la cassette noire dans laquelle Padre Sanchez enfermait tout ce qu'il utilisait pour ses rites magiques.

Salvador chancela, comme s'il venait de recevoir une gifle. Ces bandits avaient donc en leur possession les hosties, l'huile sainte et tous les objets du culte !

Gavio ricana de plus belle.

— Si le Padre ne nous donne pas l'or, nous offrirons tout ce que contient la cassette de Padre Sanchez à nos propres dieux : le serpent Ourekou dans la forêt, et le caïman sacré sur la rive.

— Tu n'oseras pas !

— Si le Padre veut se donner la peine de passer la tête par la fenêtre, il verra la cassette noire sur la Plaza. Mais attention, elle est gardée par dix solides Cacotas armés de lances

et de flèches.

— Seigneur, ne laissez pas s’accomplir un tel sacrilège ! murmura Salvador.

Machinalement, il obéit aux instructions de l’Indien.

En effet, la cassette de Padre Sanchez était bien là, mais il n’y avait aucun gardien aux alentours.

— Caramba ! hurla Gavio. Qu’est-il arrivé ?

Une voix claire répondit en portugais :

— Il est arrivé que ces chiens de Cacotas se sont sauvés. Je ne sais s’ils iront loin, car l’Ombre grise les poursuit !

Quatre coups de feu successifs résonnèrent dans le lointain.

— Et voilà encore quatre Cacotas en moins ! s’écria la voix, réjouie. Les crocodiles se régaleront.

À présent, Gavio tremblait de tous ses membres.

— Padre ! supplia-t-il, prenez-moi sous votre protection. C’est la voix du diable. L’Ombre grise nous tuera tous.

Salvador eut beau regarder de tous côtés, il ne vit personne.

— Cessez de jouer à cache-cache ! Admonesta-t-il. Montrez-vous.

— Tout de suite, Padre. Mais Gavio doit d’abord lever les bras. Mon fusil est fixé sur sa vilaine tête.

Quelques secondes plus tard, un jeune Indien vêtu d’une chemise et d’un pantalon sortait de derrière une haie d’assidis. En effet, il tenait un petit fusil Remington pointé sur Cacota.

Padre Salvador fronça les sourcils. Ce garnement ne lui était pas inconnu.

— Tiens, tiens ! Ne servais-tu pas la messe avec Padre Sanchez ?

— Oui, Padre. Je suis Okoti, le seul survivant des Morocuyus. Je vous rapporte la cassette de Padre Sanchez, avec les compliments de l’Ombre grise. Tout y est, vous verrez.

— Vous entendez, Padre, gémit Gavio. L’Ombre grise ! Ce garçon est un démon. Il faut le tuer tout de suite.

— C’est toi que je vais tuer, Gavio, cria le gamin.

Le Père se mit devant l’Indien tremblant, afin de le protéger.

— Tu es chrétien, Okoti, dit-il. Tu connais donc notre loi « Tu ne tueras point ». Baisse ce fusil.

Okoti obéit, visiblement avec répugnance.

— Il y a des serpents et des caïmans qui sont moins coupables que Gavio et pourtant on les tue, murmura-t-il.

— Qui est l’Ombre grise ? demanda Salvador.

L’enfant secoua résolument la tête.

— C’est une ombre et elle est grise, c’est tout ce que je peux dire. C’est elle qui me donna ce fusil et m’apprit à tirer. Les Cacotas sont des traîtres. L’Ombre les tuera tous, ils l’ont mérité.

À nouveau quelques coups de feu retentirent dans le lointain.

— Un plein chargeur, jubila Okoti. À présent, tous les Cacotas qui gardaient la cassette noire sont morts. Pourquoi pas Gavio, Padre ? Il est le plus malfaisant de tous.

— Ne me laissez pas assassiner, Padre, supplia Gavio. Et surtout, ne me laissez pas tomber entre les mains de l'Ombre grise.

— Tu peux rester, décida Salvador. Peut-être seras-tu un jour délivré du mal. Mais cet espoir est bien minime.

Okoti semblait déçu.

— Puis-je au moins lui tirer une balle dans la jambe, Padre ? Ainsi il boitera tout le restant de sa vie, car je viserai la rotule.

— Tu ne toucheras pas à un seul de ses cheveux, Okoti. Remercie l'Ombre grise en mon nom et dis-lui que je prierai pour elle et... aussi pour toi. Demande-lui de ne plus tuer d'autres Cacotas. Ils sont déjà suffisamment punis.

— Très bien ! Je lui remettrai votre message, s'écria l'adolescent, avant de disparaître d'un bond derrière les assidis en fleur.

Gavio s'agenouilla.

— Padre, ma vie vous appartient.

— Sottises, gronda le prêtre.

— Si je pars d'ici, l'Ombre grise m'attrapera. Elle n'a aucune pitié. Elle punit tous les... malfaiteurs.

— Elle n'en a pas le droit. Seuls Dieu et les serviteurs de la loi ont le droit de punir.

— Allez-vous m'enfermer dans un trou noir jusqu'à ce que la police fluviale arrive pour me pendre ?

Salvador lui jeta un regard pénétrant.

— Non. Tu es libre d'aller et venir à ta guise. Et même de partir, si tu le préfères.

— Mais je veux rester ! Où pourrais-je trouver ailleurs asile et protection ?

— Dans ce cas, reste. Prends cette cruche et va chercher de l'eau à la source. Prépare le feu et mets des haricots dans la marmite. Il sera bientôt temps de manger.

Ce fut ainsi que Gavio, le bandit sacrilège, entra au service de Padre Salvador et que la rançon pour la cassette noire ne fut jamais payée.

CHAPITRE III

Des visiteurs inattendus

La saison des pluies touchait à sa fin.

Padre Salvador avait été mis à rude épreuve, car des épidémies s'étaient déclarées dans toutes les tribus d'indiens voisines. De plus, le gibier était devenu rare et la pêche presque impraticable à cause de la rapidité du courant dans les cours d'eau.

Le convoi qui tous les deux mois ravitaillait Conceida en produits de première nécessité, n'avait pu quitter Manaos par suite du mauvais état des routes. Il y avait donc pénurie dans cette cité autrefois si prospère.

Padre Salvador était un homme à tout faire : médecin, chasseur, pêcheur, forgeron et menuisier. En effet, les Indiens Pamas, d'un naturel stoïque mais sans volonté, préféraient se laisser mourir de faim et de maladie, plutôt que faire le moindre effort pour en sortir.

Gavio aidait fidèlement son maître dans ses tâches multiples. Ainsi, il s'aventurait courageusement dans la forêt -pourtant infestée d'affreux serpents à cette période de l'année – afin d'y attraper quelques poules sauvages ou même un singe. Médiocres rôtis, certes, mais à défaut d'autre chose...

Au risque de sa vie, il remontait le fleuve sur une petite pirogue, à la recherche de poissons qu'il perçait de son épieu. Il avait parfois la chance d'abattre un *capivari*, remarquable rongeur qui lui, ne fournissait pas moins de cent livres de chair comestible. Son maître et lui en mangeaient à peine, la plus grosse part allant aux Pamas affamés.

— Vous feriez mieux de les laisser mourir, Padre, déclarait-il parfois. Lorsqu'ils auront repris des forces, ils vous remercieront en vous volant et même en vous tuant s'ils y voient leur avantage.

Pareilles paroles lui valaient chaque fois une vive remontrance.

— Ce sont des enfants de Dieu, Gavio, tout comme toi et moi.

Le Padre avait eu bien de la peine à convertir Gavio, adorateur fanatique de la nature, à la vraie foi. Ce furent surtout des considérations matérielles qui prévalurent d'abord. De sorte que l'Indien comprit enfin que le Dieu du Padre devait être très bon pour le garder, lui, Gavio, hors de la portée de l'Ombre grise et de la police fluviale.

Le soir, à la lueur vacillante de la torche de résine, le Père le surprenait souvent à marmotter et à soupirer.

— Padre Sanchez, là-haut dans le ciel, est-il très fâché contre moi ? demanda-t-il une fois.

— Certainement pas, Gavio, répondit Salvador.

— Mais... je crois bien que c'est ma lance qui le tua, bégaya l'Indien.

— Si tu continues à vivre décemment, toi aussi tu arriveras un jour au ciel, Gavio, et tu verras alors que vous deviendrez tous deux de grands amis.

— Je l'espère, Padre. Mais j'espère aussi que l'Ombre grise et ce petit vaurien d'Okoti

n'y arriveront pas. Pour sûr qu'ils me rendraient la vie dure !

Salvador rit et répondit qu'au ciel personne ne pensait à rendre la vie dure à qui que ce fût. Toutefois, Gavio ne semblait pas très convaincu.

— Aujourd'hui, j'ai tué un petit crocodile, Padre. Je le donnerai entièrement aux Pamas, sans rien garder pour moi.

— Dans ce cas, ami, tu es sur le bon chemin pour devenir un vrai chrétien !

La pluie cessa brusquement et le soleil perça à nouveau la voûte des nuages. Néanmoins, il faudrait encore pendant un certain temps pourvoir les Pamas malades de quinine et d'aliments reconstituants. Mais cela serait plus facile, car à présent des bandes d'oies sauvages atterrissaient dans le voisinage et des petits cochons d'eau se laissaient aisément attraper. Aussi les casseroles en fer blanc se remirent-elles à bouillonner gaiement dans les huttes à moitié démolies des Pamas, qui petit à petit, sortirent de leur apathie et de leur prostration.

Un matin, Gavio gravit, haletant, les marches de la véranda où Salvador lisait son bréviaire.

— Padre, un canoë aborde la rive avec trois Blancs. Les payeurs sont des Indiens Paratintins !

Le prêtre ferma son bréviaire et suivit son serviteur à pas rapides. À mi-chemin, ils rencontrèrent trois Européens et un porteur indien. Ce fut ainsi qu'il fit la connaissance des membres d'une expédition britannique, très limitée il faut le dire : Lord Weldon et les professeurs Ruthledge et Wheel.

— Padre Salvador, dit Lord Weldon, je suis heureux de vous trouver en bonne santé. À Manaos, on me regarda avec incrédulité lorsque je m'informai de vous. Ils pensaient là-bas que vous n'auriez pas survécu à cette terrible saison des pluies. Je suis porteur d'une lettre de recommandation pour vous de la part de l'évêque de Para.

La lettre priait le Padre d'assister Lord Weldon et ses compagnons dans leurs recherches historiques et archéologiques à Conceida.

Le repas terminé, au cours duquel Gavio fut félicité pour la manière avec laquelle il avait préparé la chair blanche et tendre d'un capivari, le professeur Wheel prit la parole.

— Lord Weldon qui assure les frais de cette expédition, désire rassembler une documentation étendue au sujet de l'ancienne Conceida colonisée et avant tout du dernier Gobernador.

— Le Señor Juan Rodriguez ? demanda Salvador.

Wheel sourit, un rien ironique.

— En effet, on l'appelait ainsi. Cela a un son ibérique, n'est-ce pas ?

— N'était-il donc pas ibérien, comme vous dites ?

— Que non, anglais...

Le professeur sortit un carnet de sa poche.

— Il naquit à Londres en 1767 et quitta la Grande-Bretagne en 1792 pour... hum... des raisons personnelles.

— Parce qu'il mena une vie dissolue pendant sa jeunesse, interrompit le professeur

Ruthledge.

— Taisez-vous donc, grogna Wheel.

— Pourquoi devrais-je me taire ? Le temps a passé l'éponge sur ses frasques. Ce qui est d'ailleurs facile pour quelqu'un qui sut réunir une fortune colossale.

— Était-il donc devenu si riche ? demanda le religieux.

Ruthledge lui lança un regard moqueur.

— Comme si vous ne le saviez pas. Révérend, insinua-t-il avec un ricanement agressif.

À son tour, Wheel eut un geste d'impatience.

— Il vint s'établir dans ce pays et exploita à Conceida des gisements aurifères ainsi qu'une garempira – ou mine de diamants si vous préférez – en faisant travailler un grand nombre d'esclaves indigènes qu'il menait à la dure. Puis, entre 1802 et 1805, il quitta la région et disparut de la circulation.

— Ce dernier fait est indubitablement vrai, approuva Salvador.

— Eh bien, sachez que Juan Rodriguez s'appelait en réalité William Weldon.

— Il était mon grand-oncle, déclara Lord Weldon. Et si je suis ici, aujourd'hui, Padre Salvador c'est parce que j'ai obtenu du gouvernement brésilien l'autorisation inconditionnelle de prendre possession des propriétés de mon parent.

— Propriétés ! s'exclama Salvador, stupéfait. En dehors des ruines de son palais, je me demande bien ce qui lui appartient ici ?

— C'est à nous de le découvrir, affirma sèchement Ruthledge, et nous comptons sur vous pour nous y aider, Padre.

Ce ne fut qu'à ce moment que le prêtre s'avisa de regarder ses visiteurs inattendus avec plus d'attention. Ce qu'il vit ne lui plut pas trop. Weldon semblait bien être une personnalité éminente. De taille svelte mais bâti en force, son visage aurait pu être qualifié de beau si les traits, secs et durs, n'avaient été déformés par une certaine insensibilité. Toutefois, Salvador ne le trouva pas antipathique.

Le professeur Wheel était le type de l'intellectuel : front haut, yeux clairs, mains soignées. Mais il y avait en lui quelque chose de surnois qui inspira de la méfiance au religieux.

Quant à Ruthledge, il contrastait désagréablement avec ses deux compagnons. Ce colosse d'au moins six pieds, avait le visage basané, pustuleux, les lèvres épaisses et les yeux petits et enfoncés. Quoiqu'il se fût présenté en qualité de professeur, son langage était rude et peu policé. Avec son front bas, il avait plutôt l'air d'un portefaix ou d'un patron de cabaret.

Le prêtre haussa les épaules d'un air détaché.

— Les racontars, légendes et contes fantaisistes faisant état de trésors cachés, de fabuleuses mines d'or et de diamants, foisonnent dans ce pays comme les crocodiles dans l'Amazone. Seules les ruines du vieux palais valent la peine d'une exploration, mais alors exclusivement pour des zoologues qui n'hésiteraient pas à risquer leur vie pour la science, car on peut y faire connaissance avec au moins trente espèces différentes de serpents venimeux, scorpions, mille-pattes dangereux, et même avec les tintinas...

— Qu'est-ce ? demanda Wheel, l'air intéressé.

— Une araignée de la taille d'un crabe, pourvue de pattes piquantes et de glandes à poison. C'est le meurtrier le plus affreux du monde animal. Une seule morsure ou piquûre, et la victime meurt dans d'atroces douleurs au bout de quelques minutes.

— Assez ! s'écria Ruthledge. Nous ne sommes pas venus ici pour entendre de telles sottises.

Outré par ce ton brutal, Salvador se leva.

— Je regrette beaucoup, Messieurs, mais je n'ai rien d'autre à vous dire, rétorqua-t-il, glacial.

CHAPITRE IV

Le trésor du Gobernador

Gavio courba la tête, n'osant regarder son maître en face.

— Que veulent donc ces Pamas qui rôdent autour de l'église ? demanda Salvador. Ils n'ont pas l'habitude de venir jusqu'ici.

L'Indien trembla. Il dit enfin :

— Ils vont entrer dans la crypte de l'église souterraine avec les Anglais. Les Pamas ont reçu des couteaux de fer, des haches et des petits miroirs que les étrangers ont apportés dans un second canoë, arrivé hier, et qui est plein de marchandises de troc.

— Qui leur a parlé de la crypte, Gavio ?

Le Cacota leva des mains suppliantes.

— J'ai du remords, Padre... Les Blancs m'ont fait boire de l'eau de feu !

— Et naturellement, tu n'as pu t'empêcher de parler du prétendu trésor du gouverneur, qui serait caché dans l'église souterraine ! Pas vrai ? cria le prêtre, furieux. Gavio, tu es un idiot. Je ne sais que trop que tu crois à cette fable, mais rien n'est moins vrai...

— Mais alors, pourquoi est-il défendu d'entrer dans la crypte, Padre ? Insista obstinément Gavio.

— Mes prédécesseurs qui ont édicté cette défense ont dû avoir des raisons indiscutables de le faire, sans aucun doute. Aussi, ai-je toujours respecté ces prescriptions. Mais je puis t'affirmer qu'il n'est pas question d'un trésor ou de quelque chose d'analogue.

— Là où habite un dragon, il y a toujours un trésor caché qu'il doit garder, proclama Gavio, solennel.

— Un dragon ! murmura Salvador, le visage altéré.

Lorsqu'il était arrivé à Conceida, il y a bien des années déjà, son prédécesseur, Dom Alfonso, était à toute extrémité. En fait, il mourut dans ses bras. Ses dernières paroles lui étaient restées clairement gravées dans la mémoire :

— Verrouiller la crypte... maçonner... horrible créature... ne jamais entrer... mort et malédiction...

— Gavio doit encore avouer quelque chose de très vilain au Padre, ajouta l'Indien d'une voix hésitante.

— Parle !

— Les Anglais ont promis aux Pamas de les aider dans leur lutte contre les Genipapos.

Padre Salvador sursauta. Les Genipapos étaient des Indiens paisibles, connus pour leur hospitalité. Il avait d'ailleurs déjà converti un grand nombre d'entre eux au christianisme.

— Mais les Pamas ne sont pas sur le sentier de la guerre avec les Genipapos ! s'écria-t-il.

— Peut-être pas, Padre, mais un groupe de Pamas, armés de fusils reçus des Blancs, ont pénétré hier dans leur village avec le gros Anglais aux yeux de cochon, pour y prendre du butin. Beaucoup de Genipapos ont été tués.

— C'en est trop ! hurla Salvador, se levant précipitamment. Mais Gavio le retint.

— La vengeance est déjà venue, Padre. Quelques heures plus tard, les Genipapos avaient de nouveau leurs biens volés et douze Pamas furent tués de façon mystérieuse. Le jeune Okoti est alors sorti du bois et a jeté les cadavres aux crocodiles et aux piranhas de la rivière. Et Okoti est au service de l'Ombre grise.

Salvador soupira.

— L'Ombre grise ! Un vengeur sans aucun doute. Pourtant, je ne puis être d'accord avec sa manière d'agir, même s'il s'agit de malfaiteurs.

Soudain Gavio poussa un cri et tendit le bras vers la place de l'église baignée de soleil.

— Regardez, Padre ! Les Pamas n'entreront pas dans la crypte... Ils se sauvent. Et voilà Okoti !

Le jeune Indien venait en effet d'apparaître devant le portail de l'église, riant à se rompre les côtes, tout en lançant des jurons insultants aux fuyards.

— Okoti, viens ici, cria Salvador.

Le garçon salua respectueusement, mais fit demi-tour et fila comme une flèche.

Des pas lourds s'approchèrent et bientôt Lord Weldon et ses deux comparses mirent pied sur la véranda. Weldon salua le prêtre d'un geste de la tête, Wheel sourit ironiquement, mais Ruthledge lui lança un regard de menace non déguisée.

— Padre Salvador, dit Lord Weldon, il se passe ici des choses singulières qui contrecarrent mes projets. Je regrette d'avoir à supposer que vous en êtes l'instigateur.

— Vous parlez par énigmes, Sir.

D'un geste rageur, Ruthledge imposa silence à son chef.

— Pas de paroles inutiles, Weldon. Ce singe en soutane noire complote contre nous avec quelques mystérieux complices que nous materons tôt ou tard. Quoi qu'il en soit, nous avons perdu nos guides. Inutile de gaspiller notre temps à en chercher d'autres. Padre Salvador, ouvrez la crypte et montrez-nous le chemin. Votre imbécile de domestique nous accompagnera également. Allons, dépêchons-nous !

— Je refuse ! Coupa le Padre, calmement.

— Tu n'as rien à refuser, rugit le colosse. J'ai ici un argument qui te rendra docile comme un agneau.

Et il pointa un revolver de gros calibre sur la poitrine du Père.

— Je ne te tuerai pas tout de suite, ricana le scélérat, mais te logerai quelques balles dans le corps qui te feront souffrir durant des heures. Et pendant ce temps, tu pourras regarder brûler ton église !

Le professeur Wheel donna une légère tape sur l'épaule du prêtre.

— Ruthledge est assez rude de nature, Padre. Je crois pourtant qu'il ne badine pas. Résignez-vous donc à votre destin et laissez-moi faire, comme disait un bourreau à un pauvre diable auquel il allait couper la tête. Accompagnez-nous de bon gré. Il y aura peut-

être une petite part du trésor pour vos pauvres. Et qui sait si vous n’y dénicherez pas autre chose que de l’or ou des diamants ! Un petit brin de *ruhara*, par exemple. Hahaha !

Gavio, qui avait suivi cette scène de près, bondit comme s’il avait été piqué par une vipère.

— Ne prononcez pas ce mot. Vous pourriez en mourir ! s’écria-t-il.

— Bizarre ! Ironisa Wheel. Je croyais au contraire que cette plante avait le pouvoir de prolonger la vie indéfiniment^[4].

— Oui, à condition de ne pas la nommer, grinça Gavio. D’ailleurs, personne ne l’a jamais trouvée, sauf... l’Ombre grise, naturellement.

— Ferme-la, vociféra Ruthledge. Nous sommes ici pour trouver de l’or et des pierres précieuses et non des philtres de vieilles sorcières. Allons, en avant !

*

* *

Salvador déverrouilla la lourde porte ornée de cuivre, devant laquelle il s’était arrêté si souvent, sentant sourdre en lui involontairement le désir – pourtant immédiatement refoulé – de découvrir ce qui se cachait derrière.

— C’est tout ce que je peux faire pour vous, déclara-t-il.

Mais les Anglais lui ordonnèrent brutalement de les accompagner.

Ruthledge et Wheel marchaient en tête, portant de puissantes lampes tempête répandant une vive lumière.

Weldon suivait, le doigt sur la gâchette de son fusil. Padre Salvador et Gavio fermaient la marche.

Ils longèrent un couloir humide à l’air à peine respirable tant la chaleur y était oppressante. Aussi les intrus ne tardèrent-ils pas à suer à grosses gouttes.

Puis le couloir s’élargit, formant une spacieuse salle aux voûtes basses, dans laquelle se dressaient de nombreuses pierres tombales.

Padre Salvador fit un signe de croix. Ici reposaient les premiers missionnaires de cette terre vierge, qui avaient traversé les mers pour révéler la vraie foi au milieu de la haine et de la mort.

Weldon l’apostropha :

— Dites donc, Padre, il ne fait guère agréable ici. Si vous en savez plus, cela pourrait alléger nos efforts.

— Tout ce que je sais, c’est ceci..., répondit le prêtre. Et il répéta les avertissements du moribond, Dom Alfonso.

— Heureusement que nous ne sommes pas superstitieux, ricana Ruthledge. Et même si un dragon devait nous barrer le chemin...

Sa voix se brisa. Wheel poussa un cri d’horreur et laissa tomber sa lanterne.

Gavio, lui, s’était jeté à terre, hurlant d’angoisse :

— Nous sommes perdus ! Le dragon...

Salvador eut la sensation d'être brusquement paralysé.

Des profondeurs ténébreuses de l'immense salle, une créature monstrueuse rampait rapidement vers eux.

C'était un serpent gigantesque dont les yeux verts d'une fixité glaciale, exprimaient une cruauté démoniaque. Le corps souple, épais comme un tronc de chêne centenaire et couvert d'écailles, devait bien mesurer quinze mètres de long, car la queue ne sortait pas encore de l'ombre.

— Un anaconda..., balbutia Salvador. Un répugnant anaconda.

Les balles de Weldon n'avaient eu aucun impact visible sur le reptile, bien qu'il secouât la tête de temps à autre, comme s'il voulait écarter une mouche agaçante.

Weldon tira deux nouveaux coups de feu.

Le monstre dressa sa tête qui heurta la voûte, puis se lança avec une rapidité extraordinaire sur Ruthledge.

Une seconde plus tard, l'homme disparaissait dans les contorsions des anneaux de la bête.

— Fuyons ! hurla Salvador. Cet homme est perdu. Un deuxième serpent va probablement surgir.

— Bien deviné ! Cria une voix de stentor.

— Qui est là ? Balbutia le prêtre.

— N'ayez crainte, Padre. Je vais vous conduire en sécurité. Vos compagnons peuvent nous suivre, s'ils tiennent à la vie. Un deuxième serpent est en effet en route, encore plus grand et plus terrifiant que le premier. Je le ferai patienter un moment. Pas trop longtemps, car la patience n'est pas sa plus grande vertu. Longez les colonnes à gauche. Vous trouverez une petite porte dans le mur. Elle est ouverte. Hâtez-vous, le « five o'clock tea » vous attend...

Les minutes qui suivirent parurent à Salvador un véritable rêve.

Ils n'avaient pas tardé à trouver la petite porte qui s'ouvrait – ô surprise – sur un petit salon joliment meublé de profonds fauteuils en cuir, et décoré de tableaux précieux. Quelques bougies répandaient une douce clarté dorée, tandis qu'une théière en étain bouillonnait sur un réchaud à pétrole. L'air y était frais et imprégné d'un léger parfum d'encens.

— Prends place, Padre. Je vais servir le thé.

— Okoti ! S'étonna Salvador en voyant le jeune Indien à côté du réchaud. Où sommes-nous donc ici ?

— Chez moi, dit la voix qui les avait avertis du danger dans la crypte.

Un vieux monsieur, vêtu d'un impeccable costume en flanelle blanche, se leva d'un des fauteuils. Grand et droit comme un cierge, il avait des cheveux de pur argent. Une longue barbe grise se répandait sur sa poitrine musclée.

— L'Ombre grise ! s'écria Gavio.

L'étranger confirma de la tête.

— N'aie pas peur, Gavio. Dieu et le Padre t'ont pardonné tes nombreux péchés, je n'ai

donc pas le droit de te juger autrement. Nous allons maintenant nous entretenir agréablement... Hola, Weldon, je ne t'ai pas invité à t'asseoir, que je sache. Reste donc debout. Et toi aussi, Wheel...

Un silence oppressant tomba pendant lequel Okoti versa du thé qu'il offrit à Salvador et Gavio.

— Weldon, dit alors le vieillard, je te permets de me regarder très attentivement.

— Oui, Sir, bredouilla le Lord anglais.

— Dans la maison de feu ton grand-père, Maple Weldon...

Non, je me trompe... il doit avoir été ton arrière-grand-père. Mais cela n'a pas d'importance. Dans cette maison, tu as dû remarquer quelque chose, n'est-ce-pas ?

Les dents de Lord Weldon commencèrent à s'entrechoquer.

— Je crois que je ne suis pas assez précis. Ce qu'un grand âge peut vous embarrasser parfois ! Dans la maison de ton père, tu as bien dû remarquer quelque chose se rapportant à ton arrière-grand-père Maple ?

— Son portrait, Sir, accroché au salon...

— Et alors ?

Lord Weldon poussa un cri de stupéfaction.

— Je me sens devenir fou, gémit-il. Vous lui ressemblez trait pour trait.

— Exact, puisque je suis son propre frère, déclara le vieillard.

— William Weldon ! Impossible !

— Gobernador Juan Rodriguez ! Impossible ! répéta Salvador en écho.

Le vieil homme se leva et dit solennellement :

— Je suis William Weldon, connu ici autrefois sous le nom de Juan Rodriguez, gouverneur !

— Mais si cela est vrai, vous auriez plus de cent ans ! s'exclama le Padre.

— Bien sûr, Padre ! Mais, est-ce si surprenant pour quelqu'un qui a découvert le *Ruhura* !

Gavio se mit à gémir.

— Pourquoi prononcer ce mot ? La mort le suit.

Le vieil homme sourit.

— Tu as peut-être raison, Gavio, dit-il doucement.

Et s'adressant à nouveau à Weldon :

— Je suis donc ton arrière grand-oncle, celui-là même dont tu viens exiger l'héritage, Lord Andréas Weldon, quoique tu ne sois pas Lord du tout. Mais cela ne change rien à l'affaire. Malheureusement pour toi, ton oncle vit encore et il n'entre nullement dans ses intentions de te céder le moindre shilling. Il t'accorde pourtant la vie, ainsi qu'à l'ex-professeur Wheel, ignominieusement expulsé d'Oxford. Par contre, j'ai abandonné Ruthledge à Lily sans aucun remords. Lily, avec lequel vous avez déjà fait connaissance, est mon serpent apprivoisé, un animal très fidèle et très attachant, quoique un peu glouton. Je dis bien sans aucun remords, car ce Ruthledge, qui en réalité s'appelait Soames, avait suffisamment de méfaits sur la conscience pour mériter trois fois la corde.

Ce n'était qu'un galérien évadé de Trinidad, meurtrier de nombreux Indiens et colons. Rentre donc à Londres, tel Wittington, bien que tu ne deviendras jamais Lord Mayor de cette ville ! Je doute même que ton ami et toi réussissiez à atteindre la côte sans dommage. Les Genipapos à qui vous avez fait tant de mal, pourraient vous en empêcher. Je vais vous montrer le chemin pour sortir d'ici. Un chemin sur lequel Polly, la sœur jumelle de Lily, ne rôde pas pour le moment. Vous, Père Salvador, restez ici. Nous avons encore à parler.

Épilogue

Gavio avait-il involontairement dit la vérité ?

Le plus que centenaire William Weldon mourut en effet dans le courant de la semaine suivante. Jusqu'au dernier moment, il garda sa fantastique clarté d'esprit.

— J'ai découvert le *Ruhura*, Padre, mais je ne vous dirai ni où, ni comment, car j'estime que ce n'est pas un cadeau à faire à l'humanité. Dieu a défini la limite de la vie des hommes. Il serait inutile et nuisible de vouloir la franchir. Au cours de ma jeunesse, je fus un grand pécheur, mais j'ai fait amende honorable. Après ma mort, ne recherchez pas Okoti. Je l'ai chargé de continuer ma tâche.

— Le Ru..., commença Salvador. Mais le vieil homme lui coupa rapidement la parole.

— Gavio a raison, ne prononcez pas ce mot. Peut-être n'est-ce que de la superstition, mais sait-on jamais. Shakespeare le disait déjà : « Il y a des quantités d'énigmes que l'esprit humain ne pourra jamais comprendre ». À présent, Okoti connaît lui aussi le grand secret. Je crains pourtant ne pas lui avoir rendu service en le lui révélant, et lui avoir barré le chemin du bonheur, ce bonheur limité qui est accordé aux hommes. Priez pour lui comme vous avez prié pour moi. Je ne veux cependant pas quitter cette vie sans avoir parlé des trésors du Gobernador Juan Rodriguez. Il ne s'agit pas d'or, ni de pierres précieuses, mais d'un prosaïque compte en banque à Bahia, considérable certes, et d'un autre à Rio de Janeiro. J'ai pris toutes les dispositions nécessaires afin que vous soyez mon unique héritier. Non, ne m'interrompez pas ! En réalité, ces richesses ne vous sont pas destinées personnellement, mais aux pauvres Indiens que je traitai autrefois sans pitié. Vous pourrez consacrer ce très gros capital à la propagation de la Foi et à l'amélioration du bien-être matériel de ces pauvres gens. De cette façon, vous leur serez bien plus secourable que l'Ombre grise ne l'a jamais été.

✱

✱ ✱

La dépouille mortelle de Lord Weldon fut ensevelie dans une des tombes de la crypte de Conceida.

Padre Salvador y alla souvent prier. Jamais Lily, ni Polly ne se montraient en ces moments pieux, quoique le prêtre eût chaque fois la vague impression qu'elles n'étaient

pas loin.

*
* *

Vingt ans plus tard, un vieux religieux contemplait des enfants jouant sur la plage de Gravelines, dans le nord de la France. Son serviteur, vieillard au visage basané, s'approcha de lui.

— Padre, deux messieurs sont là qui désirent vous parler.

— Je suis fatigué, Gavio. Dis à ces messieurs que...

— Ce ne sont pas de vrais messieurs, Padre. Je dirais plutôt, heu..., des pauvres gens.

— Dans ce cas, ils sont les bienvenus, Gavio, dit le prêtre avec un sourire enjoué.

Les deux hommes qui se présentèrent devant Padre Salvador étaient en effet d'un aspect assez minable. Toutefois, ils paraissaient gais et contents.

— Padre Salvador..., commença l'un d'eux.

Le vieux prêtre se redressa péniblement. Ses mains tremblaient.

— Dieu de bonté ! Mes yeux ne me trompent-ils pas ?

— Non, Padre. Je suis Andréas Weldon et mon compagnon est Jeremias Wheel...

— Miséricorde ! s'exclama Padre Salvador. Que de souci ne me suis-je fait pour vous ? Jamais je n'ai eu de nouvelles de votre sort.

— En fin de compte, nous atteignîmes la côte sains et saufs. Je me suis engagé comme matelot et Jeremias comme steward. La vie n'était pas facile à bord, mais nous gagnions honnêtement notre pain quotidien. Dès que nous apprîmes que vous étiez rentré en Europe, nous avons épargné pour pouvoir entreprendre ce voyage jusqu'à Gravelines. D'ici, nous reprendrons le chemin de l'Angleterre, bien contents de vous avoir revu.

— Mon ami, s'écria Salvador, il reste encore bien quelque chose de la fortune de votre arrière grand-père. Je vous donnerai tantôt un chèque de cinq cents livres.

Andréas Weldon lui serra affectueusement la main et dit :

— Je sais que l'on édifie de nouvelles églises à l'intérieur du Brésil. Envoyez plutôt ce montant là-bas, au nom de Wheel et de moi-même.

Un joyeux five o'clock suivit. Alors qu'ils évoquaient des temps révolus, Weldon demanda soudain :

— Savez-vous ce qu'est devenu Okoti, Padre ?

Salvador rit, heureux de ce rappel.

— Bien sûr, cher ami, Okoti a quitté le Mato Grosso pour aller à l'école à Bahia. À présent, il est curé de la nouvelle église de Conceida et par surcroît, conservateur de la crypte !

Des œuvres insolites et rares appartenant à chacun des genres ou même aux trois à la fois : des livres toujours plus passionnants.

Cet ouvrage reproduit par procédé photomécanique
a été achevé d'imprimer en juillet 1987 sur les presses de l'imprimerie Bussière
N° d'éditeur : 442. – N° d'imprimeur : 1814.
Dépôt légal : juillet 1987
Imprimé en France

[1] Mariposa signifie papillon en espagnol.

[2] Buitre, vautour.

[3] Oruga, chenille.

[4] Les explorateurs Humboldt, Braun, Simpson et Nidermeyer constatèrent que certains Indiens sylvestres atteignaient l'âge avancé de 120 ans et plus. Braun attribua cette longévité à la pratique de manger (ou de fumer) une petite plante, à vrai dire très vénéneuse et mortelle pour les non-initiés.